LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

V. RECUEIL.

A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë S. Jacques; proche S. Yves, à l'Image S. Lambert.

M. DCCV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

AUX
JESUITES
DE FRANCE.

MES REVERENDS PERES,

Je ne vous ai point encore adreſſé de Recüeil, qui merite mieux que celui-ci, le nom de Lettres curieuſes & édifiantes, *au ſentiment des perſonnes judicieuſes, qui en ont fait la*

lecture. Vous y verrez plusieurs de nos Missionnaires, travailler à la Chine & dans les Indes de l'Orient & de l'Occident, avec le mesme courage, & les mesmes esperances d'un succez qu'il y a lieu de croire que le Seigneur rendra de jour en jour plus heureux, & les Sçavans auront la satisfaction d'y trouver un grand nombre de remarques singulieres sur differens sujets.

Mais comme ce qu'il y a dans ce Recüeil de plus curieux & de plus nouveau, est sans doute ce qui regarde la Californie ; pour ne rien laisser ignorer au public de ce que nous avons pû apprendre jusqu'ici,

d'un pays, dont je ne croy pas qu'on ait encore veu aucune hiſtoire, j'ai crû devoir joindre ici une courte Relation des tentatives qu'on a faites en divers temps, pour entrer ou pour s'eſtablir dans ce grand Royaume, & de la maniere dont nos Miſſionnaires ont découvert tout recemment que la Californie tient au continent de l'Amerique, & n'eſt point une Iſle, comme nos Geographes modernes l'avoient crû juſqu'à preſent.

Les Eſpagnols avoient eu connoiſſance de la Californie, dés le temps qu'ils firent la conqueſte du Mexique, auquel ils donnerent le nom de Nou-

velle Eſpagne. *Dom Fernand Cortez, Marquis del Vallé, ſi fameux par ſes Exploits, ayant achevé cette premiere entrepriſe ſi glorieuſe à ſa Nation, équipa une flotte pour en faire une ſeconde, en s'emparant d'un pays qui paſſoit pour l'un des plus riches du monde. Le projet eſtoit noble, & n'auroit pû avoir que des ſuites trés-avantageuſes, s'il euſt eu le bonheur de l'executer; mais le temps lui manqua. Ce grand homme fut obligé de revenir promptement au Mexique, où ſa preſence eſtoit neceſſaire, pour prévenir les troubles, dont cet Eſtat eſtoit menacé. Il ne penſa donc plus à la Cali-*

fornie, quoiqu'il y fuſt attiré, ſur tout par les grands treſors qu'on lui faiſoit eſperer de la peſche des perles, qui eſt trés-abondante le long de ſes coſtes. Depuis ce temps-là les Eſpagnols ont ſouvent eſſayé de s'en rendre les maiſtres: mais ſoit qu'ils n'euſſent pas pris des meſures aſſez juſtes, pour y faire des eſtabliſſemens ſolides, ſoit qu'aprés les avoir faits, ils euſſent manqué de conſtance ou de ſecours pour les ſouſtenir; il eſt certain que toutes leurs entrepriſes avoient échoüé, & qu'ils avoient entierement abandonné ce nouveau Royaume; lorſque le Roy d'Eſpagne Charles II. animé

d'un ſaint zele, donna ordre d'y envoyer des Miſſionnaires, pour travailler à la converſion de ces peuples, & eſtablir, ſi l'on pouvoit, un commerce ſolide avec eux.

Le Marquis de la Laguna, alors Viceroy du Mexique, y fit paſſer l'Amiral Dom Iſidoro d'Atondo, avec deux Fregates, une Corvette, & tout ce qui eſtoit neceſſaire pour y eſtablir une Colonie. Cette petite armée partit du port de Chalaca dans la Nouvelle Galice le dix-huitiéme de Janvier de l'année mil ſix cens quatre-vingt-trois, & arriva au port de Noſtre-Dame de la Paix dans la Californie le trentié-

me de Mars de la meſme année. On y baſtit un Fort, & les Peres Mathias Gogni & Euſebe François Kino de noſtre Compagnie, commencerent à y preſcher JESUS-CHRIST, *& à y exercer leur miniſtere. Mais cet eſtabliſſement, dont on avoit conçû de ſi grandes eſperances, ne fut pas plus heureux que les autres, & nos Miſſionnaires furent obligez au bout de quelque temps de quitter la Californie, & de ſe retirer dans les Provinces de Cinaloa & de Sonora, où la Foy faiſoit depuis quelques années de merveilleux progrez.*

Le retour des Peres Go-

gni & Kino, affligea ſenſible-ment le Pere Jean Marie de Salvatierra, Jeſuite Mila-nois, qui travailloit avec un grand zele à la converſion des Indiens de la Province de Ta-raumara, que les Eſpagnols appellent la Nouvelle Biſcaye. Un jour qu'il gemiſſoit en la preſence de Noſtre-Seigneur, ſur cette multitude innombra-ble de peuples, qui periſſoient tous les jours dans ces vaſtes pays, faute d'inſtruction & de ſecours, il ſe ſentit fortement inſpiré de ſe conſacrer à la Miſſion de la Californie, & d'y porter de nouveau l'Evan-gile. Quelque envie qu'il euſt de ſuivre la voix qui l'appel-

loit, il ne le put faire alors, parce que ſes Superieurs le retirerent des Miſſions, pour lui confier la conduite du College de Guadalaxara, & enſuite celle du College de Tepotzotlan, & la direction des Novices de la Province du Mexique. Quoique ces differens emplois ſemblaſſent l'éloigner du deſſein que Dieu lui avoit inſpiré, il ne le perdit point de vûë; au contraire il ménagea pendant ce temps-là tout ce qu'il jugeoit eſtre neceſſaire, pour venir à bout d'une entrepriſe ſi difficile. Il eut l'honneur d'en conferer ſouvent avec la Ducheſſe de Seſſa, & avec le Comte de Montezuma

ſon époux, qui avoit ſuccedé au Marquis de la Laguna dans la Viceroyauté de la Nouvelle Eſpagne.

Ce Comte que le Roy Catholique vient de faire Duc d'Atriſco, & Grand d'Eſpagne de la premiere Claſſe, pour les ſervices importans qu'il a rendus à la Religion & à l'Eſtat, loüa le deſſein du Pere de Salvatierra, & lui promit de le faire approuver par le Roy d'Eſpagne. Sur ces aſſeurances, le Pere commença d'agir, ſans s'effrayer des obſtacles qu'il avoit à vaincre. Ils eſtoient grands; car pour réüſſir dans une entrepriſe, qui avoit ſi

ſouvent échoüé, non ſeulement il eſtoit neceſſaire d'eſtablir une nouvelle Colonie Eſpagnole dans la Californie, de l'y entretenir & de l'y faire ſubſiſter: mais il falloit encore ſe procurer des vaiſſeaux pour y aller, pour y porter les proviſions neceſſaires, & y conſerver enſuite une communication libre & facile avec le Mexique, ſans le ſecours duquel la nouvelle Colonie ne pouvoit abſolument ſe maintenir. Ces difficultez & beaucoup d'autres, que je ne marque pas ici, pour ne point entrer dans un trop grand détail, euſſent paru inſurmontables à tout autre qu'à un homme, qui comptoit beau-

coup plus ſur la protection de Dieu, que ſur le ſecours des hommes. Il ne ſe trompa point: car le Bachelier Dom Juan Cavallero y Ocio, Commiſſaire de l'Inquiſition & de la Croiſade, à qui il s'ouvrit, lui promit de l'aſſiſter, & Dom Pedro Gil de la Sierpé, Treſorier du port d'Acapulco, s'engagea de lui faire trouver des vaiſſeaux.

Le Pere de Salvatierra, aſſeuré de ces ſecours, partit pour aller dans les Provinces de Cinaloa, de Sonora & de Taraumara, chercher des Miſſionnaires & des gens de bonne volonté pour former ſa Colonie. Il parcourut, en faiſant che-

min, les montagnes de Cinipas & de Guazaperez, dont il avoit eu autrefois le bonheur de convertir preſque tous les habitans. Ces nouveaux Chreſtiens, qui le regardoient comme leur pere, le receurent avec des témoignages de joye auſſi grands que fut enſuite leur triſteſſe, quand ils ſçurent qu'il ne faiſoit que paſſer. Aprés les avoir exhortez à vivre dans l'innocence & dans la ferveur, comme il deſcendoit de leurs montagnes pour prendre le chemin de la mer, il apprit que les peuples de la Province de Taraumara, qui n'avoient pas voulu renoncer à leurs anciennes ſuperſtitions, venoient de

prendre les armes, dans la resolution d'exterminer les Espagnols, & tous ceux de leurs Compatriotes, qui avoient embrassé le Christianisme.

Ce soulevement imprevû déconcerta les desseins du Pere de Salvatierra, & rompit presque toutes les mesures qu'il avoit prises pour son voyage de la Californie. Le Pere Eusebe François Kino, qui devoit l'y accompagner, lui écrivit que dans une conjoncture si délicate, il ne pouvoit quitter la Mission de Sonora, dont il avoit soin. Plusieurs personnes, qui s'estoient engagées de passer avec lui dans ce nouveau Royaume, pour y former sa

Colonie,

encore dans la ſuite à une œuvre ſi ſainte & ſi agreable à Dieu. Le Roy Catholique accompagna cette Lettre d'une autre, au Conſeil Royal de Guadalaxara, dont ces Miſſions dépendent.

Mais pendant que le Pere de Salvatierra & le Pere Picolo, travailloient de la ſorte vers le milieu de la Californie, où ils eſtoient entrez par mer; la Providence voulut que le Pere Kino Jeſuite Allemand, ſe fit une nouvelle route vers le Nord, pour y entrer par terre.

Ce Pere Kino eſt le meſme, dont nous avons déja parlé, & qui eſtant entré dans la Ca-

lifornie en mil ſix cens quatre-vingt-trois, pour y preſcher l'Evangile, fut obligé d'en ſortir avec les Eſpagnols au bout de quelque temps. Comme il eſtoit attentif à faire chaque année de nouvelles conqueſtes à JESUS-CHRIST, *il avança en mil ſix cens quatre-vingt-dix-huit du coſté du Nord le long de la mer, juſqu'à la montagne de ſainte Claire. Là voyant que la mer tournoit de l'Eſt à l'Oüeſt; au lieu de la ſuivre davantage, il entra dans les terres, & marchant toûjours du Sud-eſt au Nord-oüeſt, il découvrit en mil ſix cens quatre-vingt-dix-neuf les bords du Rio Azul ou de la Riviere bleuë,*

qui aprés avoir reçu les eaux de la Hila ou de la Fillaſſe, va porter les ſiennes d'Orient en Occident, dans le grand fleuve Colorado ou du Nord. Il paſſa le Rio Azul, & ſe trouva en mil ſept cens proche du Colorado, & l'ayant traverſé, il fut bien ſurpris en mil ſept cens un, de ſe voir dans la Californie, & d'apprendre qu'environ à trente ou quarante lieuës du lieu où il eſtoit alors, le Colorado, aprés avoir fait une baye d'une aſſez longue eſtenduë, alloit ſe jetter dans la mer à la coſte Orientale de la Californie, qui ne ſe trouve ainſi ſeparée

du Nouveau Mexique, qui par les eaux de ce fleuve.

Vous verrez le progrez de cette découverte d'une maniere trés-ſenſible ſur la Carte qu'en a fait lui-meſme le Pere Kino, qui eſt fort habile dans les Mathematiques. Le Pere Barthelemy Alcazan, qui les enſeigne à Madrid dans le College Imperial, a eu la bonté de nous communiquer cette Carte avec celle des Nouvelles Philippines, qui eſt une autre découverte non moins importante que celle-cy, dont je vous ferai part dans le premier Receüil que j'aurai l'honneur de vous envoyer. Vous y trouve-

Colonie, furent arreſtées par cette revolte, qui donnoit de grandes inquiétudes aux Eſpagnols; de ſorte qu'il ſe vit preſque abandonné de tous ceux, ſur leſquels il avoit le plus compté.

Mais quoique tous ces ſecours lui manquaſſent, il ne ſe rebuta point, perſuadé, comme tous les hommes Apoſtoliques, que plus on trouve d'obſtacles & de contradictions dans ce qu'on entreprend pour la gloire de Dieu, plus on a lieu d'eſperer qu'à la fin le ſuccez en ſera plus heureux. Ainſi dés qu'il eut appris que les vaiſſeaux du Treſorier d'Acapulco, eſtoient arrivez aux

coſtes de Cinaloa, il s'y rendit & s'embarqua le dixiéme d'O-
1697. *ctobre, jour auquel l'Egliſe celebre la Feſte de ſaint François de Borgia, qui a eſté le premier Fondateur de nos Miſſions du Mexique. Il mit à la voile le lendemain, & aprés avoir couru divers dangers pendant deux jours, le vaiſſeau qui le portoit, ſe trouva à la veuë de la Californie par le travers des montagnes des Vierges. On prit terre à la baye de la Conception, où le Pere de Salvatierra dit la Meſſe le jour de ſainte Thereſe; mais comme ce lieu ne parut pas commode, on ne s'y arreſta pas, non plus qu'à ſaint Bruno, où l'on*

ne trouva que des eaux ſalées. Enfin aprés avoir paſſé la nuit à l'ancre devant l'Iſle Coronados ou des Couronnez, on prit terre le dix-huitiéme d'Octobre au quartier de ſaint Denys, dans un lieu nommé Concho. *Le Pere & ceux qui l'accompagnoient, firent amitié aux Indiens, qui ſemblerent d'abord y répondre de bonne foy: mais ce n'eſtoit que pour ſurprendre les Eſpagnols, & pour les faire tous perir; ce qui ſeroit arrivé, ſi quelques jours aprés on n'euſt réprimé la violence de ces Barbares. Ce ne fut pas une petite conſolation pour le Pere de Salvatierra, qui ne comptoit de long-*

temps ſur aucun ſecond, de voir arriver quelques jours aprés lui le Pere François Marie Picolo ancien Miſſionnaire de la Province de Taraumara, homme diſtingué par ſa vertus par ſon zele. Ces deux hommes Apoſtoliques, qu'une longue experience rendoit trés-habiles dans leur miniſtere, commencerent alors à travailler ſolidement à la converſion des peuples de la Californie. Le Memoire que je vous envoye, & qui fait une des principales parties de ce Receüil, vous apprendra les benedictions qu'il a plû à Dieu de donner à leurs travaux. Le Pere Picolo, dont je viens de parler,

l'a composé par l'ordre exprés du Conſeil Royal de Guadalaxara, à qui il le preſenta le dixiéme de Fevrier de l'année mil ſept cens deux.

Le Roy Philippe V. ayant appris auſſi-toſt aprés ſon avenement à la Couronne, les progrez de l'Evangile dans la Californie, en écrivit incontinent à l'Archevcſque de Mexique, qui avoit ſuccedé par interim *au Comte de Montezuma, dans la Charge de Viceroy & de Capitaine general de la Nouvelle Eſpagne. La Lettre de Sa Majeſté Catholique, eſt dattée de Madrid du dix-ſeptiéme de Juillet de l'année mil ſept cens un. Il*

*lui mande qu'ayant ſçû par les Lettres * de Dom Joſeph Sarmiento de Valladares, Comte de Montezuma ſon predeceſſeur, les ſuccez que Dieu donnoit aux travaux des Peres de la Compagnie de* JESUS, *ſoit dans les Miſſions qu'ils ont dans les Provinces de Cinaloa, de Sonora & de la Nouvelle Biſcaye, ſoit dans celles qu'ils viennent recemment d'établir dans le grand & vaſte Royaume de la Californie, il ſouhaite qu'on protege ces Miſſions, & qu'on les multiplie pour la gloire de l'Egliſe, & le ſalut des ames; & il or-*

* Ces Lettres ſont dattées de la ville de Mexique le 5. de May 1698. & le 20. d'Octobre 1699.

donne pour cela, qu'outre ce qu'on fournit de ſa part aux Miſſions de Cinaloa, de Sonora & de la Nouvelle Biſcaye, on donne ce qui eſt neceſſaire pour l'entretien de la nouvelle Miſſion de la Californie. Il ajoûte qu'il veut qu'on l'informe exactement de l'eſtat où elle ſe trouve, & des moyens dont on pourra ſe ſervir, non ſeulement pour maintenir une œuvre ſi importante à l'Egliſe & à l'Eſtat, mais pour l'affermir, & la perfectionner autant qu'il ſera poſſible.

Il n'en demeure pas là : car pour montrer combien il a à cœur la converſion de ces peuples, voici comme il finit la

Lettre qu'il écrit à l'Archeveſque de Mexique. Je vous commande de donner les ordres neceſſaires, afin que le ſecours que j'ai marqué ſoit prompt & effectif, & que les Peres Jeſuites puiſſent continuer cette entrepriſe avec la meſme ardeur qu'ils l'ont commencée. Je vous ordonne auſſi de remercier de ma part les perſonnes de pieté, qui ont contribué par leurs aumoſnes au premier eſtabliſſement de ces Miſſions, & de leur marquer que je ſuis ſenſible au zele qu'ils ont pour la propagation de la Foy, & au ſervice qu'ils m'ont rendu en cette occaſion. Invitez-les par mon exemple, à contribuer

encore

xez un nouvel Archipel des plus vaſtes & des plus beaux, ſans contredit de toute la mer, puiſqu'il comprend quatre-vingt ſept Iſles, qui nous avoient eſté inconnuës juſqu'à preſent. Voilà une ample Moiſſon qui ſe prépare aux deux extremitez de la mer Pacifique. C'eſt au Pere des miſericordes à y envoyer des Ouvriers, & à porter les perſonnes zelées pour ſa gloire, & pour le ſalut des ames, à fournir ce qui eſt neceſſaire à l'entretien des hommes Apoſtoliques, qui ont le courage de traverſer de ſi vaſtes mers, pour faire connoiſtre JESUS-

EPISTRE.

CHRIST. *En attendant que je m'acquitte des engagemens que je prens, je vous prie de ne me pas oublier dans vos ſaints ſacrifices, & d'eſtre perſuadez que je ſuis toûjours trés-reſpectueuſement,*

MES REVERENDS PERES,

Voſtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur, Charles LE GOBIEN, de la Compagnie de JESUS.

TABLE

Lettre du P. Pierre Martin au P. Le Gobien, sur son entrée dans le Royaume de Maduré, par le Royaume de Travancor, & la coste de la Pescherie, Pag. 1.

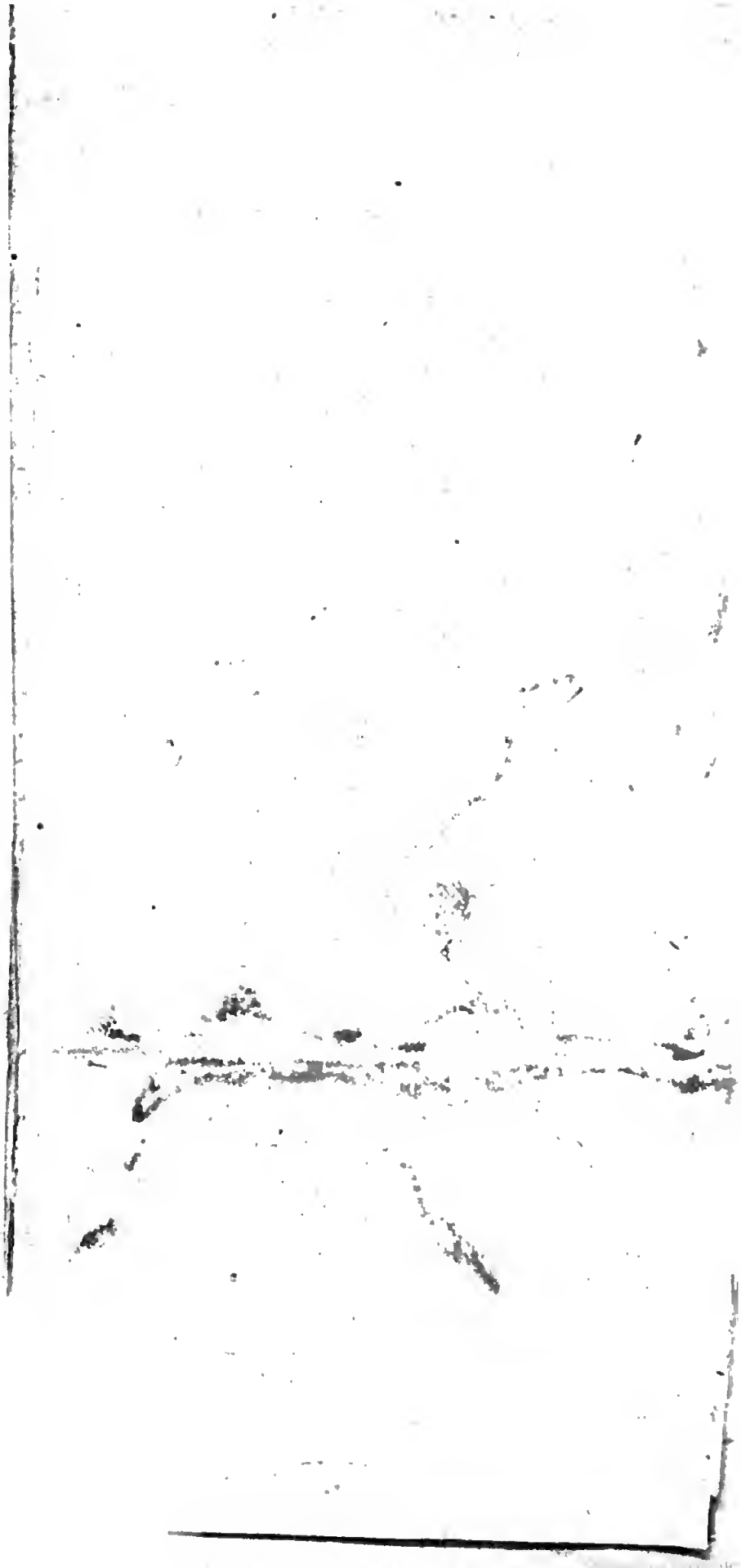
Lettre du P. Fouquet à Monseigneur le Duc de la Force, sur divers établissemens des Jesuites François, & les progrez de la Religion à la Chine, Pag. 129.

Lettre du P. Tachard au R. P. de la Chaize, sur l'estat present de la Mission des Jesuites François dans les Indes Orientales, Pag. 239

Memoire touchant la nouvelle Mission de la Californie, presenté au Conseil Royal de Guadalaxara au Mexique le 10. Fevrier 1702. par le P. François Marie Picolo de la Compagnie de Jesus, Pag. 248

LETTRE

Moqui
35
tagne qui s'étend jusqu'à Rio de Hila
Apaches
Rio Azul R. Bleue
34
MEXIQUE
Casa grande
R. de Hila
S. Fernando
ou de la filasse
Victoria
33
S. Eugene



LETTRE
DU PERE
PIERRE MARTIN

Missionnaire de la Compagnie de JESUS, au Pere Le Gobien de la mesme Compagnie.

A Camien-naiken-patty dans le Royaume de Maduré, le 1. de Juin 1700.

MON REVEREND PERE,

P. C.

Je vous ay marqué dans mes dernieres Lettres le desir que

j'avois de me conſacrer à la Miſſion de Maduré. Je cherchois les moyens d'executer un deſſein que Dieu m'avoit inſpiré depuis long-temps, lorſque le Pere Bouchet arriva à Pondichery. Je ne puis vous exprimer de quels ſentimens je fus penetré en voyant cet illuſtre Miſſionnaire, qui dans l'eſpace de douze années a eu le bonheur de baptiſer plus de trente mille ames. Je ne pouvois l'entendre parler des travaux de nos Peres Miſſionnaires, de la ferveur des Chreſtiens, du grand nombre de converſions, qui ſe font tous les jours dans cette Egliſe naiſſante, ſans me ſentir animé d'une nouvelle ardeur de me joindre à ces Ouvriers Evangeliques, & d'aller prendre part à leurs travaux.

Les ſentimens de mes Supe-

rieurs ſe trouverent conformes à mes veuës. Ils penſoient à établir une nouvelle Miſſion dans les Royaumes de Carnate, de Gingi, & de Golconde, comme on vous l'a déja mandé, & de la former ſur le modelle de celle que nos Peres Portugais cultivent dans le Royaume de Maduré depuis plus de quatre-vingts ans avec des benedictions extraordinaires du Ciel.

Pour réuſſir dans une entrepriſe ſi glorieuſe à Dieu & ſi avantageuſe à l'Egliſe, il eſtoit neceſſaire d'envoyer quelques-uns de nos Peres François dans cette ancienne Miſſion, où ils pûſſent apprendre la langue, s'inſtruire des coûtumes & des uſages de ces peuples, former des Catechiſtes, lire & tranſcrire les Livres, que le Venerable Pere Robert de Nobilibus &

nos autres Peres ont compoſez ; en un mot recüeillir tout ce que le travail & l'experience de tant d'années avoit donné de lumieres à ces ſages Ouvriers, & taſcher d'en profiter dans une entrepriſe toute ſemblable à la leur. On jetta les yeux ſur le Pere Mauduit & ſur moy : mais on jugea à propos de nous faire prendre deux routes differentes. Le Pere Mauduit, aprés avoir eſté à Meliapor viſiter le tombeau de l'Apoſtre ſaint Thomas, eut ordre de ſe rendre auprés du Pere François Laynez dans le Maduré ; pendant que j'irois par mer trouver le Reverend Pere Provincial des Jeſuites Portugais, qui eſtoit alors dans le Royaume de *Travancor*, pour luy demander, pour mon compagnon & pour moy, la permiſſion d'aller travailler pendant quelque tems dans la Miſſion de Maduré.

Je m'embarquay donc à Pondichery vers la fin du mois de Septembre de l'année mil ſix cens quatre-vingt-dix-neuf ſur un Vaiſſeau de guerre François, monté par Monſieur le Chevalier des Augers, qui commandoit une petite Eſcadre, & qui m'offrit tres-obligeamment de me mettre à terre à la coſte de *Travancor.* Il ne falloit que quinze ou vingt jours pour doubler le cap de Comorin, ſi le vent avoit eſté favorable : mais il nous fut ſi contraire, que pendant plus d'un mois nous ne fiſmes que lutter contre des orages & des tempeſtes. Outre cette premiere diſgrace, la maladie ſe mit dans nos équipages, qui n'eſtoient pas encore bien rétablis de ce qu'ils avoient ſouffert à Negrailles *.

* C'eſt une Iſle prés les coſtes du *Pegou.* Voyez la fin de la premiere Lettre du premier Recüeil.

Nous ne perdiſmes cependant que ſix ou ſept perſonnes, par le ſoin qu'eut Monſieur des Augers de procurer aux malades les ſecours dont ils avoient beſoin. Cet Officier auſſi diſtingué par ſa pieté que par ſa valeur, ſongeoit également à l'ame & au corps; de ſorte que la Feſte de la Touſſaints eſtant arrivée dans le cours de noſtre voyage, il fit ſes devotions, & me donna la conſolation de les faire faire à la plus grande partie de l'équipage ſains & malades. Enfin aprés quarante jours de navigation, nous découvriſmes les montagnes du cap de Comorin, ſi fameux par les premieres navigations des Portugais.

J'avois réſolu d'y prendre terre; mais le vent s'eſtant conſiderablement augmenté pendant la nuit, nous nous trou-

vaſmes le lendemain avoir dépaſſé ce cap de plus de quinze lieuës. Quoyque la coſte fuſt remplie de bois, & qu'il ne paruſt aucune habitation, je priay Monſieur des Augers de me faire mettre à terre avec deux de nos Peres, que Monſieur de la Roche-Hercule, autre Capitaine de noſtre petite Eſcadre, avoit eu l'honneſteté de recevoir ſur ſon bord. Ces deux Peres, l'un Italien & l'autre Portugais, alloient à *Travancor* auſſi-bien que moy demander la permiſſion de travailler dans la Miſſion de Maduré. Monſieur des Augers eut la bonté de nous donner une chaloupe armée pour nous porter à terre, & pour nous défendre, s'il étoit neceſſaire, des Corſaires qui infeſtent ordinairemēt ces mers. Comme nous n'eſtions à guere plus de trois lieuës de la coſte,

nous cruſmes que nous aborderions aiſément : mais à meſure qu'on approchoit du rivage, nous y trouvions plus de difficulté. La mer briſoit par tout avec violence, & l'on ne voyoit aucun endroit ſeur pour nous débarquer : de ſorte que l'Officier qui commandoit la chaloupe, & qui eſtoit neveu de Monſieur des Augers, nous euſt ramenez au vaiſſeau, ſi aprés avoir couru une grande étenduë de coſte, il n'euſt aperçû enfin dans les bois une aſſez groſſe fumée, & peu de temps aprés un Peſcheur aſſis ſur un *Catimaron*, c'eſt à dire, ſur quelques groſſes pieces de bois liées enſemble en maniere de radeau.

Comme ce Peſcheur ſe laiſſoit aller avec ſes filets au gré des flots, on alla droit à lui ; & quoyqu'il fiſt tous ſes efforts

pour nous éviter, nous prenant pour des Corſaires, on l'atteignit bientoſt d'aſſez prés ; pour l'obliger de venir à nous. Sa crainte ſe changea en des tranſports de joye extraordinaires, quand il aperçût dans noſtre chaloupe trois Peres ſemblables à ceux, qui ont ſoin des Chreſtiens de la coſte de Malabar, & qu'il vit un Chapelet que je luy preſentay. Il le baiſa mille fois, & fit à diverſes repriſes le ſigne de la Croix ; d'où nous connuſmes que ce bon-homme eſtoit Chreſtien. Il nous marqua qu'il falloit moüiller à l'endroit meſme où nous eſtions, parceque noſtre chaloupe ſe briſeroit infailliblement, ſi l'on approchoit plus prés du rivage. Il nous fit entendre que dans l'endroit où nous avions veu de la fumée, il y avoit une petite

Bourgade, dont la pluſpart des habitans eſtoient Chreſtiens ; qu'il alloit les avertir de nôtre arrivée, & qu'ils viendroient avec joye nous prendre dans un petit batteau. Cela ne manqua pas. Peu de temps aprés nous viſmes pluſieurs hommes ſortir du bois, & ſe mettre en mer avec un canot ſoûtenu par les deux coſtez de *Catimarons*, pour empeſcher qu'il ne tournaſt. La précaution eſtoit neceſſaire ; car ſans cet appuy, nous n'euſſions jamais oſé nous hazarder ſur ce fragile vaiſſeau. Ce n'eſtoit qu'une écorce d'arbre large de deux pieds, & longue de huit à dix au plus. On n'y mettoit le pied qu'en tremblant. Une fois nous le viſmes tourner tout d'un coup. Heureuſement il n'y avoit encore que quelques hardes qui furent gaſtées. En-

fin je vous aſſure que m'eſtant trouvé ſouvent expoſé à de tres-grands dangers ſur la Mediterranée, ſur la mer Noire & ſur celle des Indes, je ne me ſuis jamais veu plus en peril que ce jour-là. Quand nous approchions de la terre dans le canot l'un aprés l'autre, ces bonnes gens, qui eſtoient venus au devant de nous, ſe jettoient à l'eau, & emportant tout à la fois le vaiſſeau, le Pilote & le Miſſionnaire, ils nous conduiſoient au rivage ſur leurs épaules. C'eſt de cette maniere que nous abordaſmes à la coſte de *Travancor.*

Eſtant tous trois débarquez, nous remerciaſmes Noſtre-Seigneur à genoux de nous avoir conſervez, & nous baiſaſmes cette terre ſanctifiée autrefois par les pas de l'Apôtre des In-

des ſaint François Xavier. Quoyqu'il ne fuſt qu'environ midy, le Soleil avoit déja mis en feu les ſables ſur leſquels il falloit marcher. Ils eſtoient ſi brûlans que nous n'en puſmes longtemps ſoûtenir l'ardeur. La douleur augmentant à chaque pas que nous faiſions, elle devint ſi violente qu'il fallut oſter nos chapeaux de deſſus la teſte, & nous les mettre ſous les pieds pendant quelque temps, pour ne pas brûler tout à fait. Mais le ſoulagement des pieds, comme vous pouvez juger, couſtoit cher à la teſte. Les Indiens, nos guides, voyant que nous n'en pouvions preſque plus, nous firent prendre la route d'un bois. La terre & l'air n'y eſtoient pas ſi échauffez ; mais en échange c'eſtoient des broſſailles & des épines, qui nous entroient dans

les pieds, & nous déchiroient toutes les jambes. Le Pere Italien, qui ne faiſoit que de relever de maladie, ſouffrit beaucoup plus que mon Compagnon & moy. Enfin aprés avoir traverſé le bois, nous arrivaſmes à une petite Egliſe, dont le dedans eſtoit tres-propre, quoyque ce ne fuſt qu'une cabane faite de terre, & couverte de paille. Une petite Image de la ſainte Vierge faiſoit tout l'ornement de l'Autel. Aprés avoir prié Dieu, & pris un leger repas de quelques herbes cuites à l'eau & de quelques cocos que les Chreſtiens nous preſenterent, nous nous remiſmes ſur le ſoir en chemin, & au bout d'environ une lieuë, nous arrivaſmes chez le Pere Emmanuel Lopez de noſtre Compagnie, lequel a ſoin d'une partie des Chreſtiens de la coſte de *Travancor*.

Il y a plus de cinquante ans que ce Miſſionnaire travaille avec un zele infatigable au ſalut des Malabares. Il eſt le dernier Jeſuite, qui ait parû dans le Maduré avec l'habit que nous portons en Europe. Car quoyqu'il y ait plus de quatre-vingts ans que le Pere Robert de Nobilibus fonda cette fameuſe Miſſion ſur le pied qu'elle eſt aujourd'huy, c'eſt à dire, en s'accommodant aux coûtumes du pays, ſoit pour l'habit, la nourriture & la demeure, ſoit pour les autres uſages, qui ne ſont point contraires à la Foy & aux bonnes mœurs; cependant les Portugais ne purent ſe réſoudre à ne plus paroiſtre en ces terres en habit Européan, qu'aprés avoir eſté convaincus par une longue experience, que cette conduite eſtoit tres-préjudicia-

ble à la Religion, & à la propagation de la Foy, par l'averſion & le mépris que ces peuples ont conçû contre les Européans. Nous fuſmes édifiez de la beauté & de la propreté de l'Egliſe du Pere Lopez, mais nous le fuſmes bien davantage du nombre & de la pieté des Fidelles, qui ſont ſous ſa conduite, & qui ſe diſtinguent de tous les autres Malabares par leur docilité, & par une foy vive & animée. Auſſi cette Chreſtienté paſſe-t-elle pour eſtre la plus floriſſante de la coſte de *Travancor*. Le Pere Lopez nous reçût avec des tranſports de joye, qui nous marquerent ſon bon cœur: mais il ne pût retenir ſes larmes, ni s'empeſcher de jetter de profonds ſoupirs, quand je luy dis que j'allois trouver le Pere Provincial pour demander permiſ-

ſion d'entrer dans la Miſſion de Maduré. *Ah! que vous eſtes heureux, mon cher Pere*, me dit-il en m'embraſſant tendrement, *que ne puis-je vous y accompagner. Mais helas! je ſuis indigne de travailler jamais avec cette troupe de Saints, qui y ſont employez.* Quoyque ce Pere euſt de grands talens & un zele égal pour la converſion des ames, ſes Superieurs n'ont pourtant pas voulu luy permettre de rentrer dans cette Miſſion, & d'y prendre l'habit que nous y portons; parce qu'y ayant paru pendant pluſieurs années comme Européan, il n'auroit pû jamais ſi bien ſe déguiſer qu'on ne l'euſt reconnu; ce qui l'euſt rendu inutile à la converſion de ces peuples, & peut-eſtre tous les autres qu'on auroit ſoupçonnez d'eſtre du meſme pays, & d'avoir veſcu ſelon

ſelon les meſmes uſages que luy. Aprés un repos de deux jours dans la compagnie de ce charitable Miſſionnaire, nous continuaſmes noſtre route le long de la coſte, qui me parut aſſez peuplée : mais de tant de peuple il n'y a gueres que la *Caſte* des Peſcheurs, qui ait embraſſé la Religion Chreſtienne.

Quoyque vous ayez ſouvent entendu parler de *Caſte*, je ne ſçay ſi vous êtes inſtruit aſſez diſtinctement de ce que c'eſt. On appelle une *Caſte* l'aſſemblage de pluſieurs familles d'un meſme rang ou d'une meſme profeſſion. Cette diſtinction ne ſe trouve proprement que dans l'Empire du Mogol, dans le Royaume de Bengale, dans l'Iſle de Ceylan & dans la grande Peninſule de l'Inde, qui luy eſt oppoſée, & dont nous par-

lons maintenant. Il y a quatre *Caſtes* principales. La *Caſte* des *Brames*, qui paſſe ſans contredit pour la premiere & la plus noble. La *Caſte* des *Rajas*, qui prétendent eſtre deſcendus de diverſes familles Royales. La *Caſte* des *Choutres* & celle des *Parias*. Chacune de ces *Caſtes* eſt partagée en pluſieurs branches, dont les unes ſont plus nobles & plus élevées que les autres. La *Caſte* des *Choutres* eſt la plus étenduë, & celle dont les branches ſont plus nombreuſes; car ſous le nom de *Choutres* ſont compris les Peintres, les Ecrivains, les Tailleurs, les Charpentiers, les Maſſons, les Tiſſerans & autres. Chaque meſtier eſt renfermé dans ſa *Caſte*, & ne peut eſtre exercé que par ceux dont les parens en faiſoient profeſſion. Ainſi le fils

d'un Tailleur ne peut pas devenir Peintre, ni le fils d'un Peintre Tailleur. Il y a cependant certains emplois, qui ſont communs à toutes les *Caſtes*. Chacun, par exemple, peut eſtre Marchand ou Soldat. Il y a auſſi diverſes *Caſtes*, qui peuvent s'appliquer à labourer & à cultiver la terre, mais non-pas toutes. Quoyqu'il n'y ait que la *Caſte* des *Parias* qui paſſe pour infame, & dont ceux qui la compoſent ne peuvent preſque entrer dans aucun commerce de la vie civile, il y a cependant certains meſtiers, qui abbaiſſent ceux qui les exercent preſque juſqu'au rang des *Parias*. Ainſi un Cordonnier & tout homme qui travaille en cuir, & en pluſieurs endroits les Peſcheurs, & ceux qui gardent les troupeaux, paſſent pour *Parias*.

Les Portugais ne connoiſſant point dans les commencemens la difference qu'il y a entre les *Caſtes* baſſes, & celles qui ſont plus élevées, ne firent aucune difficulté de traiter indifferemment avec les unes & avec les autres, de prendre à leur ſervice des *Parias* & des Peſcheurs, & de s'en ſervir également dans leurs divers beſoins. Cette conduite des premiers Portugais choqua les Indiens, & devint tres-préjudiciable à noſtre ſainte Religion : car ils regarderent dés-lors les peuples de l'Europe, comme des gens infames & mépriſables, avec leſquels on ne pouvoit pas avoir commerce ſans ſe deshonorer. Si on euſt pris dés ce temps-là les ſages précautions qu'on a gardées depuis prés d'un ſiecle dans le Maduré, il euſt eſté facile de ga-

gner tous ces peuples à la Nation Portugaiſe premierement, & enſuite à Jeſus-Chriſt : au lieu qu'aujourd'huy la converſion des Indiens eſt comme impoſſible aux Ouvriers Evangeliques de l'Europe : je dis impoſſible à ceux qui paſſent pour Europeans, fiſſent-ils meſme des miracles.

De tous les hommes Apoſtoliques que Dieu a ſuſcitez dans ces derniers temps pour la converſion des Nations, on peut aſſeurer que ſaint François Xavier a eſté le plus puiſſant en œuvres & en paroles. Il preſcha dans la grande Peninſule de l'Inde, en un temps où les Portugais eſtoient dans leur plus haute réputation, & où la force de leurs armes autoriſoit merveilleuſement la prédication de l'Evangile. Il ne fit nulle part

ailleurs des miracles plus éclatans, & cependant il n'y convertit aucune *Caſte* conſiderable. Il ſe plaint lui-même dans ſes Lettres de l'indocilité & de l'aveuglement de ces peuples, & marque que les Peres qu'il employoit à leur inſtruction, avoient peine à ſoûtenir parmi eux le dégouſt cauſé par le peu de fruit qu'ils y faiſoient. Ceux qui connoiſſent le caractere & les mœurs de ces peuples, ne ſont point ſi ſurpris de cette obſtination en apparence ſi peu fondée. Ce n'eſt pas aſſez qu'ils trouvent la Religion veritable en elle-meſme, ils regardent le canal par où elle leur vient, & ne peuvent ſe réſoudre à rien recevoir de la part des Europeans, qu'ils regardent comme les gens les plus infames & les plus abominables qui ſoient au monde.

Auſſi a-t-on veu juſqu'à preſent qu'il n'y a parmi les Indiens que trois ſortes de perſonnes qui ayent embraſſé la Religion Chreſtienne, lorſqu'elle leur a eſté preſchée par les Miſſionnaires d'Europe reconnus pour Europeans. Les premiers ſont ceux qui ſe mirent ſous la protection des Portugais pour éviter la tyrannique domination des Maures. Tels furent les *Paravas*, ou les habitans de la coſte de la Peſcherie, qui pour cela, avant meſme que ſaint François Xavier vinſt dans les Indes, ſe diſoient Chreſtiens, quoyqu'ils ne le fuſſent que de nom. Ce fut pour les inſtruire de la Religion qu'ils avoient embraſſée preſque ſans la connoiſtre, que ce grand Apoſtre parcourut cette partie meridionale de l'Inde avec des travaux incroyables.

En ſecond lieu ceux que les Portugais avoient ſubjuguez ſur les coſtes par la force des armes, profeſſerent d'abord à l'exterieur la Religion de leurs vainqueurs. Ce furent les habitans de *Salſette* & des environs de Goa, & des autres places que le Portugal conquit ſur la coſte occidentale de la grande Peninſule de l'Inde. On les obligeoit à renoncer à leurs *Caſtes*, & à prendre les mœurs Europeanes; ce qui les irritoit extrêmement, & les mettoit au deſeſpoir. Enfin la derniere eſpece d'Indiens, qui ſe firent Chreſtiens dans ces premiers temps, furent ou des gens de la lie du peuple, ou des Eſclaves que les Portugais achetoient dans les terres, ou des perſonnes qui avoient perdu leur *Caſte* par leurs débauches & par leur

leur mauvaiſe conduite. Ce fut principalement à l'occaſion de ces derniers qu'on recevoit avec bonté comme tous les autres, lorſqu'ils vouloient ſe faire Chreſtiens, que les Indiens conçûrent tant de mépris pour les Europeans. Cela joint à la haine naturelle qu'on a d'une ſujettion forcée, & peut-eſtre au ſouvenir de quelques expeditions militaires, où il s'eſtoit gliſſé un peu de cruauté, a fait une ſi forte impreſſion ſur leurs eſprits, qu'ils n'ont pû encore en revenir, & il y a bien de l'apparence qu'ils n'en reviendront jamais. Quelqu'un peut-eſtre ſe perſuadera que c'eſt faute d'Ouvriers ou de zele dans les Ouvriers, que les Gentils des Indes, qui ſont au milieu des terres n'ont pas embraſſé la Foy. On en ſera détrompé, ſi

l'on veut bien faire un peu d'attention à ce que je vais dire.

Il y a dans la ville de Goa preſque autant de Preſtres & de Religieux que de Seculiers Europeans ; les ceremonies de la Religion s'y font toutes avec autant de dignité & d'appareil que dans les premieres Cathedrales de l'Europe ; le corps de ſaint François Xavier toûjours entier, y a eſté juſqu'icy un miracle continuel, & une preuve autentique de la verité de noſtre ſainte Religion ; & cependant quoyqu'on compte dans cette grande ville plus de quarante ou cinquante mille Idolaſtres, à peine en baptiſe-t-on chaque année une centaine, encore ſont-ce la pluſpart des orphelins qu'on arrache par ordre du Viceroy d'entre les mains de leurs proches. On ne peut pas

dire icy que ce ſoit faute d'Ouvriers, ou faute de connoiſſance & de lumieres dans les Gentils. Pluſieurs d'entre eux écoutent la verité, la ſentent, en demeurent perſuadez de leur propre aveu; mais ce ſeroit une honte pour eux de s'y ſoûmettre, tant qu'elle leur eſt annoncée par des organes vils & ſoüillez, ſelon eux, de mille coûtumes baſſes, ridicules & abominables. C'eſt ce que les Miſſionnaires, qui venoient d'Europe dans les Indes, furent long-temps à pouvoir comprendre, ou s'ils le comprirent, ils ſe contenterent de déplorer un ſi étrange aveuglement, ſans ſe mettre en peine d'y apporter remede. Il n'y en a point d'autre, & l'experience en a enfin convaincu les plus enteſtez, que de renoncer aux coûtumes des Europeans,

& d'embraſſer celles des Indiens en tout ce qui ne choque ni la Foy ni les bonnes mœurs, ſelon la regle pleine de ſageſſe que leur en a donné la ſacrée Congregation de la Propagation de la Foy.

C'eſt donc en menant parmi eux une vie auſtere & penitente, parlant leurs langues, prenant leurs uſages tout bizarres qu'ils ſont, & s'y naturaliſant, enfin ne leur laiſſant aucun ſoupçon qu'on ſoit de la race des *Pranguis*, qu'on peut eſperer d'introduire ſolidement, & avec ſuccez la Religion Chreſtienne dans ce vaſte Empire des Indes. Je ne parle icy que des lieux où il n'y a point d'Europeans; car ſur le bord de la mer où ils ſont établis, cette methode eſt impraticable. Il ne faut pas eſperer qu'õ puiſſe pouſſer le Chriſtianiſme

des coſtes dans le fond des terres. Depuis plus de cent cinquante ans on s'en eſt flatté vainement, c'eſt dans le centre & dans le milieu des terres qu'il faut l'établir ſolidement, & enſuite l'étendre vers la circonference, & juſques ſur les coſtes où il n'y a qu'une partie du plus bas peuple qui ſoit Chreſtien. Le Pere Robert de Nobilibus, illuſtre par ſa naiſſance, eſtant proche parent du Pape Marcel II. & neveu propre du Cardinal Bellarmin, mais plus illuſtre encore par ſon eſprit, par ſon courage, & par le zele des ames dont il brûloit, fut le premier qui au commencement du ſiecle paſſé, mit en uſage le moyen dont je viens de parler. Le nombre prodigieux de Gentils, qui ont embraſſé depuis ce temps-là, & qui embraſſent encore

tous les jours noſtre Religion dans les Royaumes de Maduré, de *Tanjaour*, de *Marava* & de *Maiſſour*, marquent aſſez que le Ciel ſuſcita cet admirable Miſſionnaire, non-ſeulement pour procurer par luy-meſme, & par ſes freres qui l'imitent, la converſion de ces pays meridionaux de l'Inde; mais auſſi pour convaincre tous les autres Miſſionnaires, qui voudroient ſe conſacrer au ſalut des ames dans l'Empire du Mogol, qu'il ne reſtoit point d'autre moyen pour gagner à Jeſus-Chriſt ces peuples innombrables de l'Inde. Enfin ſans ſortir du Royaume de *Travancor*, nos Peres que j'y ay vûs m'ont avoüé qu'avec tout ce qu'ils ont d'avantages pour ſe faire écouter, il s'en faut bien que le fruit réponde à leurs travaux. Ils arroſent tous les jours

ces ſables brûlans de leurs ſueurs à l'exemple de ſaint François Xavier, qui ſouffrit ſur cette coſte tant de perſecutions; mais ils n'en recüeillent preſque que des épines; & ſi on en excepte les Chreſtiens de *Reytoura*, dont j'ay parlé, & de quelques autres Egliſes, tous les autres font ſouvent gemir les Ouvriers Evangeliques par leur indocilité ou par leurs enteſtemens. En voicy un trait qui eſtoit tout nouveau quand je paſſay.

Un Chreſtien de la *Caſte* des Peſcheurs mourut non-ſeulement ſans avoir voulu recevoir les Sacremens, mais meſme aprés avoir appellé les Preſtres des Idoles pour invoquer le Demon ſur lui. Quoyque ce malheureux euſt fait une fin ſi funeſte, ſes parens prétendoient qu'il fuſt enterré dans l'Egliſe.

Le Pere leur repréſenta que ce ſeroit la profaner, & qu'un homme mort dans l'impenitence & meſme dans l'apoſtaſie, ne pouvoit pas eſtre mis en terre Sainte, ni avoir part aux ſuffrages des Fidelles. Ces raiſons firent peu d'impreſſion ſur l'eſprit des parens du coupable ; ils ſe mirent en devoir de porter ſon corps à l'Egliſe. Le Pere en ayant barricadé les portes, ces opiniaſtres réſolurent de revenir en grand nombre les enfoncer le lendemain, & en attendant dépoſerent le corps dans une maiſon voiſine ſans laiſſer perſonne pour le garder. Le jour ſuivant ils furent fort ſurpris, lorſque voulant prendre ce corps pour le porter à l'Egliſe, ils trouverent que les *Adibes*, qui ſont une eſpece de renards, l'avoient devoré, & qu'il

n'en restoit que la carcasse. Ces animaux avoient creusé & percé la muraille, qui n'estoit que de terre, & s'estoient assouvis des entrailles & des chairs de ce malheureux. Cet accident jetta la consternation dans le village; tous les habitans, & mesme les parens du défunt reconnurent la justice divine sur ce réprouvé; ils vinrent avec de grands cris se jetter par terre à la porte de l'Eglise pour implorer la misericorde de Dieu; ils firent avec soûmission la penitence que le Pere leur imposa, & allerent jetter dans la mer les restes de ce cadavre. Il faut souvent de ces sortes d'évenemens pour réveiller la crainte des Chrestiens, & les rendre plus dociles & plus soûmis: Cela ne seroit pas necessaire dans nos Missions de Maduré.

En traverſant le Royaume de *Travancor*, où l'Idolatrie eſt ſi enracinée, ce ne me fut pas une petite conſolation de voir le long de cette coſte des Croix plantées de tous coſtez ſur le rivage, & un grand nombre d'Egliſes où Jeſus-Chriſt eſt adoré. Les principales ſont *Mampoulain*, *Reytoura*, *Poudoutourcy*, *Culechy*, *Cabripatan*, le *Topo* & *Couvalan*. Outre ces Egliſes il y en a pluſieurs autres, qui ſont comme des ſuccurſales qui en dépendent. Ce fut à *Culechy*, que je rencontray le Pere André Gomez Provincial de la Province de Malabar, homme d'un merite diſtingué, & qui eſtoit Superieur de la Maiſon Profeſſe de Goa, lorſqu'il fut choiſi pour gouverner la Province de Malabar. Il faiſoit, ſelon la coûtume, la viſite de toute cette

Chreſtienté. Mais ayant ſçû que nous devions bien-toſt arriver mon compagnon & moy, il s'arreſta pour nous attendre. Il nous reçut avec des démonſtrations de joye & de charité tres-grandes, & nous conduiſit au *Topo*, qu'on appelle le College de *Travancor*, & qui eſt ſa demeure ordinaire.

Ce College eſt ſitué dans une des plus petites Bourgades de cette coſte, il n'eſt baſti que de terre, & n'eſt couvert que de feüilles de Palmier ſauvage. L'Egliſe dediée à la ſainte Vierge eſt auſſi ſimple que la maiſon; & la vie que les Peres menent répond parfaitement à la pauvreté de l'une & de l'autre. Je fus merveilleuſement édifié de voir ces hommes venerables par leur âge & par leurs travaux habiter ſous des huttes ſi miſe-

rables, dans un dépoüillement qu'on peut appeller univerſel de toutes les commoditez de la vie. La veuë de Dieu qu'ils cherchent uniquement, les entretient dans une paix & dans une tranquillité parfaite, quoyqu'expoſez d'ailleurs aux inſultes des Idolatres des terres, & aux courſes des Pirates qui infeſtent ces mers, & qui ſont venus plus d'une fois renverſer leurs cabanes, & piller le peu de meubles qui s'y trouvoient.

Auſſi-toſt que le Pere Provincial m'eut accordé la Miſſion de Maduré, que j'eſtois venu luy demander, je m'appliquay de toutes mes forces à apprendre la langue *Tamul* ou Malabare, afin d'eſtre bien-toſt en eſtat de faire les fonctions de Miſſionnaire. Car c'eſt un ordre que les Peres de cette Province ont ſa-

gement établi, de ne laiſſer entrer perſonne dans la Miſſion de Maduré, qu'il ne ſçache la langue du pays. Sans cette précaution on verroit bien-toſt qui nous ſommes, & tout ſeroit perdu. Le *Topo* n'eſtoit pas un lieu propre à m'avancer dans la langue autant que je le ſouhaitois: on ne parle pas aſſez bien *Tamul* ſur les coſtes, qui ne ſont habitées que par de petites gens groſſiers & ſans politeſſe. Le Pere Provincial eut la bonté de m'envoyer à *Cotate*, où je pouvois trouver moins de diſtraction & plus de ſecours. Ce qui me fit le plus de plaiſir, c'eſt que j'y rencontray le Pere Maynard, qui avoit ſoin de l'Egliſe de cette ville. Comme il eſt né dans les Indes d'un pere & d'une mere François, il ſçait parfaitement les deux langues; la

noſtre qu'il a retenuë de ſes parens, & la Malabare qu'il a appriſe dés l'enfance des gens du pays, & qui luy eſt devenuë comme naturelle.

Cotate eſt une aſſez grande ville ſituée au pied des montagnes du cap de Comorin, qui n'en eſt éloigné que d'environ quatre lieuës. Elle eſt devenuë fameuſe en Europe, & dans toutes les Indes, par une infinité de miracles qu'y a operé, & qu'y opere encore tous les jours ſaint François Xavier. Cette ville, qui termine le Royaume de *Travancor* du coſté du Sud, n'eſt pas plus à couvert que le reſte du pays des courſes des *Badages*, qui viennent preſque tous les ans du Royaume de Maduré faire le dégaſt dans les terres du Roy de *Travancor*. La plaine où ſaint François Xavier, le Cru-

cifix à la main, arreſta luy ſeul une grande armée de ces Barbares, n'eſt qu'à deux lieuës de *Cotate* du coſté du Nord. Je ne ſçay, ſi lorſque le Saint fit ce prodige, les Rois de *Travancor* eſtoient differens de ce qu'ils ſont aujourd'huy : mais à moins que leur puiſſance n'ait étrangement diminué, celui en faveur duquel ſaint François Xavier mit en fuite les Barbares, n'avoit aſſeurément nulle raiſon de prendre la qualité de *Grand Roy*, puiſqu'il eſt un des plus petits Princes des Indes, & qu'il eſt tributaire du Royaume de Maduré. Mais comme il ne paye ce tribut que malgré luy, les *Badages* ſont obligez d'entrer quelquefois à main armée dans ſes terres pour l'éxiger. Il luy ſeroit cependant aſſez facile de ſe mettre à couvert de leurs

incurſions, & de rendre meſme ſon Royaume inacceſſible de ce coſté-là ; car les *Badages* ne peuvent gueres entrer dans le *Travancor*, que par un défilé des montagnes. Si l'on fermoit ce paſſage par une bonne muraille, & qu'on y poſtât un petit corps de troupes, les plus groſſes armées ne pourroient le forcer, ce qui délivreroit *Cotate* & le reſte du pays d'un pillage preſque annuel, ſans quoy le Roy de *Travancor* ne ſçauroit tenir teſte à tant d'ennemis qu'il n'a jamais vaincus, hormis une ſeule fois par leur imprudence. Le fait eſt aſſez ſingulier pour devoir trouver icy ſa place.

Les *Badages* avoient penetré juſqu'à *Corculam*, qui eſt la Capitale & la principale Fortereſſe de *Travancor*, & le Roy luy-meſme par un trait de politique,

que, qui n'a peut-eſtre jamais eu d'exemple, leur en avoit livré la Citadelle. Ce Prince ſe ſentant plus d'eſprit & de courage que n'en ont d'ordinaire les Indiens, eſtoit au deſeſpoir de voir ſon Royaume entre les mains de huit Miniſtres, qui de temps immemorial laiſſant au Prince le titre de Souverain, en uſurpoient toute l'autorité, & partageoient entre eux tous les revenus de la Couronne. Pour ſe défaire de ces ſujets imperieux devenus ſes maiſtres, il fit un traité ſecret avec les *Badages*, par lequel il devoit leur livrer quelques-unes de ſes terres, & leur remettre ſa Forteresſe, pourvû qu'ils le délivraſſent de ces Miniſtres, qui le tenoient en tutele. Il y auroit eu en lui de la folie de recevoir ainſi l'ennemi dans le cœur de

ſes Eſtats, & de vouloir en rompant huit petites chaiſnes, s'en mettre une au col infiniment plus peſante, s'il n'euſt pris en meſme temps des meſures juſtes pour chaſſer les *Badages* de ſon Royaume, aprés qu'ils l'auroient aidé à devenir veritablement Roy. Les *Badages* entrerent à l'ordinaire ſur ſes terres ſans trouver preſque aucune réſiſtance, & penetrerent juſqu'à la ville capitale. Là le Prince avec des troupes qu'il avoit gagnées, ſe joint à eux & les met en poſſeſſion de la Place. On fait mourir un ou deux des huit Miniſtres qui le chagrinoient, les autres prennent la fuite, ou ſauvent leur vie à force d'argent. Le Prince fait auſſi ſemblant d'avoir peur; mais au lieu de ſe cacher, il ramaſſe les troupes qui s'eſtoient diſperſées, &

vient fondre tout d'un coup ſur la Fortereſſe de *Corculam*. Les *Badages*, qui ne s'attendoient point à eſtre attaquez, ſont forcez; on en tuë un grand nombre dans la ville, & le reſte gagne en deſordre le chemin par où ils eſtoient venus. Le Prince les pourſuit, le peuple s'unit à luy, & on fait main baſſe de tous coſtez ſur les Barbares, avant qu'ils euſſent le temps de ſe reconnoiſtre, en ſorte qu'il n'y en eut qu'un tres-petit nombre qui pûrent retourner chez eux. Aprés cette victoire le Roy de *Travancor* rentra dans ſa Capitale triomphant, & prit en main le gouvernement du Royaume. Il commençoit à ſe rendre redoutable à ſes voiſins, lorſque ceux de ſes anciens Miniſtres, auſquels il avoit épargné le dernier ſupplice, &

laiſſé du bien pour vivre honneſtement, conjurerent contre luy, & le firent aſſaſſiner un jour qu'il ſortoit de ſon Palais. Ce vaillant Prince vendit cherement ſa vie. Il tua deux de ſes aſſaſſins, & en bleſſa un troiſiéme griévement; mais à la fin il ſuccomba percé de mille coups, & mourut fort regretté de tous ſes ſujets, & particulierement des Chreſtiens qu'il aimoit, & qu'il favoriſoit en tout.

Les Miniſtres qui avoient eſté les auteurs de la conſpiration, ſe ſaiſirent derechef du gouvernement, & pour conſerver quelque idée de la Royauté, mirent ſur le throſne une ſœur du Roy, dont ils ont fait un phantoſme de Reine. Un ſeul fait vous fera juger de ſon credit, & en meſme temps de la grandeur & de la puiſſance de cet Eſtat. Des

Peſcheurs ayant pris un Buffle, qui s'eſtoit jetté dans la mer je ne ſçay par quel hazard, prétendoient le vendre & en profiter. Mais les Officiers de la Reine s'en ſaiſirent, & l'envoyerent à cette Princeſſe comme un preſent conſiderable. Elle n'en fut pas long-temps la maîtreſſe, car un des Gouverneurs en ayant eu envie, le luy envoya fierement demander. La Reine, quoyque ſurpriſe du procedé peu honneſte du Miniſtre, n'eut point d'autre parti à prendre que de luy envoyer le Buffle, & de luy faire excuſe de l'avoir reçû ſans ſon agrément.

Il n'y avoit que deux ou trois ans que la tragedie dont je viens de parler s'eſtoit joüée, quand j'arrivay à *Cotate*. Cette ville, l'une des principales de ce petit Eſtat, eſt partagée entre les Mi-

niſtres du Royaume, ſans que la Reine y ait, à ce que je croy, la moindre autorité. Noſtre Egliſe ſe trouve ſituée dans le quartier du principal de ces Miniſtres. On a eſté plus de douze ou quinze ans à la baſtir, quoyqu'elle l'euſt pû eſtre dans ſix mois; parceque ces Officiers, qui n'ont point d'autre Dieu que leur intereſt, faiſoient à tout moment ſuſpendre l'ouvrage pour tirer de l'argent: de ſorte que cet édifice a quatre fois plus couſté qu'il ne vaut; car il n'eſt conſiderable que par le lieu où on l'a éleyé, le ſanctuaire & l'Autel eſtant placez à l'endroit meſme qu'occupoit la cabane où ſaint François Xavier ſe retiroit le ſoir, aprés avoir preſché le jour à ces peuples. C'eſt à cette cabane que les Gentils mirent le feu une

nuit penſant le faire perir dans les flammes. La cabane fut réduite en cendres, ſans que le Saint, qui y reſta toûjours en prieres, reçuſt la moindre atteinte du feu. Les Chreſtiens, pour honorer un lieu ſi ſaint & ſi miraculeux, y planterent d'abord une grande Croix, que Dieu rendit bien-toſt fameuſe parmi les Idolatres meſmes, par un tres-grand nombre de miracles. Il me ſouvient d'en avoir lû autrefois pluſieurs, que le Pere Bartoli rapporte dans la vie de l'Apoſtre des Indes, auſſi-bien que celui des lampes ſuſpenduës devant l'Image du Saint, dans leſquelles l'eau brûloit, comme ſi c'euſt eſté de l'huile. Comme ce miracle dura long-temps, il demeura long-temps auſſi imprimé dans la memoire des Gentils, & j'ay trou-

vé encore ſur les lieux des gens qui m'en ont parlé. Mais pour les lampes, je fus bien ſurpris de n'en point voir dans l'Egliſe ce grand nombre, qui y brûloient autrefois. Il n'en reſte qu'une qu'on entretient jour & nuit ; les Gentils viennent encore y prendre de l'huile par devotion, & je croy qu'ils en uſent bien autant ou plus que le feu n'en conſume. On m'avoit dit auſſi que la ſtatuë du ſaint Apoſtre eſtoit toute couverte de Perles, je n'y en vis aucune. Il ne faut pas s'en étonner, les frequentes révolutions qui arrivent en ce Royaume, donnent lieu aux Gentils de piller impunément l'Egliſe, comme le reſte du pays, & les *Paravas*, qui habitent la coſte de la Peſcherie, ſont devenus ſi pauvres & ſi miſerables depuis qu'ils ne ſont plus ſous

la domination des Portugais, qu'ils n'ont guere de quoy orner la statuë de leur Saint. Le diadême qui est sur sa teste, n'a esté pendant plusieurs années que de plomb, & ce n'est que depuis peu qu'on y en a mis un d'argent, dans lequel on a enchassé quelques diamans du Temple, dont on m'avoit fait present, & que j'ay volontiers consacrés à cet usage.

J'arrivay à *Cotate* peu de jours avant la Feste de saint François Xavier, j'y fus tesmoin de l'affluence extraordinaire de peuple qui s'y rend tous les ans pour cette solemnité. On y accourt de vingt & trente lieuës à la ronde : il semble que toute la coste de la Pescherie & celle de *Travancor* y soient venuës fondre cette année. Les Peres de nostre Compagnie, qui ont soin

des Egliſes de ces deux grands rivages, s'y trouverent avec leurs Chreſtiens, & furent occupez à entendre les Confeſſions, tant que la veille & le jour de la Feſte purent durer.

J'avois une vraie douleur de ne pouvoir m'employer avec eux à un ſi ſaint miniſtere, faute de ſçavoir la langue du pays; mais j'eus la conſolation pendant qu'ils confeſſoient de donner la Communion à plus de huit cens Chreſtiens. Quand l'heure de la grande Meſſe fut venuë, on fit ſortir de l'Egliſe les Gentils, & alors un des plus fameux Miſſionnaires du pays eſtant monté en Chaire à l'une des portes de l'Egliſe, pour eſtre entendu également au dedans & au dehors, prononça le Panegyrique du Saint. Aprés avoir expoſé les travaux de l'Apoſtre

dans la prédication de la Foy au Royaume de *Travancor*, au cap de Comorin & à la coſte de la Peſcherie, il s'étendit ſur les prodiges qu'il avoit faits, & qu'il continuoit de faire chaque jour dans l'Egliſe de *Cotate*. Il prit enſuite à teſmoin tous les aſſiſtans, d'un miracle qui venoit d'y arriver encore il n'y avoit pas plus d'une heure, & qu'il raconta avec toutes ſes circonſtances.

Un Idolatre voyant qu'un de ſes enfans, qu'il aimoit tendrement, perdoit les yeux par une fluxion opiniaſtre, s'addreſſa au ſaint Apoſtre, & fit vœu de donner à ſon Egliſe de *Cotate* huit *fanons*, qui ſont environ quarante ſols de noſtre monnoye, ſi ſon fils pouvoit eſtre délivré d'une incommodité ſi faſcheuſe. L'enfant guerit parfaitement,

& le pere vint à *Cotate* pour y accomplir ſon vœu. Il y apporta ſon fils & le preſenta au Saint; mais au lieu de donner huit *fanons*, comme il s'y eſtoit engagé, il n'en donna que cinq, & ſe mit en devoir de ſe retirer. A peine eſtoit-il à la porte de l'Egliſe, que regardant l'enfant qu'il tenoit entre ſes bras, il remarqua que ſes yeux, qui eſtoient beaux & ſains quand il l'avoit apporté à l'Egliſe, ſe trouvoient dans un eſtat bien plus mauvais qu'avant qu'on euſt fait le vœu. Saiſi d'un évenement ſi funeſte, & ne doutant point que ce ne fuſt un chaſtiment du ſaint Apoſtre, pour avoir uſé de mauvaiſe foy dans l'accompliſſement de ſa promeſſe, il ſe proſterne aux pieds de l'Autel, avouë & publie à tout le monde la faute qu'il a com-

miſe, & l'accident qui luy eſt arrivé ; il offre les trois *fanons* qu'il avoit retenus, frotte les yeux de ſon enfant de l'huile de la lampe qui eſt ſuſpenduë devant l'Image du Saint, & ſortant enſuite de l'Egliſe, il voit avec joye que les yeux de ſon fils ſont ſans aucune apparence de mal. Il s'écrie alors qu'il eſt exaucé, il rentre, il ſe proſterne au pied de l'Autel, pour remercier le Saint de la grace qu'il vient de recevoir une ſeconde fois par ſon interceſſion. Tous les Chreſtiens & les Infidelles qui ſe trouverent aſſemblez, ſe convainquirent du miracle. Le Pere qui preſcha une heure aprés, comme j'ay dit, fit voir aux Chreſtiens que le bras de Dieu n'eſtoit pas racourci dans ces derniers temps, & les porta à le loüer & à le re-

mercier de ce qu'il avoit bien voulu operer cette merveille en leur preſence, pour les confirmer de plus en plus dans leur foy. Il exhorta en meſme-temps les Gentils, en faveur de qui ce dernier miracle avoit eſté fait, de reconnoiſtre le Dieu Tout-puiſſant, & de ſe rendre à des veritez certifiées chaque jour par tant de prodiges éclatans.

Je ne doutois nullement qu'une gueriſon ſi authentique n'ouvriſt les yeux à un grand nombre d'Idolatres, ou qu'au moins le pere de cet enfant ne demandaſt à ſe faire inſtruire ſur l'heure meſme avec toute ſa famille. Je fus étrangement ſurpris de voir que ni luy ni aucun de cette prodigieuſe multitude d'Infidelles, qui ne pouvoient nier un fait ſi public & ſi frappant, ne penſa pas ſeulement à ſe faire

Chreſtien. Ils regardent ſaint François Xavier comme le plus grand homme qui ait parû dans ces derniers temps; ils l'appellent *Peria Padriar*, qui veut dire le *Grand Pere*, & il y a meſme lieu de craindre qu'ils ne le mettent au rang de leurs fauſſes divinitez, malgré le ſoin qu'on a de les inſtruire du culte qui luy eſt dû. Cependant ils demeurent tranquilles dans leurs erreurs, & quand nous les preſſons, ils ſe contentent de répondre froidement, qu'ils ne peuvent abandonner leur Religion, pour prendre celle d'une *Caſte* auſſi baſſe & auſſi mépriſable que celle des *Pranguis*.

Ce fut preſque dans le meſme temps qu'une femme Chreſtienne vint auſſi s'acquiter d'un vœu qu'elle avoit fait. Il y avoit plus de quatorze ans qu'elle eſtoit

mariée ſans avoir d'enfans, ce qui l'affligeoit ſenſiblement; car la ſterilité n'eſt gueres moins honteuſe parmi ces peuples, qu'elle l'eſtoit autrefois chez les Juifs. Elle vint donc à *Cotate*, & fit une neuvaine au ſaint Apoſtre pour obtenir un enfant, qu'elle luy preſenta par avance pour eſtre ſon eſclave. C'eſt la maniere de voüer les enfans en ce pays-cy, au lieu de leur faire porter un habit particulier, comme on fait ailleurs. On les amene à l'Egliſe à un certain âge, & on les déclare publiquement pour eſclaves du Saint, par l'interceſſion de qui, ils ont reçû la vie, ou ils ont eſté preſervez de la mort: aprés quoy le peuple s'aſſemble, l'enfant eſt mis à l'enchere comme un eſclave, & les parens le retirent en payant à l'Egliſe le prix

qu'en a offert le plus haut encheriſſeur. La femme Chreſtienne, dont je parle, ayant eu une fille l'année meſme qu'elle fit ſon vœu, elle l'éleva avec un grand ſoin pendant trois ans; afin que le prix qu'on en offriroit fuſt plus conſiderable, & qu'ainſi ſon offrande fuſt plus forte. Elle vint enſuite ſelon la coûtume la preſenter à l'Egliſe. L'argent qui revient de ces eſpeces de rançons, s'employe d'ordinaire à faire nourrir des orphelins, ou à donner à manger aux pauvres, qui viennent de fort loin en pelerinage à *Cotate.*

Je ne puis paſſer ſous ſilence une autre eſpece de vœu qu'un Gentil vint faire à l'Egliſe du Saint peu de jours aprés ſa Feſte. Ces peuples ont couſtume de s'aſſocier aſſez ſouvent, tantoſt

cinq cens, tantoſt mille pour faire entre eux une maniere de lotterie. Ils mettent tous les mois chacun dans une bourſe un *fanon*, qui vaut, comme j'ay dit, environ cinq ſols de noſtre monnoye. Quand la ſomme dont on eſt convenu ſe trouve amaſſée, les aſſociez s'aſſemblent au jour & au lieu marqué. Chacun écrit ſon nom dans un billet ſeparé, & tous ces noms ſont mis dans une urne. Aprés qu'on les a long-temps ballottez en preſence de tout le monde, on fait approcher un enfant qui met la main dans l'urne, & celui dont le billet vient le premier, emporte toute la ſomme. Par ce moyen, qui eſt fort innocent, des gens de tres-pauvres qu'ils eſtoient auparavant, peuvent devenir tout d'un coup à leur aiſe, & pour toû-

jours hors de la neceſſité. Un Gentil, qui avoit mis à deux lotteries, ſouhaitant ardemment emporter les deux lots tout à la fois, vint un jour auparavant à l'Egliſe de *Cotate*, & promit d'y donner cinq fanons, ſi le Saint daignoit bien le favoriſer à la premiere lotterie. Plein de confiance il ſe rendit avec les autres dans la place publique où l'on eſtoit aſſemblé, & publia tout haut le vœu qu'il avoit fait le jour précedent au *Grand Pere*. La choſe ſe tourna en raillerie; mais on fut bien ſurpris, quand on vit que le premier billet tiré eſtoit le ſien. Il emporta la ſomme, & alla ſur le champ à l'Egliſe remercier ſon bienfacteur, & s'acquiter de la dette qu'il avoit contractée. Il ajoûta que s'il eſtoit aſſez heureux pour obtenir l'autre lot par ſon inter-

ceſſion, il redoubleroit de grand cœur la meſme offrande qu'il venoit de faire. La confiance dont il ſe ſentit penetré fut ſi grande, que s'eſtant rendu dans la place pour la ſeconde fois, il dit à ſes compagnons d'une voix aſſeurée, qu'ils n'avoient que faire de rien eſperer, parceque le Grand Pere des Chreſtiens, qui l'avoit favoriſé dans la premiere lotterie, l'aideroit encore dans celle-cy. Quelques-uns en effet cragnirent le pouvoir du Saint; d'autres s'en mocquerent, & pluſieurs gagerent avec luy qu'il n'auroit rien. Il employe à ces gageures toute la premiere ſomme qu'il avoit gagnée. On écrit les billets, on les met dans l'urne, on les broüille, l'enfant les tire, & celui de cet homme revient encore le premier au grand éton-

nement de tous les aſſiſtans, qui ne voulurent plus qu'il euſt part dans leurs lotteries. Il s'en mit peu en peine, ayant déja gagné des ſommes conſiderables : mais il ne manqua pas de venir à l'Egliſe s'acquiter auſſi fidelement que la premiere fois du vœu qu'il avoit fait, & il donna meſme plus qu'il n'avoit promis. On luy parla, comme vous pouvez croire, de changer de Religion, & de reconnoiſtre le Dieu par la vertu de qui le Grand Pere l'avoit ſi liberalement & ſi miraculeuſement aſſiſté. Point de réponſe ni de converſion. Je vous avouë, Mon trés-cher Pere, qu'on eſt pénétré d'une vive douleur, quand on voit le déplorable aveuglement où ſont ces Idolaſtres, & que le demon pour les retenir ſous ſa puiſſance, ait trouvé le ſecret de leur

donner une horreur ſi affreuſe des Européans, par qui ſeuls le ſalut leur peut venir. Car on ne peut pas douter encore une fois, que le mépris qu'ils font de nous, comme *Pranguis*, ainſi qu'ils nous appellent, ne ſoit la vraye cauſe de leur obſtination ; puiſque dans le Maduré, & dans les autres Royaumes, où les Miniſtres de l'Evangile ne paſſent pas pour Européans, il ſe convertit un ſi grand nombre d'Infidelles.

Aprés la Feſte de Saint François Xavier, je retournai au *Topo*, étant convenu que je reviendrois à *Cotate* à Noël, pour commencer tout de bon à apprendre la langue Malabare. J'y fis beaucoup de progrez en peu de temps, parce que le Pere Maynard, dont j'ay parlé, eut la bonté de me l'enſeigner avec

une aſſiduité & des ſoins incroyables. Durant tout le temps que je demeurai avec ce cher Miſſionnaire, nous ne baptizaſmes que ſept ou huit Adultes, de *Caſte* aſſez baſſe: le plus conſiderable eſtoit le Maçon qui avoit baſti nôtre Egliſe. Comme il eſtoit docile, d'un naturel doux, & qu'il n'avoit point de vices, Dieu lui fit la grace de pénétrer les veritez de la Foy à travers les nuages du *Pranquiniſme*, dont elles ſont comme éclipſées aux yeux des Gentils, qui nous connoiſſent pour Européans. Ce fut le premier à qui j'eus la conſolation d'apprendre le Catechiſme & les Prieres chreſtiennes en langue Malabare.

Mais la choſe la plus ſinguliere que je vis à *Cotate* pendant mon ſéjour, ce fut l'aventure d'un fameux Penitent

idolaſtre, qui couroit tout le païs depuis huit ou neuf mois. Cet homme eſtoit dans un eſtat à donner de la compaſſion. Il s'eſtoit fait mettre au col un eſpece de colier fort extraordinaire. C'eſtoit une plaque de fer de trois pieds & demy en quarré, épaiſſe à proportion, au milieu de laquelle il y avoit une ouverture aſſez large. Aprés y avoir paſſé ſa teſte, il avoit fait appliquer tout autour de l'ouverture une bande de fer, qui venoit lui ſerrer le col, & qui tenoit à la plaque avec de bons cloux bien rivez, afin qu'il ne lui fuſt pas libre de ſe décharger quand il voudroit d'un fardeau ſi peſant & ſi incommode. Cette large plaque ainſi enchaſſée au col, l'empeſchoit de pouvoir ſe coucher ou appuyer ſa teſte contre quoique ce ſoit. Ainſi quand

il vouloit prendre un peu de repos, il falloit dreſſer des ſupports pour ſouſtenir ce vaſte colier des deux coſtez. Il s'eſtoit lui-meſme impoſé cette penitence, pour amaſſer, en ſe montrant par le païs, une ſomme d'argent qu'il deſtinoit à creuſer un *Tarpa-culam*, c'eſt-à-dire, un eſtang reveſtu de pierres dans une plaine, où il n'y a point d'eau, & où les voyageurs ſouffrent beaucoup de la ſoif. Car c'eſt une devotion de ce peuple, une maniere d'honorer leurs dieux, & une œuvre des plus meritoires, de faire des reſervoirs ſur les grands chemins, d'entretenir des gens, qui preſentent de l'eau à boire aux paſſans, ou de baſtir de grandes ſales où les Etrangers puiſſent ſe retirer & ſe mettre à couvert pendant la nuit. Celui, dont je

parle, crut ne pouvoir attirer plus d'aumoſnes, qu'en paroiſſant dans l'eſtat digne de pitié, où je viens de vous le repreſenter. Il y avoit ſept ou huit jours que je l'avois rencontré dans les ruës de *Cotate* accablé ſous le poids de ſon énorme colier, & recevant les aumoſnes que les Gentils lui faiſoient aſſez liberalement. Je fus touché de lui voir une aſſez heureuſe phyſionomie & des manieres de demander plus modeſtes & plus ſoumiſes, que n'ont d'ordinaire les Penitens qui courent le païs. Dans ce moment je me ſentis inſpiré de prier Noſtre-Seigneur d'avoir pitié de ce malheureux, qui ſeroit capable de ſouffrir beaucoup pour ſon amour, s'il ſçavoit l'obligation qu'ont tous les hommes de n'aimer & de ne ſervir que lui ſeul. Je ne ſçai, ſi

Dieu eut égard à mes foibles prieres: mais huit jours aprés, je fus fort ſurpris de voir à la porte de noſtre Egliſe le Penitent au colier, qui demandoit à parler au *Gourou*, c'eſt-à-dire, au Pere. Je crûs qu'il cherchoit quelque aumoſne, & je taſchai de lui faire entendre qu'il ne devoit rien eſperer de nous, pour le ſujet qui le faiſoit queſter: mais comme je parlois fort mal la langue Malabare, je connus qu'il ne m'entendoit pas. On me fit comprendre qu'il cherchoit autre choſe que de l'argent. J'avertis le Pere Maynard de vouloir bien venir lui parler. Il y vint, & s'approchant du Penitent, il lui dit, *que venez-vous chercher à l'Egliſe des Chreſtiens, où l'on honore le vrai Dieu, vous qui adorez des Idoles, & qui eſtes l'eſclave des Demons?* Le Pe-

nitent répondit avec modeſtie, *c'eſt parce qu'on m'a dit que c'eſtoit ici la Maiſon du vrai Dieu que j'y viens, pour voir, ſi je trouverai en lui plus de conſolation que je n'en ay trouvé dans les Dieux que j'adore, dont je ne ſuis guere ſatisfait, aprés tout ce que vous voyez que je fais pour leur plaire. Je viens donc m'informer de voſtre Dieu, & apprendre à le connoiſtre, pour mettre en repos, s'il eſt poſsible, mon eſprit, qui eſt depuis long-temps agité. N'eſt-ce pas ici*, ajoûta-t-il, *le Temple de l'Eſtre Souverain, Createur du Ciel & de la terre, qui récompenſe ceux qui le ſervent, & qui punit éternellement ceux qui en adorent d'autres que lui. Je n'ai juſqu'ici adoré & ſervi mes Dieux, que parce que je n'en ay point connu de plus grands qu'eux: mais ſi vous me pouvez faire voir que le voſtre eſt au deſſus de tous, je re-*

nonce à eux, & je les abandonne pour jamais.

Ces paroles nous toucherent vivement, & nous eussions versé des larmes de joye, sans la crainte que nous eusmes qu'il ne cherchât peut-être à nous tromper. Pour éprouver donc sa sincerité par l'endroit que nous crusmes devoir lui estre le plus sensible. *Si vous voulez*, lui dismes-nous, *connoistre le Souverain Seigneur, & apprendre de nostre bouche les perfections infinies qui le distinguent de vos prétenduës divinitez, il faut commencer par oster de vostre col cet instrument de mortification recherchée, qui vous accable, & que vous ne portez que pour vous distinguer, & pour rendre honneur à l'ennemi de l'Estre Souverain: car tandis que vous en demeurerez chargé, la divine parole n'entrera point dans vostre cœur,*

ou bien vous ne la pourrez gouſter. J'avois quelque ſcrupule de l'obliger à quitter ſon habit de Penitent, avant que d'entrer un peu plus avant en matiere, & de le diſpoſer davantage à ce que l'on voudroit, & je craignois que cette épreuve ne le rebutaſt. Mais il n'en parut pas le moins du monde ébranlé. *Je ſuis preſt*, nous dit-il, *à tout quitter, s'il le faut, pour connoiſtre le ſouverain bien, mais je ne puis me débarraſſer ſans le ſecours d'un Serrurier.* Certainement le fameux Simeon Stilite (s'il eſt permis de comparer un ſi grand Saint, à un homme qui eſtoit encore Idolaſtre) ne montra pas plus de ſoumiſſion & de promptitude à deſcendre de ſa colomne au premier ordre des Peres du Concile, que celui-ci à renoncer aux marques de penitence, dont il ſe faiſoit

honneur parmi les Gentils. Le Serrurier vint, & ce nefut qu'avec bien du temps & une peine extrême qu'il dériva les clouds qui tenoient attaché le petit colier au grand. Celui qui les avoit mis, ne prétendoit pas apparamment qu'on les en oſtaſt jamais. Ce fut dans l'Egliſe meſme de S. François Xavier, que nous délivraſmes ce pauvre eſclave de Satan, du joug que ſon redoutable Maiſtre lui avoit impoſé. La plaque eſtoit ſi peſante, que je ne la pouvois ſoulever de terre qu'avec peine. Nous la ſuſpendiſmes à la muraille prés de l'Autel, comme une dépoüille enlevée à l'enfer, & une des plus précieuſes offrandes, qu'on euſt peut-être jamais fait au ſaint Apoſtre. Dés que le Penitent ſe vit libre, la joye parut peinte ſur ſon viſage, peut-eſtre du plai-

ſir que l'on venoit de lui faire, peut-eſtre de l'eſperance qu'il avoit qu'ayant obeï, nous allions enfin l'éclairer ſur la ſcience du ſalut. Sans perdre de temps le Pere Maynard commença à lui expliquer les Myſteres de noſtre ſainte Religion, & moy à lui apprendre les Prieres & le Catechiſme, ne ſçachant pas aſſez bien la langue pour l'entretenir.

Quoiqu'il paruſt content de nos inſtructions, & qu'il fuſt charmé ſur tout de ce que nous lui diſions de la grandeur de Dieu & de ſon amour pour les hommes, nous luſmes plus d'une fois dans ſes yeux qu'il rouloit quelques penſées chagrinantes au fond de l'ame. Ceux qui l'avoient connu dans la Ville, avant qu'il s'addreſſaſt à nous, lui faiſoient de ſanglans reproches, non pas préciſément de ce

ce qu'il changeoit de Religion; mais de ce qu'il ſe faiſoit diſciple des Docteurs *Pranguis*, lui qui eſtoit d'une des meilleures *Caſtes* de tout le païs. C'eſtoit en effet cette idée du *Pranguiniſme*, qui lui cauſoit toute ſa peine. Dés que nous le ſçuſmes, nous priſmes la reſolution de l'envoyer dans le Maduré ſe faire baptiſer par quelqu'un de ceux qui y vivent ſous l'habit de *Sanias*. * Nous lui diſmes donc que nous n'eſtions que les *Gouroux* ou les Docteurs des *Caſtes* baſſes, qui ſont ſur les coſtes, & qu'il lui convenoit à lui, qui eſtoit homme de qualité, de s'adreſſer aux Docteurs des hautes *Caſtes*, qui ſont dans les terres, & de ſe mettre au nombre de leurs diſciples; qu'il trouveroit dans

* C'eſt le nom qu'on donne aux Religieux des Indes.

le Maduré ces Docteurs, qui lui enſeigneroient la Loy du vrai Dieu ; qu'il les allaſt trouver ; & qu'aprés avoir achevé de l'inſtruire, ils le mettroient au nombre des Fidelles. Ce bon homme qui avoit pris amitié pour nous, eut beaucoup de peine à ſe déterminer ſur le parti que nous lui propoſions : mais enfin comme nous lui perſuadaſmes que c'eſtoit ſon avantage, il nous crut, & s'en alla trouver un de nos Peres de la Miſſion de Maduré, qui le baptiſa & le renvoya enſuite dans ſon païs travailler à la converſion de ſes parens, pour leſquels il nous parut avoir beaucoup de zele & de tendreſſe.

J'avançois cependant dans l'étude de la langue Malabare, & le deſir d'entrer au pluſtoſt dans la Miſſion de Maduré, faiſoit

que je taſchois d'y paroiſtre bien plus ſçavant encore, que je n'étois en effet. J'en fus puni : car l'opinion qu'on eut de mon habileté retarda mon départ au lieu de l'avancer. Le Pere Emmanuel Lopes, dont j'ai parlé au commencement de cette Lettre, eſtant tombé malade ſur la fin du mois de Fevrier, & ne ſe trouvant perſonne qui puſt deſſervir ſes Egliſes pendant le Careſme qui approchoit, le Pere Provincial m'appella au *Topo*, & me propoſa d'aller paſſer le Careſme au Nord de la coſte de *Travancor*, pour avoir ſoin du Pere malade, & aider les Fidelles en ſon abſence, m'engageant ſa parole qu'aprés Paſques immediatement il m'envoyeroit dans la Miſſion de Maduré, qui faiſoit l'objet de tous mes vœux. Je repreſentai que je n'eſtois gue-

re capable encore d'une pareille commiſſion, ſur tout dans le temps du Careſme & de Paſques, où il faut confeſſer tout le monde : que pour les Egliſes qui ſont au Nord du Royaume de *Travancor*, je ne pouvois pas abſolument m'en charger, parce que la langue Malabare y eſt fort corrompuë & meſlée avec la langue qu'on nomme *Malcamel* : que ſi cependant on manquoit d'Ouvriers pour aſſiſter les Chrêtiens dans le temps paſchal, je croyois qu'on pouvoit prendre un temperament, qui eſtoit d'envoyer au Nord du Royaume de *Travancor* un des Peres, qui travailloit à la coſte de la Peſcherie, & de me faire occuper ſa place, parce que les Chreſtiens de cette coſte parlant fort diſtinctement la langue *Tamul*, je pouvois les entendre, & me faire

entendre auſſi plus facilement. Le Pere Provincial agréa la propoſition, & m'envoya à *Tala*, ſur la coſte de la Peſcherie.

Je me mis en chemin, & je remarquai dans mon voyage de terre deux choſes que je n'avois point obſervées, quand je doublai par mer le Cap de Comorin. La premiere, eſt une Egliſe baſtie en l'honneur de la Sainte Vierge, ſur la pointe meridionale de ce Cap, & au deſſous de cette pointe un rocher, qui s'avance dans la mer, & qui y forme une eſpece d'Iſle: C'eſt ſur ce rocher que ſe retirerent autrefois les Chreſtiens de la coſte de la Peſcherie, pour éviter la fureur des Maures, qui les pourſuivoient vivement. Ce lieu leur ſervit d'azile pluſieurs mois, pendant leſquels ils ne ſe nourrirent que du poiſſon qu'ils peſ-

choient, & des coquillages qu'ils pouvoient ramaſſer au pied de ce rocher. Depuis on y a planté une Croix, qui ſe découvre de fort loin. La ſeconde choſe que je remarquai, eſt un grand Pagode de pierre, qui eſt un peu plus avant dans les terres que l'Egliſe de la Sainte Vierge, quoiqu'il ſoit ſur la meſme pointe. Comme ce Pagode eſt Nord & Sud, & directement oppoſé aux montagnes qui ſeparent le Royaume de *Travancor* de celui de Maduré, ſi l'on tiroit une ligne à travers le Pagode & ces montagnes, qui n'en ſont eſloignées que d'une lieuë & demie, on auroit une diviſion juſte de ces deux Royaumes, dont celui de *Travancor* s'eſtend le long de la coſte Occidentale, & celui de Maduré ſur la coſte Orientale, mais bien plus avant dans les

terres du coſté du Nord.

C'eſt préciſément au Cap de Comorin que commence la côte de la Peſcherie, ſi fameuſe par la peſche des perles. Elle forme une éſpece de baye, qui a plus de quarante lieuës depuis le Cap de Comorin, juſqu'à la pointe de *Ramanancor*, où l'Iſle de Ceylan eſt preſque unie à la terre ferme, par une chaiſne de rochers que quelques Européans appellent le pont d'Adam. Les Gentils racontent, que ce pont eſt l'ouvrage des Singes du temps paſſé. Ils ſe perſuadent que ces animaux plus braves & plus induſtrieux que ceux d'aujourd'hui, ſe firent un paſſage de la terre ferme en l'Iſle de Ceylan; qu'ils s'en rendirent maiſtres, & délivrerent la femme d'un de leurs Dieux qui y avoit eſté enlevée. Ce qui eſt

certain, c'eſt que la mer dans ſa plus grande hauteur, n'a pas plus de quatre à cinq pieds d'eau en cet endroit-là ; de ſorte qu'il n'y a que des chaloupes, ou des bâtimens fort plats, qui puiſſent paſſer entre les intervalles de ces rochers. Toute la coſte de la Peſcherie eſt inabordable aux vaiſſeaux d'Europe, parce que la mer y briſe terriblement, & il n'y a que *Tutucurin* où les navires puiſſent paſſer l'hyver, cette rade eſtant couverte par deux Iſles, qui en font la ſûreté. Comme la coſte de la Peſcherie eſt renommée par tout le monde ; je m'imaginois y trouver pluſieurs groſſes & riches Bourgades : il y en avoit autrefois un grand nombre, mais depuis que la puiſſance des Portugais s'eſt affoiblie dans les Indes, & qu'ils n'ont plus eſté en eſtat de prote-

ger cette coſte, tout ce qui s'y trouvoit de conſidérable a eſté abandonné & détruit. Il ne reſte aujourd'hui que de miſerables Villages, dont les principaux ſont *Tala*, *Manapar*, *Alandaley*, *Pundicael*, & quelques autres. J'excepte toûjours *Tutucurin*, qui eſt une Ville de plus de cinquante mille habitans, partie Chrêtiens & partie Gentils.

Quand les Portugais parurent dans les Indes, les *Paravas*, qui ſont les peuples de la coſte de la Peſcherie, gemiſſoient ſous la domination des Maures, qui s'eſtoient en partie rendus maiſtres du Royaume de Maduré. Dans cette extrêmité, leur chef reſolut d'implorer le ſecours des Portugais, & de ſe mettre avec toute ſa *Caſte* ſous leur protection. Les Portugais, qui ont toûjours eu beaucoup

de zele pour l'eſtabliſſement de la Religion Chreſtienne, la leur accorderent: mais à condition qu'ils embraſſeroient le Chriſtianiſme, à quoy les *Paravas* s'obligerent. Dés que ce traité eut eſté conclu, les Portugais chaſſerent les Maures de tout le païs, & y firent divers établiſſemens. Ce fut alors que la coſte de la Peſcherie devint une floriſſante Chreſtienté par les travaux ſi connus de Saint François Xavier, qui baſtit par tout des Egliſes que nos Peres ont cultivées depuis ce temps-là avec un trés-grand ſoin. La liberté que les *Paravas* avoient ſous les Portugais, de trafiquer avec leurs voiſins, les rendoit riches & puiſſans; mais depuis que cette protection leur a manqué, ils ſe ſont vû bien-toſt opprimez, & reduits à une extrê-

me pauvreté. Leur plus grand commerce aujourd'hui vient de la peſche du poiſſon qu'ils tranſportent dans les terres, & qu'ils échangent avec le ris & les autres proviſions neceſſaires à la vie, dont cette coſte eſt preſque entierement dépourvûë, n'étant couverte que de bois épineux & d'un ſable aride & brûlant; car c'eſt uniquement ce que je trouvai dans l'eſpace de douze lieuës, depuis le Cap de Comorin juſqu'à *Tala*, avec ſept ou huit Bourgades, qui ont chacune une Egliſe dépendante de celle de *Tala*.

Je ne pûs voir la miſere où vivent ces pauvres Chreſtiens, dont on m'avoit chargé, ſans en eſtre attendri. Je taſchai d'adoucir leurs peines, qui ne ſçauroient manquer d'eſtre trés-meritoires, à en juger par la viva-

cité de leur foy, & par leur attachement ſimple & fervent à toutes les pratiques de pieté, que les Peres Portugais de noſtre Compagnie ont eu ſoin d'introduire parmi eux. Une des choſes qui contribuë le plus à rendre cette Chreſtienté ſi diſtinguée entre toutes les autres, c'eſt le ſoin qu'on prend d'enſeigner de trés bonne heure la doctrine Chreſtienne aux plus petits enfans. Cette ſainte coûtume s'eſt conſervée inviolablemẽt en ce païs-là depuis le temps de Saint François Xavier. Il eſtoit perſuadé que la Foy ne pouvoit manquer de jetter de profondes racines dans le cœur des habitans, ſi dés la premiere enfance on les inſtruiſoit bien des Myſteres & des Preceptes de noſtre Religion. La ſuite a fait voir qu'il ne ſe trompoit pas; car nulle

part ailleurs dans les Indes, on ne trouve ni plus de crainte de Dieu, ni plus d'attachement au Chriſtianiſme que chez les *Paravas*. Depuis qu'un enfant commence, pour ainſi dire, à bégayer, juſqu'à ce qu'il ſe marie, il eſt obligé de ſe rendre tous les jours à l'Egliſe, les filles le matin au Soleil levé, les garçons le ſoir au Soleil couché. Ils recitent d'abord tous enſemble les Prieres ordinaires du matin & du ſoir, aprés quoy ſe partageant en deux chœurs, & demeurant tous aſſis à terre, deux des plus habiles de chaque chœur ſe levent au milieu de l'Egliſe, & par forme de demandes & de réponſes, repetent toute la doctrine Chreſtienne. Aprés cette premiere repetition, où il n'y a qu'eux qui parlent, ils interrogent ceux des deux

chœurs, qui les ont écoutez, leſquels tous enſemble répondent à la demande qu'on leur fait. Au reſte cette doctrine Chreſtienne comprend non ſeulement l'explication des Myſteres & des Preceptes de la Religion, mais encore comme j'ai dit, la maniere de ſe confeſſer & de communier, & des methodes pour bien faire toutes les autres actions, auſquelles ces fervens Chreſtiens ſe trouvent ainſi accouſtumez preſque avant l'uſage de la liberté & de la raiſon. La doctrine Chreſtienne eſtant achevée, on ſe remet à genoux, pour faire un Acte de Contrition, & aprés avoir recité le *Salve Regina*, & la Priere à l'Ange Gardien, on demande la benediction de Noſtre-Seigneur & de la Sainte Vierge, & l'on ſe retire. Cette pratique

s'obſerve non ſeulement dans les lieux où les Peres font leur demeure ; mais encore dans toutes les autres Bourgades, où les Chefs, comme les Vicaires de chaque Egliſe, aſſemblent les enfans & leur font faire aſſidûment tout ce que je viens de marquer.

Comme les Peres, qui cultivent cette grande Chreſtienté, ne ſont pas en fort grand nombre, les Fidelles commencent dés les premiers jours du Careſme à s'acquitter du devoir Paſchal. Ainſi aprés avoir pris à *Tala* les connoiſſances neceſſaires, je commençai la viſite de mes Egliſes pour préparer tout le monde à la Confeſſion & à la Communion. Ayant remarqué qu'une Egliſe fort ancienne de la petite Bourgade de *Cuttangeli* menaçoit ruine, & qu'on

n'y eſtoit pas en ſûreté, j'en fis baſtir une nouvelle. Je fatiguai beaucoup dans mes tournées, & je fus plus d'une fois en danger d'eſtre devoré par les Tigres qui ſortent des bois pour chercher de l'eau. On ne ſçauroit croire le deſordre que ces beſtes feroces ont fait cette année ſur toute la coſte. Outre le beſtail qu'ils ont enlevé, on compte plus de ſoixante & dix perſonnes qui ont diſparu, & qui ont eſté apparemment devorez par ces cruels animaux. On les voyoit s'approcher ſur le ſoir des eſtangs, qui ſont pour l'ordinaire aſſez prés des Villages : malheur alors au bétail, aux enfans, & meſme aux hommes, qui ſe trouvoient à leur portée. Rien ne leur échapoit. La crainte qu'on en avoit, eſtoit devenuë ſi grande que toutes les nuits on faiſoit

faiſoit la garde dans les Villages & l'on y allumoit de grands feux. Perſonne n'oſoit ſortir de ſa maiſon durant les tenebres, ni ſe mettre en chemin; il n'étoit pas meſme trop ſeur de marcher le jour, à moins qu'on ne fuſt bien accompagné. Cela ne m'empeſcha pas pourtant de traverſer plus d'une fois durant la nuit de grandes foreſts, pour aller adminiſtrer les Sacremens à de pauvres moribonds qui ne pouvoient pas attendre. Je prenois la precaution de me faire eſcorter par quelques Chrêtiens, les uns portant des torches allumées, & les autres battant le tambour, dont le bruit épouvante les Tygres & les met en fuite. Une choſe qui doit paroiſtre extraordinaire & qui ne peut venir que d'une protection de Dieu toute particuliere, c'eſt

que dans tout le carnage qu'ont fait depuis un an ces redoutables animaux, aucun Chreſtien n'a peri. On a meſme pris garde que les Gentils ſe trouvant avec les Chreſtiens, les Tygres devoroient les Idolaſtres ſans faire aucun mal aux Fidelles ; ceux-ci trouvant des armes ſeures dans le ſigne de la Croix, & dans les Saints Noms de JESUS & de MARIE ; ce que les Gentils voyant avec admiration, ils ont commencé auſſi à ſe ſervir des meſmes armes pour éviter la fureur des Tygres, & ſe preſerver du danger.

Le bois infecté par les Tygres regne pendant cinq ou ſix lieuës, le reſte de la coſte n'eſt que ſable, mais un ſable qui fatigue extrêmement les voyageurs. J'éprouvai encore là les ſoins de la divine Providence. Je mar-

chois le long de la mer pendant une nuit fort obscure, accompagné de deux de mes Catechistes, & je me trouvai sur le bord d'une petite riviere que j'avois traversée quelque temps auparavant sans aucun danger. Avançant comme pour passer ce gué, je tombai tout à coup avec le Catechiste qui me soustenoit, dans un grand fond que la marée avoit creusé en mangeant & emportant le sable. Nous nous serions noyez dans cette espece d'abysme sans la main de Dieu, qui nous soustint. Nous en fusmes quittes pour estre bien moüillez, ce qui ne nous empescha pas de continuer nostre route jusqu'à la prochaine Eglise, où nous rendismes graces à Nostre-Seigneur, de nous avoir délivrez de ce danger.

Aprés avoir visité les Eglises de mon district, je revins la Semaine Sainte à *Tala*, où un grand nombre de Chrestiens se rendirent de diverses Bourgades des environs. Je travaillai beaucoup pendant tout ce saint temps, les Confessions me fatiguoient extraordinairement par la difficulté que j'avois à les entendre; car ces peuples parlent avec une vistesse surprenante, ou peut-estre que cela me paroissoit ainsi, parce que je n'avois pas encore l'oreille bien faite à leur langue. Les larmes me venoient quelquefois aux yeux, quand ne pouvant comprendre ce qu'ils me disoient, il falloit les faire recommencer jusqu'à trois & quatre fois; ce que ces bonnes gens faisoient avec une patience merveilleuse, cherchant même les mots & les

tours les plus aiſez pour s'exprimer. Outre le travail des Confeſſions, j'avois celui de la Predication, & comme il m'eſtoit impoſſible de parler encore ſur le champ, j'eſtois obligé de préparer & d'apprendre par cœur ce que je devois dire. Cependant quoique je fiſſe une infinité de fautes, ſoit dans le tour de la langue, ſoit dans la prononciation, qui eſt trés-difficile, ils ne paroiſſoient point rebutez de m'entendre, aimant mieux, diſoient-ils, oüir quatre paroles de la bouche des Peres, quoique mal arrangées & mal prononcées, que de grands diſcours qu'euſſent pû faire leurs Catechiſtes.

Je fis dreſſer en divers endroits de la Bourgade, pluſieurs petits repoſoirs, & le Jeudy Saint ſur le ſoir, nous y allaſmes

tous en proceſſion faire les Stations de la Paſſion. A chaque Station on faiſoit tout haut des Prieres & des Actes conformes au Myſtere qu'on venoit honorer. Les Stations achevées nous retournaſmes à l'Egliſe qui ſe trouva trop petite pour la grande multitude de Chreſtiens qui s'y eſtoient rendus de tous coſtez. Je ſortis, & tout le peuple s'eſtant rangé dans la place vis à vis l'Egliſe, mon Catechiſte raconta fort au long l'hiſtoire de la Paſſion de Noſtre-Seigneur. Je fis enſuite le Crucifix à la main un petit diſcours, dans lequel je taſchai de leur inſpirer des ſentimens de penitence & d'amour envers noſtre divin Maiſtre. Il eſtoit aſſez avant dans la nuit lorſqu'on ſe ſepara. Le lendemain on revint pour les ceremonies du Vendredy Saint,

que nous fiſmes toutes, excepté celles de la Meſſe, car il n'eſt pas permis dans ces Egliſes de garder du Jeudy au Vendredy, une Hoſtie conſacrée, à cauſe des ſoudaines irruptions que les Gentils qui viennent du milieu des terres, font quelquefois ſur les Chreſtiens. Ce fut à l'adoration de la Croix qu'il m'euſt eſté bien difficile de retenir mes larmes, les voyant couler en abondance des yeux de la pluſpart de nos fervens Chreſtiens. Jeſus-Chriſt euſt eſté là preſent attaché ſur la Croix, qu'ils n'euſſent pas embraſſé ſes genoux avec plus de démonſtrations de reconnoiſſance & de tendreſſe. Nous expoſaſmes l'apreſdiſnée une repreſentation du ſaint Suaire, tel qu'on le montre dans pluſieurs Egliſes d'Europe, il y eut encore bien des pleurs répan-

duës à cette pieuſe ceremonie. Je parlai auſſi un moment ſur ce triſte ſujet, & l'on fit des prieres & des chants à l'honneur de la Paſſion de Noſtre-Seigneur. J'employai le Samedy Saint, le jour de Paſques & le reſte des Feſtes à confeſſer ceux qui ne s'eſtoient pas encore acquittez de ce devoir ; aprés quoy je partis pour faire une ſeconde fois la viſite de mes Egliſes, & travailler plus à loiſir que la premiere à l'inſtruction de ceux dans qui j'avois trouvé quelque ignorance. Mais le jour meſme que je m'eſtois mis en chemin, je reçûs une Lettre du Pere Provincial, qui m'ordonnoit de remettre le ſoin de cette Miſſion à deux Peres qu'il y envoyoit, & de me préparer ſelon ſa promeſſe à entrer inceſſamment dans celle de Maduré.

Dés

Dés que j'eus lû la lettre, je me rendis au *Topo* pour recevoir les ordres & les dernieres inſtructions de mon Superieur. Il me les donna, & je pris la route de Maduré. Aprés avoir traverſé de nouveau le Cap de Comorin, je vins par *Tala*, *Manapar*, *Alandaley*, & *Punicael*, me rendre à *Tutucurin*. Cette ville eſt preſque à une égale diſtance du Cap de Comorin & du paſſage de *Ramanancor*. Comme *Punicael* eſt ſur le bord d'une petite riviere, qui a deux embouchûres, on va aiſément par eau delà à *Tutucurin*. Pour cela il n'y a qu'à obſerver le temps des marées; pendant le flux on remonte de *Punicael*, qui eſt à la premiere embouchûre, juſqu'au conflant des deux bras de la riviere : au reflux on deſcend juſqu'à la

ſeconde embouchûre, où ſe trouve *Tutucurin.*

Tutucurin paroiſt à ceux qui y abordent par mer, une fort jolie ville. On découvre divers baſtimens aſſez élevez dans les deux Iſles, qui la couvrent, une petite fortereſſe que les Hollandois ont baſtie depuis quelques années pour ſe mettre à couvert des inſultes des Gentils qui viennent des terres, & pluſieurs grands magaſins baſtis ſur le bord de l'eau, qui font un aſſez bel aſpect. Mais dés qu'on a mis pied à terre, toute cette beauté diſparoiſt, & l'on ne trouve plus qu'une groſſe Bourgade preſque toute baſtie de *palhotes.* Les Hollandois tirent de *Tutucurin* des revenus conſiderables, quoyqu'ils n'y ſoient pas abſolument les maiſtres. Toute la coſte de la Peſ-

cherie appartient en partie au Roy de *Maduré*, & en partie au Prince de *Marava*, qui a ſecoüé depuis peu le joug de Maduré, dont il eſtoit tributaire auparavant. Les Hollandois voulurent, il y a quelques années, s'accommoder avec le Prince de *Marava*, de ſes droits ſur la coſte de la Peſcherie, & ſur tout le païs, qui en dépend. Ils lui envoyerent pour cela une celebre ambaſſade avec de magnifiques preſens. Le Prince reçeut les preſens, & donna de grandes eſperances, dont on n'a vû juſqu'à preſent aucun effet.

Les Hollandois, ſans eſtre maiſtres de la coſte, n'ont pas laiſſé d'agir ſouvent à peu prés, comme s'ils l'eſtoient. Il y a quelques années qu'ils enleverent les Egliſes des pauvres *Paravas*,

pour en faire des magaſins, & les maiſons des Miſſionnaires pour y loger leurs Facteurs. Les Peres furent obligez de ſe retirer dans les bois, où ils ſe firent des huttes, pour ne pas abandonner leur troupeau dans un ſi preſſant beſoin. Il eſt vrai que les *Paravas* montrerent en cette occaſion une fermeté inébranlable, & un attachement inviolable pour leur Religion. On les voyoit tous les Dimanches ſortir en foule de *Tutucurin*, & des Bourgades, pour aller entendre la Meſſe dans les bois. Les Peres y exerçoient au milieu des Gentils, les fonctions de leur miniſtere plus librement, qu'ils n'euſſent fait auprés des Hollandois. Le zele des *Paravas* choqua apparamment quelques-uns de ces Meſſieurs, ils ſe mirent en teſte de les perver-

tir, & de leur faire embrasser leur Religion. Dans cette veuë ils appellerent de Batavie un Ministre pour instruire, disoient-ils, ces pauvres abusez: mais la tentative réüssit mal. Dés la premiere conference que le Chef de la *Caste* des *Paravas* eut avec le Prédicant, il le confondit par ce raisonnement. *Vous devez sçavoir, Monsieur*, lui dit-il, *que quoyque nostre Caste eust embrassé la Religion Catholique avant la venuë du Grand Pere dans les Indes*, c'est de Saint François Xavier qu'il parloit, *nous n'estions Chrestiens que de nom, mais Gentils en effet. La foy que nous professons, ne prit racine dans nos cœurs, que par la force & par le nombre des miracles que nostre saint Apostre opera dans tous les lieux de cette Caste. C'est pourquoy avant que vous nous parliez*

de changer de Religion, il faut, s'il vous plaiſt, que premierement vous faſſiez à nos yeux, non pas ſeulement autant de miracles qu'en a fait le Grand Pere, mais beaucoup davantage; puiſque vous voulez nous prouver que la Loy que vous nous apportez, eſt meilleure que celle qu'il nous a enſeignée. Ainſi commencez par reſſuſciter du moins une douzaine de nos morts, car S. François Xavier en a reſſuſcité cinq ou ſix dans cette coſte: gueriſſez tous nos malades, rendez noſtre mer une fois plus poiſſonneuſe qu'elle n'eſt, & quand cela ſera fait, nous verrons ce qu'il y aura à vous répondre. Le pauvre Miniſtre ne ſçachant que repliquer à ce diſcours, & voyant d'ailleurs cet air de fermeté & de raiſon qu'il n'attendoit pas dans des Peſcheurs, ne ſongea qu'à ſe rembarquer au plus viſte.

Mais avant que de le laiſſer partir, on voulut voir ſi la violence n'auroit pas plus de pouvoir que l'exhortation. On ſe mit donc en devoir de forcer les *Paravas* d'aller au Preſche. Le Chef de la *Caſte* eut le courage de faire afficher un écrit à la porte de la loge Hollandoiſe, par lequel il déclaroit que ſi quelque *Paravas* alloit au Temple des Hollandois, il ſeroit traité à l'heure meſme comme rebelle à Dieu & traiſtre à la nation. Perſonne ne fut tenté d'y aller, excepté un ſeul. C'eſtoit un homme riche & puiſſant, dont la fortune dépendoit des Hollandois, & qui fut aſſez laſche, de peur de s'attirer leur diſgrace, de s'y trouver une fois.

On en avertit le Chef de la *Caſte* des *Paravas*, lequel animé d'un zele ſemblable à celui

de Phinées reſolut d'en faire un exemple. Il mit donc ſes gens ſous les armes, ſe ſaiſit des avenuës, afin qu'à la ſortie du Temple, le coupable ne puſt luy échapper. Dés qu'il parut, il le fit mettre à mort. Les Hollandois voulurent ſe mettre en devoir de le ſecourir; mais ils n'y furent pas à temps, & ils furent meſme obligez eux-meſmes de ſe retirer, pour ne pas irriter des peuples, qui eſtoient reſolus de conſerver leur Religion aux dépens de leur vie.

Ces perſecutions ont ceſſé par la grace de Dieu, il eſt venu des Directeurs plus doux & plus raiſonnables, qui bien loin d'inquieter ces peuples ſur leur Religion & de leur faire violence, ont conſenti que leurs anciens Paſteurs revinſſent demeurer dans les Bourgades, & con-

tinuassent les mesmes fonctions qu'ils avoient toûjours faites depuis saint François Xavier. Au reste je dois rendre cette justice à Messieurs les Directeurs d'aujourd'huy, que j'en ay trouvé parmi eux de trés-honnestes gens, qui gagnoient l'affection des peuples, & se faisoient aimer des Missionnaires; lesquels de leur costé leur rendoient dans l'occasion des services assez importans.

Pour ce qui regarde le commerce des Hollandois sur cette coste, outre les toiles qu'on leur apporte de Maduré, & qu'ils échangent avec le cuivre du Japon, & les épiceries des Moluques, ils tirent un profit considerable de deux sortes de pesches, qui se font ici, celle des perles & celle des *Xanxus*. Les *Xanxus* sont de gros coquilla-

ges ſemblables à ceux avec leſquels on a couſtume de peindre les Tritons. Il eſt incroyable combien les Hollandois ſont jaloux de ce commerce ; il iroit de la vie pour un Indien, qui oſeroit en vendre à d'autres qu'à la Compagnie de Hollande. Elle les achette preſque pour rien, & les envoye dans le Royaume de Bengale, où ils ſe revendent fort cher. On ſcie ces coquillages ſelon leur largeur : comme ils ſont ronds & creux, quand ils ſont ſciez, on en fait des braſſelets qui ont autant de luſtre que le plus brillant yvoire. Ceux qu'on peſche ſur cette coſte dans une quantité extraordinaire, ont tous leurs volutes de droite à gauche. S'il s'en trouvoit quelqu'un qui euſt ſes volutes de gauche à droite, ce ſeroit un treſor que les Gen-

tils eſtimeroient des millions ; parce qu'ils s'imaginent que ce fut dans un *Xanxus* de cette eſpece qu'un de leurs Dieux fut obligé de ſe cacher, pour éviter la fureur de ſes ennemis, qui le pourſuivoient par mer.

La peſche des perles enrichit la Compagnie de Hollande d'une autre maniere. Elle ne fait pas peſcher pour ſon compte, mais elle permet à chaque habitant du païs, Chreſtien, Gentil ou Mahometan, d'avoir pour la peſche autant de bateaux que bon luy ſemble, & chaque bateau luy paye ſoixante écus & quelquefois davantage. Ce droit fait une ſomme conſiderable, car il ſe preſentera quelfois juſqu'à ſix ou ſept cens bateaux pour la peſche. On ne permet pas à chacun d'aller travailler indifferemment où il lui

plaiſt, mais on marque l'endroit deſtiné pour cela. Autrefois dés le mois de Janvier les Hollandois déterminoient le lieu & le temps où la peſche ſe devoit faire cette année là ſans en faire l'épreuve auparavant: Mais comme il arrivoit ſouvent que la ſaiſon, ou le lieu marqué n'eſtoit pas favorable, & que les huiſtres manquoient, ce qui cauſoit un notable préjudice aprés les grandes avances qu'il avoit fallu faire, on a changé de methode, & voici la regle qu'ils obſervent aujourd'huy.

Vers le commencement de l'année, la Compagnie envoye dix ou douze bateaux, au lieu où l'on a deſſein de peſcher. Ces bateaux ſe ſeparent en diverſes rades, & les plongeurs peſchent chacun quelques milliers d'huiſtres, qu'ils apportent ſur le ri-

vage. On ouvre chaque millier à part, & on met auſſi à part les perles qu'on en tire. Si le prix de ce qui ſe trouve dans un millier monte à un écu ou au delà, c'eſt une marque que la peſche ſera en ce lieu-là trés-riche & trés-abondante: mais ſi ce qu'on peut tirer d'un millier n'alloit qu'à trente ſols, comme le profit ne paſſeroit pas les frais qu'on ſeroit obligé de faire, il n'y auroit point de peſche cette année là. Lorſque l'épreuve réüſſit & qu'on a publié qu'il y aura peſche, il ſe rend de toutes parts ſur la coſte au temps marqué, une affluence extraordinaire de peuple & de bateaux, qui apportent toute ſorte de marchandiſes. Les Commiſſaires Hollandois viennent de *Colombo* Capitale de l'Iſle de Ceylan, pour preſider à la peſche. Le jour

qu'elle doit commencer, l'ouverture s'en fait de grand matin par un coup de canon. Dans ce moment tous les bateaux partent & s'avancent dans la mer, precedez de deux groſſes chaloupes Hollandoiſes, qui moüillent l'une à droite & l'autre à gauche pour marquer les limites du lieu de la peſche, & auſſi-toſt les plongeurs de chaque bateau ſe jettent à la hauteur de trois, quatre & cinq braſſes. Un bateau a pluſieurs plongeurs qui vont à l'eau tour à tour : Auſſitoſt que l'un revient l'autre s'enfonce. Ils ſont attachez à une corde dont le bout tient à la vergue du petit baſtiment, & qui eſt tellement diſpoſée, que les matelots du bateau par le moyen d'une poulie, la peuvent aiſément laſcher ou tirer, ſelon le beſoin qu'on en a. Celui qui

plonge a une groſſe pierre attachée au pied, afin d'enfoncer plus viſte, & une eſpece de ſac à ſa ceinture pour mettre les huiſtres qu'il peſche. Dés qu'il eſt au fond de la mer, il ramaſſe promptement ce qu'il trouve ſous ſa main, & le met dans ſon ſac. Quand il trouve plus d'huiſtres qu'il n'en peut emporter, il en fait un monceau, & revenant ſur l'eau pour prendre haleine, il retourne enſuite, ou envoye un de ſes compagnons le ramaſſer. Pour revenir à l'air, il n'a qu'à tirer fortement une petite corde differente de celle qui lui tient le corps, un matelot qui eſt dans le bateau, & qui tient l'autre bout de la meſme corde pour en obſerver le mouvement, donne auſſi-toſt le ſignal aux autres, & dans ce moment on tire en haut le plon-

geur, qui pour revenir plus promptement détache, s'il peut, la pierre qu'il avoit au pied. Les bateaux ne ſont pas ſi éloignez les uns des autres, que les plongeurs ne ſe battent aſſez ſouvent ſous les eaux, pour s'enlever les monceaux d'huiſtres qu'ils ont ramaſſées.

Il n'y a pas long-temps qu'un plongeur, ayant vû qu'un de ſes compagnons lui avoit volé ainſi pluſieurs fois de ſuite ce qu'il avoit eu bien de la peine à receüillir, jugea à propos d'y mettre ordre. Il lui pardonna la premiere & la ſeconde fois, mais voyant qu'il continuoit à le piller, il le laiſſa plonger le premier, & l'ayant ſuivi de prés avec un couteau à la main, il le maſſacra ſous les eaux, & l'on ne s'apperçût de ce meurtre que lorſqu'on retira le corps de ce malheureux

malheureux, ſans vie & ſans mouvement. Ce n'eſt pas-là ce qu'on a le plus à craindre dans cette peſche. Il court dans ces mers des *Requiems* ſi forts & ſi terribles, qu'ils emportent quelquefois & le plongeur & ſes huiſtres, ſans qu'on en entende jamais parler.

Quant à ce que l'on dit de l'huile que les plongeurs mettent dans leur bouche, ou d'une eſpece de cloche de verre, dans laquelle ils ſe renferment pour plonger, ce ſont des contes de perſonnes qui veulent rire, ou qui ſont mal inſtruits. Comme les gens de cette coſte s'accoutument dés l'enfance à plonger & à retenir leur haleine, ils s'y rendent habiles, & c'eſt ſuivant leur habileté qu'ils ſont payez. Avec tout cela le meſtier eſt ſi fatiguant qu'ils ne peuvent plon-

ger que ſept ou huit fois par jour. Il s'en trouve, qui ſe laiſſent tellement tranſporter à l'ardeur de ramaſſer un plus grand nombre d'huiſtres, qu'ils en perdent la reſpiration & la preſence d'eſprit ; de ſorte que ne penſant, pas à faire le ſignal ils ſeroient bien-toſt étouffez, ſi ceux qui ſont dans le bateau, n'avoient ſoin de les retirer, lorſqu'ils demeurent trop long-temps ſous l'eau. Ce travail dure juſqu'à midy, & alors tous les bateaux regagnent le rivage.

Quand on eſt arrivé, le maître du bateau fait tranſporter dans une eſpece de parc les huiſtres, qui lui appartiennent, & les y laiſſe deux ou trois jours, afin qu'elles s'ouvrent, & qu'on en puiſſe tirer les perles. Les perles eſtant tirées & bien lavées,

on a cinq ou ſix petits baſſins de cuivre percez comme des cribles, qui s'enchaſſent les uns dans les autres, en ſorte qu'il reſte quelque eſpace entre ceux de deſſus & ceux de deſſous. Les trous de chaque baſſin ſont differens pour la grandeur, le ſecond baſſin les a plus petits que le premier, le troiſiéme que le ſecond, & ainſi des autres. On jette dans le premier baſſin les perles groſſes & menuës, aprés qu'on les a bien lavées, comme j'ai dit. S'il y en a quelqu'une qui ne paſſe point, elle eſt cenſée du premier ordre, celles qui reſtent dans le ſecond baſſin ſont du ſecond ordre, & de meſme juſqu'au dernier baſſin, lequel n'eſtant point percé; reçoit les ſemences de perles. Ces differens ordres font la difference des perles, & leur donnent ordinaire-

ment le prix, à moins que la rondeur plus ou moins parfaite, ou l'eau plus oumoins belle n'en augmente oudiminuë la valeur. Les Hollandoiſe reſervent toûjours le droit d'acheter les plus groſſes: ſi celui, à qui elles appartiennent, ne veut pas les donner pour le prix qu'ils en offrent, on ne lui fait aucune violence, & il lui eſt permis de les vendre à qui il lui plaiſt. Toutes les perles qu'on peſche le premier jour appartiennent au Roy de Maduré, ou au Prince de *Marava*, ſuivant la rade où ſe fait la peſche. Les Hollandois n'ont point la peſche du ſecond jour, comme on l'a quelquefois publié, ils ont aſſez d'autres moïens de s'enrichir par le commerce des perles. Le plus court & le plus ſeur eſt d'avoir de l'argent comptant; car pourveu qu'on

paye ſur le champ, on a tout ici à fort grand marché.

Je ne parleray point d'une infinité de vols & de ſupercheries, qui ſe font dans cette peſche; cela nous meneroit trop loin. Je vous diray ſeulement qu'il regne pour l'ordinaire de grandes maladies ſur cette coſte au temps de la peſche, ſoit à cauſe de la multitude extraordinaire de peuple, qui s'y rend de toutes parts, & qui n'habite pas fort à l'aiſe; ſoit à cauſe que pluſieurs ſe nourriſſent de la chair des huiſtres, qui eſt indigeſte & malfaiſante; ſoit enfin à cauſe de l'infection de l'air: car la chair des huiſtres eſtant expoſée à l'ardeur du Soleil ſe corrompt en peu de jours, & exhale une puanteur, qui peut toute ſeule cauſer des maladies contagieuſes.

La peſche qui s'eſt faite cette année à *Tutucurin* a eſté trés-malheureuſe. L'épreuve s'en eſtoit trouvée trés-belle, & on y eſtoit accouru de toutes parts: mais quand l'ouverture de la peſche ſe fit vers la fin du mois de Mars, on fut bien ſurpris de voir que tous les plongeurs enſemble n'avoient ramaſſé que deux ou trois milliers d'huiſtres, & preſque point de perles dedans. La deſolation fut encore plus grande les jours ſuivans: car comme, ſi les huiſtres avoient tout à coup diſparu, on n'en trouva plus aucune. Pluſieurs attribuerent cet accident aux courans, qui avoient apporté des ſables, & couvert les huiſtres: mais il eſt bien plus croyable que ce fut un chaſtiment du Ciel. On avoit couſtume de temps immemorial

de donner à l'Egliſe la plus prochaine du lieu, où ſe faiſoit la peſche, les perles que les peſcheurs Chreſtiens peſchoient du premier coup: mais cette année avant que la peſche commençaſt, on reſolut de ne point garder un uſage ſi pieux & ſi ancien. Ainſi il y a lieu de croire que c'eſt Dieu qui a voulu punir l'ingratitude & l'avarice des inventeurs d'une pareille épargne. Les Maures meſme & les Gentils n'ont point cherché d'autre raiſon de ce malheur. Les Chreſtiens, & ceux pour qui les Chreſtiens travailloient, ont reconnu leur faute: mais la peſche n'en a pas moins eſté perduë au grand préjudice des Hollandois, des habitans de la coſte & de tous les étrangers qui avoient fait de trés-grandes avances. Comme il n'y

avoit que deux mois que cet accident eſtoit arrivé, quand je paſſay à *Tutucurin*, c'eſtoit encore le ſujet des entretiens ordinaires, & pluſieurs n'eſtoient pas revenus de la conſternation où ce malheur les avoit jettez.

Pendant que je m'inſtruiſois ainſi des nouvelles du païs, j'écrivis au Pere Xavier Borgheſe, qui de tous les Miſſionnaires de Maduré eſtoit le plus proche de *Tutucurin*, pour l'informer de mon deſſein, & le prier de m'envoyer des guides, & pour ſçavoir de lui comment je me comporterois à mon entrée dans une terre, qui faiſoit depuis ſi long-temps l'objet de mes plus ardens deſirs. Ce Pere, qui eſt de l'illuſtre maiſon des Princes Borgheſes d'Italie, me répondit trés-obligeamment qu'il ne s'en fieroit pas à des guides

guides pour me conduire, & qu'il viendroit lui-meſme me prendre à *Tutucurin*, ſi le temps eſtoit propre à entrer dans le Maduré: mais que tout le païs eſtant en armes, ce ſeroit s'expoſer à un peril évident d'eſtre volé ou maſſacré, que de ſe mettre alors en chemin. Il ajouſtoit qu'on venoit d'arreſter priſonnier le Pere Bernard de Saa ſon voiſin, pour avoir converti un homme d'une haute *Caſte*, qu'on l'avoit traiſné devant les Juges; & qu'à force de coups on lui avoit fait ſauter une partie des dents de la bouche, pendant qu'on déchiroit ſes Catechiſtes à coups de foüet; que dans tout le païs l'émotion eſtoit generale contre les Chreſtiens; enfin qu'eſtant luy-meſme en danger d'eſtre pris à chaque moment, il n'avoit garde de

conſeiller à un étranger de ſe rendre auprés de lui dans une conjoncture ſi faſcheuſe. Je fus touché de la perſecution des Chreſtiens: mais je le fus bien plus vivement de ce qu'on m'empeſchoit d'aller prendre part à leurs ſouffrances. Neanmoins ſans me rebuter d'une réponſe qui ſembloit m'oſter toute eſperance, je récrivis une ſeconde fois au Pere Borgheſe, & le ſuppliai de faire tous ſes efforts pour me procurer l'entrée dans ma chere Miſſion; je lui ajouſtai que s'il ne le vouloit pas, à quoi je le conjurois de bien penſer devant Dieu, j'eſtois reſolu de m'embarquer pour aller chercher une autre porte, ou par le Royaume de *Tanjaour*, ou par quelque autre endroit que ce puſt eſtre, nul danger & nulle difficulté n'eſtant capable de

m'arreſter. Cette ſeconde Lettre tomba heureuſement entre les mains du Pere Bernard de Saa, qui venoit d'eſtre exilé pour la Foy, aprés avoir eſté trés-cruellement traité, comme je viens de le marquer. Il s'eſtoit retiré depuis deux ou trois jours à *Camien-naiken-patti*. Il y reçut ma lettre, & l'ouvrit ſuivant la permiſſion que lui en avoit donné le Pere Borgheſe. Voyant un homme determiné à tout tenter & à tout ſouffrir, il crut qu'il eſtoit inutile de me faire aller chercher bien loin l'entrée d'une Miſſion, à la porte de laquelle je me trouvois, & que danger pour danger, il valoit mieux que je me livraſſe à ceux du lieu où l'on me deſtinoit, qu'à d'autres où je perirois peut-eſtre ſans aucun fruit. C'eſt ce qu'il m'eſcrivit, en m'en-

voyant ſes Catechiſtes, pour me ſervir de guides. L'arrivée de ces Chreſtiens ſi attendus, & dont quelques-uns avoient beaucoup ſouffert pour la vraye Religion, me cauſa une joye des plus ſenſibles. Je partis avec eux de *Tutucurin* ſans differer. C'eſtoit ſur le ſoir du Dimanche de la Trés-ſainte Trinité, où j'avois lû à la Meſſe l'ordre que Noſtre-Seigneur donna à ſes Apoſtres, d'aller par tout le monde preſcher l'Evangile, & baptiſer les Nations. Je ſortis de la ville, comme pour aller confeſſer quelque malade, & à l'entrée de la nuit me trouvant dans le bois je quittay mon habit ordinaire de Jeſuite, pour prendre celui des Miſſionnaires de Maduré. Les *Paravas* qui m'avoient accompagné juſques-là s'en retournerent, & je m'a-

bandonnay à la conduite de mes guides, ou plutoſt à celle de Noſtre-Seigneur. Nous marchaſmes preſque toute la nuit dans une grande obſcurité juſqu'au lever de la lune. . Mes gens prétendoient laiſſer le chemin ordinaire, & me conduire au travers des bois, pour éviter une petite Fortereſſe, dont la garniſon a couſtume de faire de grandes violences aux paſſans. Elle eſtoit alors beaucoup plus à craindre à cauſe des troubles du Royaume. Mais ſoit que mes guides ſçuſſent mal les chemins détournez, ou que dans les tenebres ils ſe fuſſent trompez, nous nous trouvaſmes ſans y penſer preſque au pied de la Fortereſſe, & contraints de paſſer prés le Corps de garde, qui eſtoit à la porte. Je pris ſur le champ mon parti, qui fut de ne

montrer ni crainte ni défiance : je dis à mes conducteurs de s'entretenir entre eux, comme s'ils euſſent eſté des gens de la Bourgade voiſine. Ils ſuivirent mon conſeil, éleverent la voix, porterent meſme la parole à quelqu'un des Gardes d'un air familier & déliberé comme en païs de connoiſſance. Ce ſtratageme réüſſit heureuſement, nous paſſaſmes ſans que la penſée vînt à aucun des Gardes, d'examiner davantage qui nous eſtions ; la Providence veillant ainſi ſur moy, & ſur nos chers Miſſionnaires à qui je portois de petits ſecours, dont ils avoient un trés-grand beſoin.

Le danger évité nous continuaſmes noſtre route, & nous arrivaſmes un peu avant le jour à *Camien-naiken-patti*, où le Pere Bernard de Saa m'atten-

doit avec une inquietude d'autant plus grande, qu'il avoit appris que le jour d'auparavant on avoit commis un vol conſiderable ſur le chemin que je devois tenir. Je ne ſçaurois vous exprimer avec qu'elle tendreſſe j'embraſſay un Confeſſeur de Jeſus-Chriſt ſorti tout recemment de la priſon & de deſſous les coups des ennemis du nom Chreſtien, ni ce que Dieu me fit ſentir de conſolation en prenant poſſeſſion de cette terre benite, aprés tant de deſirs, de travaux, de courſes & de craintes de n'y arriver peut-eſtre jamais. Ce ſeroit le lieu de vous mander l'hiſtoire de la nouvelle perſecution, & l'eſtat où ſe trouvent aujourd'huy ces Egliſes: mais cette lettre n'eſt déja que trop longue, & vous me permettrez de remettre à la premiere que je me

donneray l'honneur de vous eſcrire pluſieurs choſes trés-curieuſes. Je me recommande cependant plus que jamais à vos ſaints ſacrifices, moy & les diſciples que j'eſpere que le Seigneur va me donner, & je ſuis avec bien du reſpect.

MON REVEREND PERE,

Voſtre trés-humble & trés obéïſſant ſerviteur, Pierre Martin, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE
DU PERE
FOUQUET

Missionnaire de la Compagnie de JESUS, à Monseigneur le Duc de la Force, Pair de France.

A Nan-tchang-fou, Capitale de la Province de Kiamsi à la Chine le 16. Novembre 1702.

MONSEIGNEUR,

La paix & la grace de J. C. Nostre-Seigneur.

Si les lettres que j'ay reçuës d'Europe cette année m'ont

comblé de joye, en m'apprenant les benedictions continuelles que Dieu verſe ſur la France, ſur le grand Prince qui la gouverne, & ſur toute la famille Royale; je n'ay pas eſté moins touché de ce que vous ayez fait dans ces derniers temps pour l'avancement de l'œuvre de Dieu & pour la gloire de la Religion. Pendant que nous travaillons ici de toutes nos forces à renverſer les Idoles & à détruire l'Empire du Demon, il vous eſt bien glorieux, Monſeigneur, de combatre l'hereſie, de la confondre & de l'exterminer de toutes vos terres, avec un ſuccez qui deſole les partiſans de l'erreur, & qui vous attire l'eſtime du Roy & les applaudiſſemens de toute la France. Il eſt aſſez ſurprenant qu'en moins de deux

ans, vous ayez engagé plus de ſix mille Heretiques à ſe faire inſtruire des veritez Catholiques, & à rentrer de bonne foy dans le ſein de la veritable Egliſe.

Permettez-moy, Monſeigneur, de prendre part à un ſi heureux ſuccez, & à la ſatisfaction que reçoit noſtre auguſte Maiſtre, de vous voir répondre ſi fidellement aux ſoins qu'il a pris pour vous donner une éducation Catholique & digne de voſtre illuſtre naiſſance. Quoyque Dieu répande tous les jours ſes graces ſur la Miſſion Françoiſe, que nous avons eſtablie depuis quelques années dans ce vaſte Empire, aucun de nous ne compte encore comme vous, les cinq & ſix mille Infidelles convertis. Depuis quatre ans que nous ſommes ici, tout le

temps s'eſt preſque paſſé à apprendre la langue, & à faire quelques eſtabliſſemens ſolides. Il ne faut point s'en eſtonner, les commencemens d'une Miſſion ſont toûjours difficiles, il faut renverſer la terre plus d'une fois avant que de ſemer & de receüillir. Comme vous avez la bonté de vous intereſſer à ce qui nous regarde, & que vous ſouhaitez ſçavoir des nouvelles de noſtre Miſſion, je vas vous rendre un compte exact de nos occupations preſentes, & des eſperances que Dieu nous donne pour le temps à venir. Mais comme je ne veux rien vous eſcrire qui ne ſoit venu à ma connoiſſance par des voïes aſſeurées, je me borneray à ce qui regarde les ſeuls Jeſuites François, que j'ai trouvés ici, ou qui y ſont venus avec moy & depuis moy.

J'arrivay à la Chine le vingt-cinquiéme de Juillet de l'année mil ſix cens quatre-vingt-dix-neuf. Nos Peres François n'y avoient alors que deux maiſons. La premiere à Pekin dans l'enceinte du Palais Imperial, où l'on voit aujourd'huy une belle Egliſe, baſtie avec la permiſſion & par les liberalitez de l'Empereur. La ſeconde à Canton, qui eſt un des plus fameux ports de cet Empire, où les Europeans & pluſieurs Nations de l'Orient font un grand commerce. Ces deux maiſons ne ſuffiſant pas pour le nombre de nos Miſſionnaires, qui augmentoit tous les jours; on penſa à faire de nouveaux eſtabliſſemens. On jetta les yeux ſur la Province de *Kiam-ſi*, & les Peres de Broiſſia & Domenge, acheterent trois maiſons pour y faire trois Egli-

ſes. Une à *Fou-tcheou*, l'autre à *Jao-tcheou*, & la troiſiéme à *Kicou-kiang*, qui ſont trois villes du premier ordre. Ces maiſons ne couterent qu'environ deux cens quatre-vingt taels, ce qui revient à peu prés à onze ou douze cens livres de noſtre monnoye. Ce n'eſtoit que de vieilles mazures, qui menaçant ruine en beaucoup d'endroits, eſtoient devenuës inhabitables. Les toits eſtoient ouverts de tous coſtez, & l'on y eſtoit expoſé à la pluye & à toutes les injures de l'air. De plus la maiſon de *Fou-tcheou* ne fut d'abord engagée que pour un certain temps, & ce n'a eſté qu'aprés bien des formalitez & des embarras, qu'on en eſt demeuré paiſibles poſſeſſeurs. Quelque grandes que fuſſent les incommoditez que ſouffrirent les Pe-

res, qui nous procurerent ces premiers eſtabliſſemens, ils y furent peu ſenſibles, mais nous le fuſmes tous infiniment aux oppoſitions que formerent les Mandarins de *Kicou-kiang*, & de *Jao-tcheou* à noſtre eſtabliſſement dans ces deux villes.

Ces oppoſitions durerent prés d'un an & demy, car les Gouverneurs, qui ſont des Mandarins inferieurs, ne reglent pas ordinairement par eux-meſmes les affaires importantes: ainſi ils ſont obligez d'en faire leur rapport aux Mandarins ſuperieurs, c'eſt à dire au *Pou-Tchimſſée*, que nos Europeans appellent le Treſorier general de la Province, & au *Fou-yven*, à qui nous donnons le nom de Viceroy. Ce fut devant ces deux grands Mandarins, qui ne reconnoiſſent au deſſus d'eux que

les Tribunaux de Pekin, que fut portée l'affaire des deux maiſons que nous avions achetées. On s'oppoſoit à noſtre eſtabliſſement dans ces deux villes, parce que nous eſtions étrangers, & parce que nous preſchions une Loi étrangere. Comme la qualité d'étranger eſt toûjours odieuſe à la Chine, il n'en falloit pas davantage pour eſtre condamnez, & nous l'euſſions eſté, ſi le Treſorier general n'euſt pris noſtre défenſe, & n'euſt fait valoir le fameux Edit, qui fut porté en mil ſix cens quatre-vingt-douze en faveur de la Religion Chreſtienne. Il eſt vray que cet Edit ne marque pas qu'on pourra faire de nouvelles Egliſes, mais il nous maintient dans les anciennes, & nous permet d'y aſſembler le peuple, ce qui parut ſuffiſant à

des

des Juges affectionnez, pour ne nous point troubler dans les eſtabliſſemens que nous avions faits.

Cette affaire eſtant heureuſement terminée, le Pere de Broiſſia reçut ordre de paſſer dans la Province de *Tche-kiam* pour fonder une Egliſe à *Nimpo*, Port de mer ſur la coſte Orientale de la Chine vis-à-vis du Japon, qui n'en eſt éloigné que de trois ou quatre journées. Ce poſte nous parut neceſſaire, non ſeulement pour avoir une entrée libre de ce coſté-là dans la Chine, mais encore pour chercher quelque moyen de penetrer au Japon où la Religion Chreſtienne a eſté autrefois ſi floriſſante, & où l'on dit qu'elle s'eſt conſervée juſqu'à preſent, malgré les horribles perſecutions qui deſolent depuis ſi long-temps

cette Egliſe. Les Peres de Broiſſia & Gollet eſtant arrivez à *Nimpo*, au mois d'Aouſt de l'année derniere, y demeurerent trois ou quatre mois avec de grandes incommoditez, & ſans pouvoir trouver aucune maiſon qui leur convînt, parce qu'ils n'avoient pas aſſez d'argent pour acheter celles qu'on leur preſentoit. Cela les obligea de prendre un emplacement, & d'y baſtir quelques chambres, pour ſe loger; mais ce ne fut pas ſans contradiction, le *Tchinhien* de la Ville (c'eſt l'Officier qui gouverne le peuple) leur envoya demander qui ils eſtoient, d'où ils venoient & quel eſtoit leur deſſein; & aprés leur réponſe, il leur défendit de continuer l'ouvrage qu'ils avoient commencé. Il preſenta meſme une Requeſte contre

eux aux Mandarins, dont il dépendoit. Cette Requeſte paſſa par tous les Tribunaux, & vint enfin au Viceroy de la Province. Si ce premier Mandarin euſt eſté auſſi-bien intentionné que ceux dont nous avons parlé, il euſt pû par lui-meſme conclure comme eux la choſe en noſtre faveur, & nous épargner beaucoup de peines, de craintes & de frais: mais au lieu de prononcer ſur la Requeſte, il la renvoya à la Cour des Rites. Ce Tribunal de tout temps redoutable aux étrangers, & contraire au Chriſtianiſme, n'auroit pû ſuivre en cette occaſion ſes anciennes maximes, ſans renverſer tous nos eſtabliſſemens, & ſans ruiner entierement noſtre Miſſion naiſſante: Mais Dieu, en qui nous avions mis toute noſtre confiance, ne le permit

pas. Le Pere Gerbillon, noſtre Superieur general, trouva parmi les Officiers de cette Cour formidable des amis puiſſans & de zelez protecteurs, qui gagnerent des voix en noſtre faveur, & qui firent donner au Viceroy de *Tche-kiam* une réponſe auſſi favorable que nous la pouvions ſouhaiter.

Nous euſmes une plus rude perſecution à ſouſtenir dans la Province de *Hou-coüan*. Le Pere Domenge & le Pere Porquet acheterent à *Hoan-tcheou*, une petite maiſon pour la ſomme de ſoixante & ſix taels. Ce lieu nous eſtoit commode: outre qu'il n'eſt pas éloigné de la Capitale de *Hou-coüan*, il y avoit déja quelques anciens Chreſtiens, qui demandoient du ſecours. La maiſon ne devoit pas faire envie; on n'y voyoit ni

porte, ni feneſtres, ni meubles; de ſorte que le Pere Hervieux eſtant venu en prendre poſſeſſion, fut obligé les premiers jours de coucher par terre & preſque à découvert. Cependant un Bonze ayant appris l'arrivée du nouveau Miſſionnaire, ſe mit à la teſte de la canaille qu'il avoit apoſtée, & alla le déferer aux Mandarins. Les Preſtres des Idoles ſouffrent impatiemment de voir élever des Egliſes, parce que les Chreſtiens, dés qu'ils ſont Chreſtiens, refuſent de contribuer à l'entretien des Pagodes. Le Pere Hervieux crut qu'avec un peu de patience ces mouvemens pourroient s'appaiſer, il ſe trompa. Le Mandarin lui fit dire de ſe retirer au pluſtoſt, & envoya des *Tchai*, c'eſt à dire, des Huiſſiers pour lui en ſignifier l'ordre. A la troi-

ſiéme ſommation le Pere fut contraint de ceder la place, pour ne pas irriter un homme, dont la colere auroit pû avoir de faſcheuſes ſuites. On abandonna ainſi outre la maiſon de *Hoan-tcheou*, celle de *Han-yan*, qu'on venoit d'acheter dans la meſme Province de *Hou-coüan*.

Les Peres comptoient beaucoup ſur l'appel qu'ils pouvoient interjetter au Viceroy, à qui des perſonnes de conſideration les avoient recommandez; mais ce Mandarin bien loin d'avoir quelque égard pour eux, les menaça de renvoyer cette affaire à la Cour des Rites, ce que nous apprehendions par deſſus toutes choſes, dans la crainte que ce Tribunal, qui venoit déja de prononcer en noſtre faveur, nous voyant revenir ſi ſouvent, ne ſe formaſt quelque

idée deſavantageuſe des eſtabliſſemens que nous faiſions dans les Provinces. Les préjugez euſſent pû renaiſtre contre tout ce qui s'appelle nouveauté. On euſt répondu de s'en tenir à la Couſtume : C'eſt la grande raiſon ici, & cette raiſon qu'on apporte, tient ſouvent la place de beaucoup d'autres, qu'on croit avoir, & qu'on n'oſe pas déclarer ouvertement. Les Chinois ne ſçauroient s'imaginer qu'on puiſſe ſe propoſer dans tout ce qu'on entreprend, une autre fin que l'intereſt: ce qu'on dit des motifs, qui font agir les hommes Apoſtoliques, & qui les portent à quitter leur pays, leurs parens, & tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, dans la ſeule veuë de glorifier Dieu & de ſauver les ames, ne les touche point, parce qu'il

leur paroiſt incroyable. Cependant ils nous voyent traverſer les plus vaſtes mers avec des fatigues & des dangers immenſes; ils ſçavent que ce n'eſt ni le beſoin qui nous amene à la Chine, puiſque nous y ſubſiſtons ſans leur rien demander, & ſans attendre d'eux le moindre ſecours; ni l'envie d'amaſſer des richeſſes, puiſque nous les mépriſons & que nous ne vendons ni n'achetons rien; ils ont recours à des deſſeins de politique, & quelques-uns ſont aſſez ſimples pour s'imaginer que nous venons tramer des changemens dans l'Eſtat, & par des intrigues ſecretes, nous rendre maiſtres de l'Empire. Quelque extravagant que ſoit ce ſoubçon, il y a eu, & il eſt à craindre qu'il n'y ait peut-eſtre encore des gens capables de le concevoir.

Yam-quam-ſiem,

Yam-quam-ſiem, ce terrible ennemi de la Religion Chreſtienne, qui fit ſouffrir au Pere Adam Schall, une ſi cruelle perſecution, & qui vouloit envelopper tous les Miſſionnaires dans la ruine de ce grand homme, leur impoſa ce crime affreux. Cette accuſation trouva creance dans des eſprits naturellement ſoupçonneux & pleins d'ombrages; & ſi la main de Dieu, par des prodiges ineſperez, n'euſt déconcerté le projet de cet impie, c'eſtoit fait de noſtre ſainte Loy & des Prédicateurs qui l'annonçoient.

Il n'y avoit pas encore longtemps que j'eſtois à *Fou-tcheou*, lorſqu'un Chreſtien m'avertit qu'on répandoit contre nous de ſemblables bruits. Quelque effort qu'il euſt pû faire, pour

détromper par de ſolides raiſons, ceux qui eſtoient dans une opinion ſi ridicule, il m'avoüa qu'il n'avoit pû en venir à bout. Les Bonzes, ennemis par intereſt de la ſainte doctrine que nous preſchons, ſont ordinairement les premiers auteurs de ces calomnies atroces; ils les ſement adroitement parmi le peuple, & pour nous rendre plus odieux, ils y ajouſtent mille ſots contes, auſquels on ne laiſſe pas d'ajouſter foy. Mais rien ne leur réüſſit mieux que ce qu'ils rebattent ſans ceſſe aux oreilles de la populace ſtupide, que les diſgraces temporelles, les maladies, mille autres accidens funeſtes, & la mort meſme ſont des ſuites infaillibles du Bapteſme. Il eſt incroyable combien ces terreurs, quoyque démenties ſouvent par l'experien-

ce, empeſchent de gens d'embraſſer le Chriſtianiſme, ſur quoy voici ce qui m'eſt arrivé à moi-meſme.

Un jour que j'allois baptiſer une femme, qui eſtoit à l'extremité, un Catechiſte me vint trouver à l'Egliſe, pour m'avertir de n'y pas aller, parceque le mary de cette femme, qui eſtoit venu lui-meſme la veille me prier de la baptiſer, avoit changé de ſentiment. *Allez dire au Prédicateur de voſtre Loy*, dit cet Infidelle au Catechiſte, *qu'il ſe tienne en repos chez luy, je ſçay ſes deſſeins, & je ſuis inſtruit de ſes prétentions. Il veut avoir les yeux de ma femme, pour en faire des lunettes d'approche, qu'il s'adreſſe à d'autres, car je ne conſentiray jamais qu'il mette le pied dans ma maiſon, ni qu'il la baptiſe.* Le Catechiſte touché de compaſſion,

de voir un aveuglement ſi déplorable, taſcha de remettre l'eſprit à ce pauvre homme; mais tous ſes efforts furent inutiles, & la femme mourut ſans eſtre baptiſée. C'eſt ainſi que le demon ſe jouë de ce peuple infortuné, dont la credulité pour les fables les plus groſſieres, eſt exceſſive, pendant qu'il ferme les yeux aux veritez les plus claires, & à tout ce qui pourroit le conduire à la connoiſſance de Dieu. Dans un païs où l'on eſt ſi prévenu contre nous, & au milieu de tant d'ennemis attentifs à nous obſerver, vous jugez aſſez, Monſeigneur, avec quelle circonſpection doivent agir ceux qui viennent ici preſcher l'Evangile. Ce n'eſt pas aſſez d'apporter beaucoup de zele, il faut que ce ſoit un zele reglé par une grande prudence,

ſans quoy l'on eſt en danger de tout gaſter, & de mettre de grands obſtacles à l'œuvre de Dieu. Je ne dis point ce qu'il y a à ſouffrir dans les voyages & dans les courſes neceſſaires, auſquelles noſtre miniſtere nous engage. Il nous a fallu remonter des torrens rapides, où nous voyions des barques ſe briſer à nos yeux, veiller les nuits entieres pour nous défendre des voleurs, qui ne nous auroient fait aucun quartier, s'ils nous avoient pû ſurprendre; nous faire entendre à une nation, dont nous ne ſçavions encore la langue que trés-imparfaitement. Ces peines & beaucoup d'autres, font que nous oſons nous appliquer ces paroles du Prophete, *ils alloient & venoient, jettant le grain en terre avec beaucoup de larmes.* Mais nous eſpe- *Pſ.* 125.

rons auſſi de la miſericorde infinie de Dieu, qu'il vérifira encore en nous les paroles qui ſuivent : *Ils viendront enfin avec joye, chargez des gerbes qu'ils auront recueillies.* Nous voyons déja des commencemens qui nous conſolent, & je me perſuade qu'en les liſant, vous aurez vous-même, Monſeigneur, une veritable conſolation.

Tandis que les Miſſionnaires, dont j'ay parlé, eſtoient occupez à la fondation des nouvelles Egliſes, les autres travailloient à remplir de Fidelles, celles qui ſe trouvoient déja eſtablies. Le Pere d'Entrecolles, qui fut envoyé à *Jao-tcheou*, ne trouva pas dans cette ville un ſeul Chreſtien, lorſqu'il y arriva. A la verité un jeune homme de *Hoei-tcheou*, ville de la Province de Nankin avoit reçû le Bap-

teſme des mains du Pere de Broiſſia, dans la nouvelle Egliſe de *Jao-tcheou*; mais comme il eſtoit étranger, il ſe retira bientoſt dans ſon païs. Ainſi le premier que le Pere d'Entrecolles, eut le bonheur de mettre dans le chemin de ſalut, fut un pauvre maçon, du nombre de ceux qui avoient travaillé au baſtiment de la petite Chapelle. Ici à l'exemple de Noſtre-Seigneur, nous pouvons donner pour marque de noſtre Miſſion, que nous évangeliſons les pauvres. On trouve en eux à la Chine, comme par tout ailleurs, moins d'obſtacles, & plus de docilité aux veritez du ſalut, que dans les Grands & dans les Puiſſans du ſiecle. Celui-cy eſtant tombé dangereuſement malade, eut recours à toutes les ſuperſtitions des Bonzes, mais ce fut ſans au-

cun ſuccez. On en avertit le Pere d'Entrecolles, qui ſe ſentit touché de l'aveuglement & du danger de ce bon manœuvre. Comme il avoit apporté d'Europe quelques remedes, il les fit offrir au malade, dans la veuë de le gagner. Le malade les accepta, mais en déclarant qu'il ne prétendoit nullement par-là faire ſocieté de Religion avec nous. C'eſtoit pourtant le moïen que Dieu avoit choiſi pour le faire Chreſtien; les remedes le ſoulagerent, & ſon cœur ſe trouva bien-toſt changé. Il demanda de lui-meſme à eſtre inſtruit, il apprit en un jour toutes les prieres, & s'eſtant enſuite fait traiſner ſur les bras de ſes enfans juſqu'à l'Oratoire qu'il avoit baſti, il témoigna tant de ferveur & tant de foy, qu'on crut le devoir baptiſer. Peu de temps aprés ſon

Bapteſme, il retomba dans ſa langueur, ce qui bien loin de l'ébranler, ne ſervit en épurant ſa foy, qu'à l'affermir davantage. Il ſouſtint cette épreuve avec une reſignation admirable, & ſe ſentant prés de ſa fin, il demanda les derniers Sacremens, qu'il reçut avec des marques d'un repentir trés-vif de ſes pechez paſſez, & une eſperance ferme, que Dieu lui voudroit bien faire miſericorde. Il expira au milieu de ſa famille, qu'il exhorta fortement à embraſſer la Religion, dans laquelle il mouroit.

Sa mort fut ſuivie de la converſion d'un jeune homme, qui eſtoit fils du premier mari de ſa femme, & que Dieu toucha à la veuë des obſeques qu'on fit au défunt. Le jour qu'on devoit celebrer la Meſſe pour le repos

de ſon ame, le Pere d'Entrecolles fit parer ſa Chapelle de divers ornemens qu'il avoit apportez d'Europe. Ce ſpectacle extraordinaire excita la curioſité des Chinois. Comme c'eſtoit le nouvel án, temps auquel on ne penſe ici qu'aux divertiſſemens & aux viſites, le peuple deſoccupé a couru en foule à l'Egliſe. De grandes & belles images, dont elle eſtoit toute tapiſſée, arreſtoient les yeux des Chinois, qui n'avoient jamais rien vû de ſemblable; ils en demandoient l'explication. Durant prés de trois ſemaines, ce fut chaque jour un monde nouveau & de nouvelles queſtions; il vint plus de dix mille perſonnes, & ce fut alors, dit le Pere d'Entrecolles dans la lettre qu'il écrit, que je reſſentis une veritable douleur, de ne pouvoir,

faute d'entendre encore aſſez bien la langue, expliquer nos ſaints Myſteres, à cette foule d'Infidelles, qui deſiroient d'en eſtre inſtruits. J'y ſuppleai, ajouſte-t-il, le mieux qu'il me fut poſſible par mes domeſtiques, qui ſçachant bien leur creance, ſe faiſoient écouter avec aſſez d'attention, & par les livres que je diſtribuai à ceux qui eſtoient capables d'en profiter. Pluſieurs de ces derniers revinrent propoſer des doutes, que la lecture de ces livres leur avoit fait naiſtre. Mais il eſt ſurprenant que de cette grande multitude de peuple, à qui on annonça le Royaume de Dieu, il n'y en eut que deux, qui ouvrirent les yeux à la lumiere, & qui demanderent le Bapteſme.

Le premier eſtoit *Sicou-tſai* d'armes, c'eſt à dire, gradué,

car les Chinois ont des graduez dans les armes auſſi-bien que dans les lettres. Un homme, qui veut ſe pouſſer par cette route, eſt obligé de paſſer par divers examens, de faire voir ſon habileté à tirer de l'arc, & à monter à cheval, & de donner des preuves de ſa force & de ſon adreſſe dans les autres exercices militaires. Il doit auſſi avoir de la ſcience, car on leur donne à reſoudre certains probleſmes, qui regardent les campemens & les autres fonctions de la guerre. Ceux qui ſe diſtinguent ſont élevez au degré de *Sicou-tſai*, qui répond à peu prés à celui de Bachelier en France. On monte enſuite au degré de *Kiu-gin*, par un examen, qui ſe fait de trois en trois ans, en preſence du Viceroy & des Mandarins de la Province. Enfin on devient

Tſin-ſſée, c'eſt à dire, Docteur: mais il faut avoir un rare merite pour arriver à ce dernier degré, auquel l'Empereur nomme lui-meſme. Ce qui ſe pratique pour la guerre, eſt auſſi d'uſage pour les Sciences, avec cette difference, que les Graduez dans les Lettres, ſont encore plus eſtimez, que ne le ſont ceux des armes. Mais quiconque peut parvenir au titre glorieux de *Tſin-ſſée*, ſoit dans les Lettres, ſoit dans la guerre, doit ſe regarder comme un homme ſolidement eſtabli; puiſqu'il eſt à portée de tous les Emplois les plus importans de l'Empire. On doit donc regarder le *Sicou-tſai* d'armes, qui fut baptiſé à *Jao-tcheou*, comme la premiere colomne de cette nouvelle Egliſe. La viſite que rendirent au Pere d'Entrecolles, les Mandarins de

la ville, & un Docteur du College Imperial, qui flechirent le genoüil, & baiſſerent la teſte devant l'Image de Jeſus-Chriſt, donna de la réputation à noſtre ſainte Loy, & fut ſuivie du Bapteſme de ſix perſonnes, dont trois eſtoient peres de famille. Ces converſions donnerent encore occaſion à pluſieurs autres; de ſorte que le nombre des Fidelles s'accrut peu à peu conſiderablement.

La difficulté principale eſtoit de convertir quelques femmes de ce lieu. Dans les anciennes Egliſes, les femmes Chreſtiennes inſtruiſent les perſonnes de leur ſexe, & les diſpoſent au ſaint Bapteſme. Il eſt neceſſaire d'en uſer ainſi à la Chine, parce que les Chinoiſes ſont naturellement ſi modeſtes & ſi reſervées, qu'elles n'oſent preſque paroiſ-

tre devant un homme : à plus forte raiſon n'oſeroient-elles parler à un étranger, ni écouter ſes inſtructions. Noſtre-Seigneur leva cet obſtacle, qui eſtoit grand. Quelques femmes Chreſtiennes eſtant venuës par eau de la Province de *Houcoüan* avec leurs maris, commencerent à inſtruire de noſtre ſainte Religion, les femmes de *Jaotcheou*. Leur barque devint bientoſt un lieu d'aſſemblée ; le Pere s'y eſtant rendu, en baptiſa ſept qu'il trouva ſuffiſamment inſtruites, & celles-là ſerviront deſormais à en inſtruire beaucoup d'autres. Tels ont eſté les commencemens de l'Egliſe de *Jaotcheou*, où il y a preſentement pluſieurs Chreſtiens d'une ferveur admirable.

Un d'entre eux ayant obtenu la grace de communier, paſſa

tout ce jour-là ſans prendre aucune nourriture. Il ne pouvoit contenir ſa joye de poſſeder Jeſus-Chriſt, & il n'eut de repos, que quand il eut procuré à ſa femme le meſme bonheur. Un autre perdit une barque qu'il avoit, le jour meſme qu'il fut baptiſé; & ſon fils unique, qu'il aimoit tendrement, & qui avoit auſſi reçû le ſaint Bapteſme, mourut peu de temps aprés. Il regarda ces accidens comme une épreuve de Dieu, & bien loin d'en eſtre ébranlé, aïant remarqué que le viſage de ſon fils, qu'un rétreciſſement de nerfs avoit horriblement défiguré durant ſa maladie, eſtoit devenu fort beau aprés ſa mort, il en redoubla ſa ferveur. Une ſi grande conſtance dans un Neophyte Chinois, ne peut eſtre que l'effet d'une grace fort extraordinaire;

car

car ces peuples ont un amour & un attachement extreſme pour leurs enfans. Le Pere d'Entrecolles eſpere ouvrir bien-toſt une nouvelle Miſſion dans une petite ville voiſine de *Jao-tcheou*. Il a déja baptiſé un pere de famille, qui eſt eſtabli dans ce lieu-là.

L'Egliſe de *Kicou-kiang* n'a pas eu des commencemens ſi heureux. Semblable à ces terres ingrates, qui répondent mal aux peines qu'on prend pour les cultiver, cette ville infidelle n'a donné juſqu'à cette heure qu'un trés-petit nombre de Chreſtiens. Ce n'eſt pas une choſe aiſée à la Chine, de planter la Foy dans un lieu, où elle n'a jamais eſté eſtablie, parce que perſonne ne veut commencer à l'embraſſer. Les plus convaincus de nos Myſteres, attendent un exemple,

& c'eſt dans ces occaſions qu'on ſent particulierement toute la force du reſpect humain.

Pour la ville de *Fou-tcheou*, où j'ai demeuré plus d'un an à differentes fois, le Chriſtianiſme y prend racine inſenſiblement; & j'ai lieu d'eſperer que dans quelques années noſtre ſainte Religion y ſera trés-floriſſante. Aprés plus de vingt mois de courſes dans la Province de *Fokien*, où je n'avois pû trouver de retraite fixe, les ordres de ceux qui conduiſoient noſtre Miſſion, me firent paſſer à *Fou-tcheou*, ville de la Province de *Kiam-ſi*. On me remit le ſoin de cette Chreſtienté au commencement du mois de Mars de l'année derniere. Il n'y avoit alors qu'environ cent Neophytes, il y en a maintenant une fois autant. Je fis le premier Bap-

teſme que j'euſſe jamais fait en ma vie le douziéme de Mars. C'eſtoit le jour de ma naiſſance, ce qui me fit beaucoup de plaiſir: car je crus pouvoir me dire qu'il falloit renaiſtre en quelque ſorte ce jour-là pour mener une vie nouvelle, qui ne fuſt plus occupée qu'à glorifier Dieu, & qu'à procurer le ſalut des Chinois. La perſonne que je baptiſai, eſtoit une jeune femme dangereuſement malade, qui ſçavoit parfaitement tout ce qu'il faut croire. Quand on lui demanda, ſi elle avoit encore quelque confiance dans les Idoles, elle répondit avec une eſpece d'indignation qui me toucha. *Il faudroit eſtre bien aveugle pour croire que ces morceaux de pierre & de bois euſſent quelque vertu ou quelque pouvoir.* Le Sacrement qui purifia ſon ame ne fut pas

ſans effet ſur ſon corps, ainſi que je le puis croire raiſonnablement; puiſqu'elle ſe trouva guerie bien-toſt aprés. Cette femme eſt aujourd'hui une des plus ferventes Chreſtiennes de cette Egliſe.

Quelques jours aprés je conferai le Bapteſme à trois autres perſonnes, & enſuite à un plus grand nombre encore; de ſorte qu'en peu de mois, je comptai quarante-neuf femmes ou hommes que j'avois baptiſez, parmi leſquels il y en avoit déja pluſieurs avancez en âge, & qui avoient de nombreuſes familles. Les gens de Lettres commencerent à me venir voir, & à me propoſer leurs doutes ſur noſtre ſainte Religion. Je me ſouviens d'un nommé *Yven*, de grande réputation parmi les ſiens, qui dans une viſite qu'il me rendit,

demanda fort ſerieuſement comment Dieu pouvoit gouverner le monde & fournir, ſans ſe laſſer, à l'application que demandoit un travail auſſi étendu. Je taſchai de le ſatisfaire, en lui développant l'idée de Dieu, & uſant de comparaiſons pour le lui faire connoiſtre. C'eſt la meilleure maniere d'inſtruire les Chinois, une comparaiſon appliquée à propos les convainct ſeurement beaucoup mieux que les démonſtrations les plus ſolides. Ils ont pour la pluſpart l'eſprit trés-bon, mais peu capable des ſubtilitez de la Dialectique, peut-eſtre parce qu'ils n'y ſont pas accouſtumez. Ce lettré me parut content de mes reponſes, il eſt revenu ici depuis deux mois ſe faire examiner pour le *Kiu-ginat*. Il m'amena avec lui ſon fils, qui eſt auſſi Gradué: je

les preſſai tous deux d'ouvrir les yeux à la lumiere, mais l'heureux moment où la grace les doit ſoumettre, comme je l'eſpere, à l'Empire de Jeſus-Chriſt, n'eſtoit pas encore venu.

Si j'eſtois demeuré plus longtemps à *Fou-tcheou*, j'aurois ſelon toutes les apparences, augmenté de cent perſonnes, le nombre de nos Neophytes: mais un ordre imprévu, m'obligea d'abandonner pour un temps ma chere Miſſion, pour venir à *Nan-tchang-fou*, d'où j'ai l'honneur de vous écrire cette lettre. J'ai eu la conſolation d'y recevoir le Pere de Fontaney & ſes Compagnons à ſon retour d'Europe. Quoique je fuſſe alors dans un grand embarras, je ne laiſſai pas de faire une petite Miſſion à la campagne: elle ne dura que ſix jours, mais pendant

ce temps Noſtre-Seigneur me fit la grace de baptiſer trente-huit perſonnes dans cinq villages differens, que je parcourus. Je retournai à *Fou-tcheou* au commencement du mois de Mars : les Chreſtiens qui avoient eſté ſix mois ſans Paſteur, vinrent me trouver auſſi-toſt qu'ils ſçûrent mon arrivée. Ce fut de part & d'autre une joye trés-ſenſible de nous revoir. On m'amena un grand nombre de Catechumenes. Je les examinai & en peu de jours, j'en baptiſai prés de trente. Je recommençai mes conferences avec les lettrez. Comme c'eſtoit un temps d'examen pour eux, la ville en eſtoit remplie, & ils venoient me rendre viſite en ſi grand nombre, que dans une ſeule apreſdiſnée, j'en comptai juſqu'à quinze. Je leur diſtribuai

quelques ouvrages de nos anciens Miſſionnaires, & entre autres l'excellent Livre du Pere Mathieu Ricci, qui a pour titre en Chinois, *Tien-tchu-che-y*, c'eſt à dire, de la veritable intelligence du mot *Tien-tchu*, qui ſignifie, *le Seigneur du Ciel.* Ce Livre fait des effets merveilleux ſur l'eſprit des Chinois, qui ont de la capacité, & il en eſt peu qui ne ſoient ébranlez, quand ils l'ont lû avec attention. Un autre Livre que je donnai à pluſieurs, eſt celui du Pere Jules Aleni, qui a pour titre, *Oüan ouë tchin yven, la veritable origine de toutes choſes.* Ce Miſſionnaire a eſté dans ſon temps, une des plus fermes colomnes de cette Miſſion, & ſon ouvrage a eu un ſi grand cours dans toute la Chine, & eſt d'ailleurs ſi touchant & ſi inſtructif, que je croy

croy pouvoir aſſûrer qu'il a converti plus d'Infidelles, qu'il n'a de ſyllabes & même de lettres. Il ſeroit à ſouhaiter que chaque Miſſionnaire fuſt en eſtat de ſemer dans les lieux de ſa Miſſion un grand nombre d'Inſtructions. Ce ſont des Predicateurs muets, mais trés-éloquens & trés-efficaces, qui reprochent aux Chinois les deſordres de leur vie, ſans bleſſer leur délicateſſe, qui éclairent leur eſprit ſans les choquer, & qui les conduiſent peu à peu & preſque ſans qu'ils s'en apperçoivent à la connoiſſance de la verité. Je ne ſçais pas encore tout l'effet qu'auront eu ceux que j'ai répandus. Il m'eſt revenu ſeulement qu'ils avoient beaucoup contribué à la converſion d'un Lettré, qui a reçu le Bapteſme depuis mon départ de ce pays-là.

C'eſt par la lecture de quelques livres de pieté, que le fameux Pere Adam Schall donna à un Mandarin, il y a plus de quarante ans, que s'eſt convertie une famille entiere, dont j'ai baptiſé neuf perſonnes cette année. Ce Mandarin s'eſtant trouvé dans ſa jeuneſſe à la Cour, où il avoit un employ de diſtinction, alla voir par curioſité le Pere Adam Schall, qui s'eſtoit acquis par ſon merite une grande réputation dans tout l'Empire. Le Pere lui parla de la Religion Chreſtienne, & le porta à l'embraſſer; mais le jeune Mandarin, qui aimoit les plaiſirs, & qui n'avoit alors en teſte que ſa fortune, ne fit pas grande attention à tout ce que diſoit l'homme de Dieu, il reçut neanmoins les Livres de pieté qu'il lui donna. Il parcourut enſuite pluſieurs Provinces,

où il eut des Charges conſidérables, ſe livra à toutes les ridicules ſuperſtitions des Bonzes, chercha dans les Livres des *Tao-ſſée*, qui ſont d'inſignes impoſteurs, les moyens de ſe rendre immortel, juſqu'à ce que revenu enfin de ſes folies & de ſes erreurs à l'âge de quatre-vingt ans, il trouva dans la lecture des Livres, dont le Pere Adam Schall lui avoit fait preſent autrefois, ce qu'il avoit cherché vainement ailleurs, je veux dire, ſon ſalut éternel, & celui de la pluſpart de ſes enfans.

Cet exemple & pluſieurs autres que je pourrois rapporter, montrent aſſez de quelle utilité ſont ici les bons Livres. Pendant que j'eſtois à *Fou-tcheou*, ne pouvant pas fournir aux frais d'en donner à tout le monde,

chaque Dimanche aprés le Service, je preſtois aux Chreſtiens, ceux qu'ils me demandoient, afin qu'ils puſſent enſuite les preſter eux-meſmes à leurs parens & à leurs amis, ce qui produiſoit ordinairement la converſion de quelqu'un. Je ne demeurai en ce lieu-là que juſqu'à la mi-Juin, parce qu'outre l'Egliſe de *Fou-tcheou*, je fus obligé de me charger de celle de *Nan-tchang*, & de partager mes ſoins entre l'une & l'autre. Je laiſſai à *Fou-tcheou* le Pere de Chavagnac, perſuadé que ce Pere beaucoup plus zelé & plus vertueux que moy, deviendroit bien-toſt plus utile à mes Neophytes. En effet depuis ſix mois que je l'ai quitté, il leur a rendu des ſervices trés-importans, les aſſiſtant dans leurs maladies, & attirant un grand nombre

d'Infidelles à la Foy, par les exemples de charité qu'il leur donne en toute occaſion. Quoiqu'il y ait trés-peu de temps qu'il eſt à la Chine, il a fait de ſi grands progrez dans l'eſtude de la Langue Chinoiſe, par l'application extraordinaire qu'il y a apportée, que non ſeulement il eſt en eſtat d'entendre les confeſſions, mais auſſi de preſcher & d'inſtruire le peuple. Dieu a beni ſes travaux, & il ſe paſſe peu de ſemaines qu'il ne faſſe de nouvelles converſions. Il y en a eu meſme d'éclatantes, & dans leſquelles il paroiſt quelque choſe de merveilleux. Dieu, dont les bontez ſont infinies, fait ici de temps en temps des coups ſurprenans, pour amener les Infidelles à la connoiſſance de la verité; & quoique je ſois en garde contre une credulité

trop facile, j'avouë qu'en certains cas, je ne peux m'empeſcher de croire. En voici un arrivé depuis quelques mois, dont le Pere de Chavagnac m'eſcrit lui-meſme les circonſtances qu'il a pris ſoin de verifier.

Dans un village voiſin de la ville de *Fou-tcheou*, une jeune femme de dix-ſept à dix-huit ans, fut attaquée d'une maladie ſi extraordinaire, que perſonne n'y connoiſſoit rien. Elle ſe portoit bien quant aux corps, beuvant & mangeant avec appetit, vaquant aux affaires de la maiſon, & agiſſant à ſon ordinaire. Mais à l'heure qu'on y penſoit le moins, elle ſe trouvoit ſaiſie d'un violent accez de fureur, pendant lequel elle parloit de choſes eſloignées & abſentes, comme ſi elles euſſent eſté preſentes, & qu'elle les euſt vûës de

ſes yeux. Elle dit dans un de ces accez, qu'un homme qui eſtoit à la campagne, arriveroit bientoſt, & qu'il lui parleroit de la Religion Chreſtienne. Une autre fois elle dit, que deux Catechiſtes viendroient à un certain jour qu'elle marqua, & qu'ils jetteroient je ne ſçay quelle eau ſur elle & par toute ſa maiſon. Elle fit en meſme temps des ſignes de Croix, & commença à contrefaire ceux qui aſpergent le peuple d'eau beniſte. Un des aſſiſtans luy ayant demandé pourquoy elle paroiſſoit inquiete ſur cette eau & ſur ces ſignes de Croix; *c'eſt*, répondit-elle, *que je les crains comme la mort.* Ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans cette aventure, fut que quatre hommes ou jeunes garçons, freres ou parens de cette jeune femme, avoient eſté atta-

quez de la meſme maladie, cinq ou ſix mois auparavant. Leur furie devenoit ſi grande dans des momens, qu'on eſtoit obligé de les lier, parce qu'ils ſe battoient rudement les uns les autres, & faiſoient des extravagances, dont on avoit ſujet d'apprehender de funeſtes ſuites. Ces pauvres gens chercherent toute ſorte de remedes, pour ſe délivrer d'un mal ſi faſcheux. *Tcham* Chef des *Tao-ſſée*, qui ſe faiſoit appeller *Tien-ſſée*, où le Docteur celeſte, vint alors à *Fou-tcheou*. Ce beau nom eſt hereditaire à ſa famille, en ſorte que ſon fils, fuſt-il le plus ignorant & le plus ſtupide de tous les hommes, aura le nom de *Docteur celeſte* comme ſon pere. Celui qui gouverne aujourd'huy les *Tao-ſſée*, eſt un homme d'environ trente ans, fort agreable

& fort bien fait. Il eſt ſuperbement veſtu, & il ſe fait porter ſur les épaules de huit hommes, dans une magnifique chaiſe. C'eſt ainſi qu'il parcourt de temps en temps toute la Chine pour viſiter ſes Bonzes, & pour faire une abondante recolte d'argent. Car comme les *Tao-ſſée* dépendent de lui, ils ſont obligez de lui faire des preſens conſiderables, pour recevoir ſon approbation, & pour eſtre maintenus dans leurs privileges. Le *Tcham Tien-ſſée* vint donc à *Foutcheou* avec une ſuite nombreuſe, & dans l'équipage dont je viens de parler. Les *Tao-ſſée* fiers de l'arrivée de leur Chef, firent courir le bruit par toute la ville, que les Predicateurs de la Loy Chreſtienne n'oſoient paroiſtre, & qu'ils avoient pris la fuite. Cependant nous eſtions tous

deux à *Fou-tcheou*, le Pere de Chavagnac & moy, & je demeurai encore plus de deux mois aprés en cette ville. Tous les malades de *Fou-tcheou*, & tous ceux à qui il eſtoit arrivé quelque infortune, vinrent trouver le Docteur celeſte, pour eſtre ſoulagez de leurs maux. Le Docteur prononçoit gravement ce peu de mots, *niam tehing hoam tcha pao*, qui ſignifient, *levez les yeux vers l'eſprit tutelaire de voſtre ville, afin qu'il connoiſſe vos maux, & qu'il m'en faſſe ſon rapport.*

La famille, dont je viens de parler, ne manqua pas de ſe preſenter au Docteur celeſte, comme les autres, dans l'eſperance de trouver quelque remede au furieux mal, qui les deſoloit. A force de *Taels*, ils obtinrent du Docteur celeſte & de

ſes diſciples, un baſton couvert de caracteres diaboliques, & long à peu prés comme le bras. Toutes les fois qu'ils ſeroient tourmentez, ils devoient s'en ſervir, en pratiquant certaines ceremonies: mais bien loin d'eſtre ſoulagez, leur mal en devint plus violent. La jeune femme eut juſqu'à trois fois recours à ces impoſteurs. Ils vinrent à trois repriſes differentes dans ſa maiſon, firent à chaque fois un ſacrifice, où ils égorgerent un coq, un chien, & un cochon. Ces ſacrifices ne furent point inutiles à ces miſerables; car ils ſe regalerent fort bien enſuite de la chair de ces animaux: mais ils le furent entierement à cette pauvre femme auſſi-bien que le baſton & les caracteres; elle n'en fut ſoulagée en aucune maniere. Sa mere touchée de l'eſtat pitoyable où elle la voyoit, la fit

changer de demeure, & la mena dans ſa maiſon. A peine y eut-elle eſté quelques jours, que ſon mal ſe communiqua encore à quatre jeunes gens âgez de quinze, de vingt, & de vingt-cinq ans. Ceci arriva au mois de Juin.

Un Chreſtien nommé Jean *Teng*, ami de cette famille, alla voir les malades. Il les aſſûra que leur mal eſtoit une infeſtation viſible des demons, qu'ils devoient avoir recours à Dieu, & embraſſer ſa ſainte Loy ; que c'eſtoit le ſeul remede, qui puſt les délivrer du mal horrible qui les tourmentoit. Les paroles de ce fervent Chreſtien eurent leur effet. Les malades implorerent le ſecours de Dieu, & envoyerent prier le Pere de Chavagnac de vouloir bien les aſſiſter. Le Miſſionnaire ne crut pas devoir faire aucune démarche,

qu'ils n'euſſent renoncé à leur idolatrie, & à leurs malheureuſes ſuperſtitions. Ils le firent, & pour marquer qu'ils agiſſoient de bonne foy, ils lui apporterent le baſton & les livres du Docteur celeſte, & toutes les Idoles qui eſtoient dans la maiſon, le conjurant de ne pas abandonner une famille deſolée, qui attendoit ſa gueriſon du Seigneur du Ciel. Le Pere qui connoiſſoit parfaitement le genie des Chinois, ſe contenta d'envoyer quelques-uns de ſes diſciples dans cette maiſon. Ces bons Chreſtiens pleins de confiance s'y rendirent avec un Crucifix, une Image de Noſtre-Seigneur, des chapelets, & de l'eau beniſte, & auſſi-toſt toute la famille devint tranquille, ſans qu'il paruſt les moindres reſtes de leur premiere fureur. Un Bon-

ze qui fut témoin de cette merveille avec quelques Infidelles, au lieu d'en glorifier Dieu, aſſeura que cette gueriſon eſtoit l'effet du hazard. Mais Dieu pour lui impoſer ſilence, permit que les malades retombaſſent plus violemment que jamais, auſſi-toſt que les Chreſtiens ſe furent retirez. Et ce qui acheva de le confondre, c'eſt que dés qu'on les rappella, ces nouveaux emportemens de fureur ſe calmerent encore, aux uns par le chapelet qu'on leur mit au cou, & aux autres par l'eau beniſte qu'on jetta ſur eux. On plaça enſuite la Croix au lieu le plus apparent de la maiſon, on mit de coſté & d'autre des beniſtiers & des rameaux beniſts, ce qui outre le mal fit ceſſer encore entierement un grand fracas, qu'on entendoit

ſouvent auparavant dans cette maiſon.

La famille charmée de plus en plus de cette continuité de miracles ſi ſurprenans, demanda le ſaint Bapteſme. Le Pere ne voulut leur accorder cette grace, qu'aprés qu'ils ſçauroient parfaitement la doctrine Chreſtienne, & les Prieres ordinaires. Ils les apprirent avec une ardeur, dont le Miſſionnaire fut ſi penetré, qu'il en baptiſa trois le ſeiziéme de Juillet, & quatre autres quatre jours aprés. Le huitiéme de la troupe, moins docile aux attrais de la grace, differa de ſe convertir. Mais Dieu qui vouloit l'attirer comme les autres, le punit du retardement qu'il apportoit. Un ſerpent l'ayant mordu au pied, en moins d'un jour il enfla juſqu'à la ceinture. On eut recours au

Pere, qui lui envoya un remede. Dés le lendemain l'enflure ceſſa, & le malade ſaiſi de frayeur & penetré de reconnoiſſance, embraſſa la Religion, à laquelle il ſe ſentoit déja redevable de tant de biens. Il n'y eut que la jeune femme, qui avoit eſté le ſujet & l'occaſion de tant de merveilles, qui ne ſe rendit point. Elle avoit marqué d'abord un aſſez grand deſir d'eſtre baptiſée, elle remit enſuite ſous divers pretextes. Le plus apparent eſtoit que ſon mari eſtant allé à *Nankin*, il trouveroit mauvais qu'elle embraſſaſt une Religion étrangere en ſon abſence. Ce fut en vain que ſon beau-pere la preſſa d'adorer le vrai Dieu, & de ſuivre ſon exemple & celui de ſes parens, rien n'eut la force de l'ébranler, & elle eſt demeurée juſqu'à preſent dans ſon infidelité:

infidelité : tant les jugemens de Dieu ſont impenetrables ! Il choiſit l'un & abandonne l'autre, ſans que perſonne puiſſe ſe glorifier ni ſe plaindre. Voilà quelles ſont les veritables croix d'un Miſſionnaire : rien n'afflige plus ſenſiblement, que de trouver de ces ames indociles, qui reſiſtent à la grace, & qui tournent à leur damnation les travaux & le ſang de Jeſus-Chriſt.

Avec le peu de zele que je puis avoir, je ne laiſſai pas l'année derniere de ſentir toute l'amertume de ces croix, à l'occaſion d'une perſonne mourante. Son mari vint me prier de l'aſſiſter dans ce dernier paſſage. Je le ſuivis ſur l'heure en bottes Chinoiſes, qui eſt une chauſſure trés-incommode, & je fis cinq grandes lieuës à pied par une chaleur exceſſive, dont je

fus trés-incommodé.. Mais les diſpoſitions où je trouvai la malade me dédommagerent bientoſt de toutes mes fatigues. Je l'interrogeai ſur les Myſteres de noſtre Religion, elle me répondit comme une perſonne, qui en eſtoit parfaitement inſtruite, & me demanda avec de grandes inſtances que je la baptiſaſſe. Comme elle eſtoit dans un peril évident, je lui accordai la grace qu'elle me demandoit. Elle mourut en vraïe predeſtinée quelques jours aprés, & l'on m'aſſura qu'aprés ſa mort, elle s'eſtoit apparuë à ſon mari, & qu'elle l'avoit averti d'une voix diſtincte & trés-intelligible, de ſe faire Chreſtien, pour la ſuivre au Ciel où elle alloit. Son mari vint effectivement demander le Bapteſme; mais comme on ne voulut pas le lui accor-

der, à moins qu'il ne renonçaſt à certains engagemens criminels, & à des manieres de gagner du bien, qui ne s'accordent point avec les maximes de l'Evangile, il n'eut pas aſſez de courage pour ſe faire cette ſainte violence, qui ravit le Ciel, & il vit la verité ſans la ſuivre. La perte de cet homme, que je croyois gagné, me cauſa une douleur d'autant plus vive, que ſa converſion me faiſoit eſperer celle de plus de cinquante de ſes parens, qui eſtoient eſtablis dans le meſme lieu.

J'ai encore eu cette année un déplaiſir à peu prés ſemblable. Pendant que j'eſtois abſent, il mourut un Chreſtien que ſa ferveur & ſa pieté me rendoient cher. Je l'avois nommé Auguſtin, en l'exhortant à combattre l'erreur avec le meſme zele que

Saint Auguſtin ſon Patron l'avoit combatuë. Toute ſa famille ſe diſpoſoit à recevoir le Bapteſme, c'eſtoit l'effet de ſes ſoins. Un de ſes enfans âgé de quinze à ſeize ans, avoit déja eſté baptiſé, & je l'avois nommé Ignace. Ce jeune homme qui a de l'eſprit & qui eſt habile dans les lettres, travailloit à l'exemple de ſon pere, à inſtruire ſa mere, ſes freres & ſes ſœurs. Son pere qui a conſervé juſqu'au dernier ſoupir un attachement ſincere pour ſa Religion, voyant qu'il ne pouvoit avoir de Preſtres pour l'aider à bien mourir, fit venir des Catechiſtes. Il les pria de reciter les Prieres de l'Egliſe, qui ont eſté traduites en Chinois. Il y répondit avec beaucoup de devotion, & aprés avoir donné toutes les marques d'une pieté vrayement chreſ-

tienne, il rendit ſon ame à Dieu. Cet homme n'eſtant encore que Catechumene, eut une fluxion trés-faſcheuſe ſur un œil. Un Infidelle de ſes amis, lui dit que les Dieux du pays ſe vangeoient par-là, de ce qu'il vouloit embraſſer une Religion étrangere; Auguſtin ſe mocqua de l'aveuglement de ſon ami, & lui dit, qu'il n'y avoit rien dans ſon mal d'extraordinaire & de ſurnaturel, qu'il ne craignoit point la colere des Dieux chimeriques qu'on adore à la Chine, & que la Religion Chreſtienne eſtant la veritable Religion, il l'embraſſeroit, quand il devroit lui en couſter les deux yeux & la vie. Il vint quelques jours aprés me raconter l'entretien qu'il avoit eu, & me demander le Bapteſme. Depuis la mort de ce fervent Chreſtien, il ne m'a

pas eſté poſſible de rien gagner ſur l'eſprit de ſa femme & de ſes enfans, parce qu'un oncle, homme violent & enteſté des ſuperſtitions des Bonzes, les a tous pervertis. Je craindrois meſme pour la foy du jeune Ignace, le ſeul de cette famille qui ſoit Chreſtien, s'il n'avoit juſqu'à preſent témoigné une fermeté & un courage beaucoup au deſſus de ſon âge. Nous ſerions trop heureux dans nos Miſſions, ſi les converſions ſe faiſoient à milliers, & qu'on n'y trouvaſt point d'obſtacles. Le ſalut des hommes a infiniment couſté à Jeſus-Chriſt, nous n'avons pas lieu de nous plaindre, s'il nous en couſte auſſi un peu.

Je reviens à la jeune femme, dont j'ai parlé, & qui a donné lieu à cette longue digreſſion. Si ſon incredulité affligea le Pere

de Chavagnac, la ferveur de ſes parens, qui s'eſtoient convertis, fut pour lui le ſujet d'une grande conſolation. Leur zele penſa meſme les porter trop loin; car peu s'en fallut qu'ils n'allaſſent en troupe dans le Pagode de leur village, renverſer & briſer l'Idole que l'on y adore: mais le Pere, qui en fut averti à temps, prévint les ſuites faſcheuſes qu'auroit eu ce zele indiſcret. Il leur repreſenta que ces violences ne pouvoient qu'attirer ſur eux & ſur tous les Chreſtiens une cruelle perſecution, & rendre les Payens encore moins traitables, & que pour l'acquit de leur conſcience, il ſuffiſoit qu'ils fuſſent preſts à faire profeſſion, & à rendre raiſon de leur foy, lorſqu'on les en interrogeroit. Mais pour ſignaler leur zele d'une maniere

auſſi agreable à Dieu & moins dangereuſe, il leur propoſa un expedient, qu'ils gouſterent fort: ce fut d'ériger dans leur maiſon un monument, qui conſervaſt la memoire de la grace, qu'ils avoient receuë, & dont la vûë les excitaſt eux & leur poſterité à en témoigner à Dieu leur ſincere reconnoiſſance. Il fut donc reſolu que l'on feroit une Inſcription, qui expliqueroit nettement la maladie dont cette famille avoit eſté attaquée, ſa délivrance miraculeuſe, les noms & le nombre des perſonnes, les ſuites qu'avoit eu cette faveur divine, l'année & le jour que cela eſtoit arrivé, & que cette Inſcription ſeroit placée dans le lieu le plus honorable de la maiſon, ce qui fut executé.

Les dernieres nouvelles que j'ai

j'ai receuës de ce pays-là, marquoient que Noſtre-Seigneur continuoit de répandre ſes graces ſur cette Chreſtienté naiſſante : car les maladies qu'il envoye à pluſieurs de ces Infidelles, ſont de veritables faveurs, puiſqu'elles les conduiſent ordinairement à la connoiſſance de Dieu. A la porte du Nord de la ville de *Fou-tcheou*, il n'y avoit pas un ſeul Chreſtien. Trois familles qui logent enſemble, compoſées de trente-cinq à quarante perſonnes, furent attaquées du flux de ſang à la fin du mois d'Octobre. Un jeune enfant de la premiere famille, en mourut en moins de dix jours, malgré les prieres & les ſacrifices des Bonzes. A peine celui-là eſtoit-il mort, qu'un enfant de la ſeconde famille ſe trouva à l'extremité : les parens

allarmez, coururent à l'Egliſe, demander qu'on le vinſt baptiſer. Le Pere envoya un Catechiſte pour l'inſtruire, & peu de jours aprés alla lui-meſme pour le baptiſer, parceque le mal augmentant, il y avoit lieu de craindre qu'on ne fuſt ſurpris. Le Bapteſme ſembla le ſoulager, & le Pere de Chavagnac ayant offert à Dieu le ſaint Sacrifice de la Meſſe pour lui, le ſang s'arreſta ce jour-là meſme, & l'enfant ſe trouva gueri. Cet évenement frappa ſi vivement toute cette famille, qui conſiſtoit en neuf perſonnes, qu'elle ſe fit inſtruire, & receut le ſaint Bapteſme. Le flux de ſang s'eſtant communiqué depuis à la troiſiéme famille, il y a lieu d'eſperer qu'elle profitera du bon exemple de ſes voiſins. Voilà, Monſeigneur, une partie de ce

qui s'eſt paſſé depuis un an & demi dans la ville de *Fou-tcheou.*

Le Pere Baborier, un de nos chers Compagnons, qui a ſoin de l'ancienne Egliſe de *Tin-tcheou*, dans la Province de *Fo-kien*, travaille avec bien plus de ſuccez. Ce Pere avec lequel je partis de France, eut le bonheur d'arriver un an pluſtoſt que moy, parce que je fus obligé, ſuivant mes ordres, de paſſer par les Indes; au lieu que s'eſtant embarqué ſur l'Amphitrite, que nous trouvaſmes au Cap de bonne Eſperance, il vint ici en droiture & ſans s'arreſter. Le Pere Baborier eſt donc depuis quatre ans à la Chine, où il a eu la conſolation de baptiſer plus de cinq cens perſonnes. Je ſouhaiterois pouvoir vous envoyer un détail exact de tout le bien qu'il fait,

vous en ſeriez aſſûrément édifié. Un Chreſtien de ſon Egliſe, qui a paſſé par ici depuis peu de jours, m'a raconté des choſes merveilleuſes de la charité & du zele de ce fervent Miſſionnaire, qui a un grand ſoin de cacher tout ce qui pourroit inſpirer de l'eſtime pour ſa perſonne. J'ai reçû de lui un petit memoire où il ne me parle que de quelques évenemens extraordinaires, qui ſont des marques de la bonté & de la miſericorde de Dieu ſur ces peuples.

Les infeſtations des demons ſont aſſez ordinaires à la Chine, comme generalement dans tous les pays où Jeſus-Chriſt n'eſt point connu; ce qui n'eſt pas une petite preuve de la victoire que le Sauveur du monde a remporté ſur l'Enfer. Une famille Payenne de la petite ville de

Cham-ham dépendante de *Tchin-tcheou*, ſouffroit une perſecution, dont le demon ſeul paroiſſoit pouvoir eſtre l'auteur. Des mains inviſibles renverſoient & briſoient les meubles de la maiſon à l'heure qu'on y penſoit le moins. Tantoſt on voyoit un grand feu allumé dans une chambre, où un moment auparavant il n'y avoit pas une étincelle, & tantoſt des figures humaines monſtrueuſes & capables d'imprimer de la terreur, paroiſſoient peintes ſur du papier & attachées aux murailles, ſans qu'on puſt deviner qui les y avoit miſes. Il ſe paſſoit beaucoup d'autres choſes auſſi ſurprenantes, auſquelles on ne croyoit pas que les hommes puſſent avoir aucune part. Le chef de cette famille inquiet & impatient de ſe voir ainſi tour-

menté, n'oublia rien de ce que la ſuperſtition la plus aveugle peut ſuggerer, pour ſe délivrer de ces mauvais hoſtes. Il s'adreſſa d'abord à une eſpece de Bonzes qu'on appelle *Hochans*. Ce ſont les adorateurs de l'Idole *Foé*, les Predicateurs de la metempſycoſe, & les auteurs de cent ridicules fables, qu'ils ont apportées à la Chine avec leurs Idoles, ſoixante ou quatre-vingts ans aprés la Naiſſance de Jeſus-Chriſt. Les *Hochans* n'ayant pû donner de ſecours à cette famille affligée, on fit venir une autre eſpece de Bonzes, qu'on appelle *Sſée-congs*: je ne ſçai ce que ce mot ſignifie. Ceux-cy firent dans la maiſon infeſtée pluſieurs ceremonies myſterieuſes, mais ce fut à leur confuſion. Ils attribuerent à leur petit nombre, le mauvais ſuc-

cez de leurs operations diaboliques : ainſi de trois qu'ils eſtoient d'abord, ils y vinrent dix pour eſtre plus forts, diſoient-ils, contre l'eſprit qu'ils vouloient chaſſer. C'eſtoit chaque jour une comedie nouvelle ; le peuple y accouroit en foule, & la maiſon eſtoit toûjours pleine de toute ſorte de gens. Un Chreſtien s'y trouva par hazard, il ne put voir toutes les extravagances que faiſoient les *Sſéecongs*, ſans eſtre touché de l'aveuglement de ceux qui ſe laiſſoient ainſi tromper par ces malheureux. *Qu'on eſt à plaindre dans cette maiſon!* dit aſſez haut ce Chreſtien, *on y fait bien de la dépenſe inutilement. Si l'on avoit recours au Dieu des Chreſtiens, qui eſt le Souverain Seigneur du Ciel & de la terre, & la terreur des demons, on auroit bien-*

toſt la paix, ſans qu'il en couſtaſt la moindre choſe. Perſonne ne parut faire attention à ce que le Chreſtien venoit de dire. On le remarqua cependant. Les Bonzes continuerent leurs jongleries, l'eſprit malefique tint ferme & s'en mocqua, de ſorte que les *Sſée-congs* n'en pouvant venir à bout, il fallut appeller les *Tao-ſſée*: c'eſt une troiſiéme eſpece de Bonzes, dont j'ai déja parlé. Ceux-cy fiers de ſe voir ainſi recherchez dans une ſi heureuſe conjoncture, entrerent orgüeilleuſement dans cette maiſon, promettant d'un air fanfaron qu'ils ſçauroient bientoſt reduire ce malin eſprit. Leur fierté ne dura pas: car à peine eurent-ils mis le pied dans la maiſon, qu'une greſle de pierres fondit ſur eux, ſans qu'on puſt découvrir ceux qui

les lançoient. Les *Taoſſée* peu accouſtumez à un pareil traitement ſe retirerent plus viſte qu'ils n'eſtoient venus, & laiſſerent ces pauvres affligez dans un nouveau trouble. Le chef voïant que tout ce qu'il avoit fait juſqu'alors eſtoit inutile, s'aviſa de changer de demeure, croyant qu'il pourroit ainſi trouver le repos qu'il cherchoit depuis ſi long-temps. Il alla donc loger dans une nouvelle maiſon; l'eſprit mauvais l'y pourſuivit, ce qui le jetta dans une eſpece de deſeſpoir. Accablé de chagrin & de tourment, il rencontra dans la ruë le Chreſtien, dont j'ai parlé: *N'eſt-ce pas vous*, lui dit-il, *mon ami, qui vous mocquiez dernierement des Bonzes dans ma maiſon, & qui prétendiez que le Dieu des Chreſtiens pouvoit ſeul me ſecourir? C'eſt moi-meſme*, re-

prit le Chreſtien, *& il ne tiendra qu'à vous d'éprouver la verité de ce que je vous ay dit. Il y a dans voſtre voiſinage des Chreſtiens pleins de pieté & de ferveur, invitez-les à ſe joindre aux autres Chreſtiens de cette ville, & à venir chez vous prier tous enſemble le Dieu que nous adorons, & j'eſpere que ce Dieu plein de bonté exaucera les vœux qui lui ſeront offerts pour vous. Pecheur & nouvellement Chreſtien que je ſuis, je n'oſe pas aller ſeul chez vous, parce que je ne merite pas d'eſtre écouté. Mais pour mes freres, leurs prieres ſeront agreables, & vous en ſentirez ſûrement les effets. Au reſte que la multitude ne vous épouvante pas, il ne vous en couſtera ni repas ni argent; car dans la Loy que nous profeſſons, le deſintereſſement eſt parfait.*

L'Infidelle écouta ce que le

Chreſtien lui diſoit, & parut en eſtre content ; mais le moment de ſa converſion n'eſtoit pas encore venu, Dieu l'y diſpoſoit ſeulement par cette entrevûë. Quelques jours aprés les vexations du demon ayant redoublé, ce pauvre homme tout hors de lui, ſe leve à minuit, court à la maiſon du Chreſtien, qui lui avoit donné de ſi ſalutaires conſeils, le force de lui ouvrir ſa porte, & le conjure au nom du Dieu qu'il adore, de lui donner promptement quelque aſſiſtance. Le Chreſtien vouloit attendre le jour : mais l'Infidelle fit de ſi grandes inſtances, que le Chreſtien fut obligé de le ſuivre. Aprés s'eſtre recommandé à Dieu, il prit ſon chapelet & de l'eau benite ; & ſe confiant uniquement en la miſericorde de Noſtre-Seigneur, il entra

dans la maiſon de l'Infidelle, & y fit ſa priere à genoux & le viſage contre terre. Il arracha enſuite les affiches & les écriteaux des Bonzes, foula aux pieds ces figures monſtrueuſes, auſquelles perſonne n'oſoit toucher, les jetta au feu, & aprés avoir fait enlever tout ce qu'il y avoit de ſuperſtitieux, il procura à cette maiſon une paix & une tranquillité ſi parfaite, qu'elle n'a point eſté troublée depuis ce temps-là. Le chef de la famille penetré d'une vive reconnoiſſance de la grace qu'il venoit de recevoir, déclara qu'il vouloit eſtre Chreſtien. Il commença dés lors à garder les jeuſnes & les abſtinences de l'Egliſe, & à faire faire en commun le matin & le ſoir, les prieres des Chreſtiens, que ſa famille apprit en peu de temps. Il en

ajouſta encore pluſieurs autres en l'honneur de Noſtre-Seigneur & de la ſainte Vierge. Le Pere Baborier eſtant venu à *Cham-ham*, on lui preſenta ce fervent Catechumene, & il eut la conſolation de le baptiſer avec toute ſa famille. Ce nouveau Chreſtien n'a rien diminué de ſa ferveur depuis ce temps-là, & il eſt aujourd'huy le modelle & l'exemple des Neophytes. Il n'y a pas long-temps que quelques Infidelles ayant voulu l'engager à écrire ſon nom ſur une planche, qu'on devoit porter devant une Pagode, il prit la planche des mains de celui qui la tenoit, & la mit en pieces en preſence de ces Idolaſtres, qui le menacerent de le déferer au Mandarin. *Allons*, dit-il, *devant lui, & voyons qui de nous a raiſon.* Les Infidelles eſtonnez de ſa

fermeté, ſe retirerent, & le laiſſerent en repos.

La converſion que je viens de raconter, n'eſt pas la ſeule merveille que Dieu ait faite dans cette Miſſion. Le Pere Baborier marque dans la Relation qu'il m'a envoyée, d'autres faits aſſez remarquables. Pluſieurs malades gueris par l'invocation du Nom de Dieu; un Infidelle âgé de 26. ans, de furieux qu'il eſtoit, rendu traitable & remis en ſon bon ſens au moment qu'un Chrêtien lui jette de l'eau benite, & lui fait prononcer les Noms de JESUS & de MARIE; deux femmes en travail tout à coup délivrées par l'application des ſaintes reliques, qu'on leur attacha au col; un enfant Chreſtien âgé d'11. ans, qui eſtoit tombé dans un puits profond, ſouſtenu par une main inviſible, qui le porte

d'une maniere, dont il s'aperçoit lui-même sur un rebord pratiqué à costé de la surface de l'eau, d'où l'on le retira ensuite sans avoir le moindre mal. Enfin je trouve une maison conservée au milieu d'un violent incendie, qui en consume cent quarante & une autres. Cette maison appartenoit à un Chrestien, le feu l'effraya, il s'enfuit & abandonna sa maison. Un autre Chrestien de ses amis plein de courage & de foy y va, y jette de l'eau benite, & preserve cette maison par les ferventes prieres qu'il fit à Dieu. Le Pere Baborier, qui a esté sur les lieux, & qui a vû cette maison, assûre que le feu l'épargna seule, & que toutes les autres qui la touchoient, & qui l'environnoient ont esté entierement détruites & consumées. J'aurois un peu de

peine à raconter tant de prodiges à ces hommes profanes, qui font gloire de leur incredulité ; mais à vous, Monſeigneur, dont je connois depuis ſi long-temps la Foy & la Religion, je me ferois un ſcrupule de vous en rien cacher, afin qu'admirant avec nous, les miſericordes du Seigneur, vous nous aidiez à le remercier de ce qu'il veut bien encore dans ces derniers temps faire éclater ſa puiſſance, pour animer la foy des Neophytes.

Lorſque j'allai à *Fou-tcheou*, je laiſſai les Peres le Couteulx, de Tartre, & Franki à *Nan-tchang*. Ils n'y demeurerent pas inutiles, pendant les quatre mois que je fus abſent. Il n'y avoit que trés-peu de temps qu'ils eſtoient arrivez à la Chine, & à peine pouvoient-ils dire deux mots en Chinois : ils ne laiſſerent

laiſſerent pas cependant à force de travail & d'application d'apprendre les termes les plus neceſſaires pour parler aux Chreſtiens des choſes de Dieu. Ils faiſoient venir nos domeſtiques, repetoient devant eux ce qu'ils avoient appris par cœur, & quand ils en eſtoient entendus, ils ſe hazardoient de dire les meſmes choſes dans une aſſemblée. Dieu benit leur travail & leurs bonnes intentions : je trouvai à mon retour, qu'ils avoient baptiſé quarante-neuf perſonnes, & qu'ils avoient aſſiſté à pluſieurs aſſemblées de femmes Chreſtiennes pour les inſtruire, les confirmer dans la Foy, & baptiſer les Catechumenes. Il ſeroit difficile de marquer ici la pieté avec laquelle les Chreſtiens paſſerent la Semaine Sainte. Le Dimanche le

concours fut extraordinaire, l'Egliſe ſe trouva trop petite, quoique d'ailleurs elle ſoit aſſez grande ; on benit des rameaux, des parfums & des bougies que les Chreſtiens ont couſtume de bruſler durant le cours de l'année devant les ſaintes Images. Le Jeudy Saint on conſerva le Saint Sacrement, comme on a couſtume de le faire en Europe. Pendant tout le temps qu'il fut expoſé, les Chreſtiens ſe partagerent pour venir l'adorer ; de ſorte que toute l'apreſdiſnée & la nuit ſuivante, il y en eut toûjours pluſieurs en prieres. Ils recitoient d'heure en heure le chapelet à haute voix, ou bien certaines prieres en forme de Litanies à l'honneur du Trés-Saint Sacrement. Le Vendredy l'Egliſe ſe trouva encore trop petite. On

y fit l'adoration de la Croix de la meſme maniere que nous la faiſons en Europe : tout ce qu'il y eut de particulier, fut qu'aprés cette ſainte ceremonie, ces fervens Neophytes prirent une rude diſcipline. Le Samedy on fit les ceremonies ordinaires de l'Egliſe, & le jour de Paſques plus de cent perſonnes communierent, & l'Egliſe fut preſque toûjours pleine depuis le matin juſqu'au ſoir.

Je ne croi pas pouvoir mieux finir cette longue lettre, qu'en ajouſtant ici une petite Relation de ce qui s'eſt paſſé dans les Miſſions de *Kien tchang*, & de *Nan-fang* depuis le mois de Fevrier juſqu'au mois d'Aouſt de l'année mil ſept cens deux. Cette Relation eſt du Pere de Premare, qui eſtoit alors chargé de ces deux Egliſes, où il a

baptiſé plus de ſix cens perſonnes : & comme elle eſt écrite avec une naïveté qui perſuade, je la tranſcris ſans y rien changer. Elle vous donnera, Monſeigneur, une idée des petites excurſions que nous faiſons quelquefois à la campagne, & des biens qu'on en retireroit, ſi les Miſſionnaires eſtoient en eſtat de faire plus ſouvent de ces ſortes de voyages. Voici donc ce que dit ce Pere.

» Je partis de *Nan-tchang-fou* au » commencement du mois de » Fevrier pour me rendre à mon » Egliſe de *Kien-tchang*. J'arrivay à » *Fou tcheou*, qui eſtoit ſur mon » paſſage, aſſez à temps pour aſ- » ſiſter à la mort un ſaint vieillard » nommé Paul, qui avoit eſté un » des premiers & des plus zelez » Chreſtiens de cette nouvelle » Egliſe. Ce bon homme atten-

doit la venuë de quelque Pere « avec une ardeur & une confian- « ce admirable. Quoiqu'il baiſſaſt « tous les jours, & qu'il ſe viſt « preſt de mourir, il diſoit toû- « jours qu'il ne mourroit pas ſans « recevoir les Sacremens. Il n'y « avoit cependant guere d'appa- « rence qu'il puſt avoir ce bon- « heur, lorſque j'arrivai. Dés le « lendemain je lui portai le ſaint « Viatique, qu'il reçut avec des « ſentimens de devotion dont je « fus attendri. Dans ce moment « il ſe répandit ſur ſon viſage un « certain air de joye, qui fut « comme un preſage du bonheur « dont ſon ame alla joüir dans « le Ciel deux ou trois jours aprés, « comme j'ai tout ſujet de le croi- « re. C'eſt ainſi que Dieu aime à « ſe communiquer aux pauvres, « & à les récompenſer dés cette « vie de la fidelité avec laquelle « ils l'ont ſervi. «

» Je paſſai enſuite par *Kien-*
» *tchang*, mais ſans m'y arreſter,
» & je me rendis à *Nan-fong* avec
» les Peres de Goville & Noëlas
» qui m'accompagnoient.

» Nous arrivaſmes quelques
» jours avant le Careſme. Comme
» nous ne pouvious pas y demeu-
» rer long-temps, j'exhortai les
» hommes à approcher des Sacre-
» mens, & je preſſai les femmes
» d'achever leurs aſſemblées. Je
» puis dire à la gloire de Noſtre-
» Seigneur, que la pluſpart s'ac-
» quiterent de leur devoir avec
» beaucoup de Religion, venant
» aſſiduëment à l'Egliſe, & ſe te-
» nant preſts pour approcher des
» Sacremens à leur rang. Si je leur
» avois donné de meilleurs exem-
» ples, c'eſt à dire, ſi j'avois eu
» plus de zele, plus de receüille-
» ment & plus de vertu, leur fer-
» veur euſt eſté encore plus gran-

de. C'eſt particulierement dans « les aſſemblées des femmes, « qu'un Miſſionnaire a beſoin « d'une patience & d'une égalité « inalterable. On y baptiſe les en- « fans, & quelquefois auſſi des filles « & des femmes adultes. Celles-ci « ſont pour l'ordinaire des Payen- « nes, qui ayant eu le bonheur « d'entrer dans une maiſon Chrê- « tienne, n'y ſont pas long-temps « ſans s'inſtruire de la Religion, « & ſans ſouhaiter le Bapteſme. Je « tins ſix ou ſept de ces aſſem- « blées pendant le Careſme. «

L'application avec laquelle « on inſtruit les Chreſtiens qui « ſont dans les villes, ne nous « doit pas faire negliger ceux de « la campagne. J'ai éprouvé que « c'eſt dans les villages qu'on fait « le plus de fruit, & qu'y trou- « vant des ames mieux diſpoſées, « c'eſt à dire, plus ſaintes & plus «

» innocentes ; on y gouſte auſſi
» une plus grande conſolation.
» La premiere Semaine de Careſ-
» me, j'allai à un village nommé
» *Lou-kang*, à une petite journée
» de *Nan-fong*. Ce ſont trois ou
» quatre hameaux ſi peu éloignez
» les uns des autres, qu'ils paroiſ-
» ſent n'en faire qu'un. Sur le che-
» min je laiſſai diſner à loiſir ceux
» qui m'accompagnoient, & j'a-
» vançai toûjours en attendant
» qu'ils me joigniſſent. Je trouvai
» ſur une petite colline, un hom-
» me qui faiſoit le meſme che-
» min que moy. Il me regarda
» fort attentivement, ſurpris ſans
» doute de voir un étranger ſeul
» & à pied. Il me ſuivit d'abord
» ſans rien dire, à la fin il ne put
» s'empeſcher de me parler. Je
» profitai de l'occaſion, je lui an-
» nonçai le Royaume de Dieu, &
» je l'exhortay à ſe convertir.

Tout-

Tout ce que je lui dis fit impreſ- «
ſion ſur ſon cœur, & par un ef- «
fet merveilleux de la grace du «
Seigneur, il en fut ſi vivement «
touché qu'il reſolut de ſe faire «
Chreſtien. «

Auſſi-toſt que je parus à *Lou-* «
kang, la nouvelle de mon arri- «
vée ſe répandit de maiſon en «
maiſon. Le lendemain aprés «
avoir dit la Meſſe, j'allai dans «
un petit bois pour y prier Dieu : «
mais à peine y fus-je entré, que «
pluſieurs de ces bonnes gens «
vinrent m'y trouver. Je les re- «
cevois avec amitié, & je les en- «
voyois à la maiſon, où mon Ca- «
techiſte faiſoit l'inſtruction. «
Comme il parloit d'une manie- «
re plus intelligible pour eux, «
que je n'aurois pû faire dans «
le jargon du pays, il étoit plus «
capable de les inſtruire que moi. «
Dans cette premiere viſite, je «

„ ne conferai le Bapteſme qu'à
„ dix-huit perſonnes que je trou-
„ vai trés bien diſpoſées. Mais je
„ promis aux autres qui ſouhai-
„ toient de le recevoir, de reve-
„ nir les voir dans quatre ou cinq
„ mois, & d'en baptiſer alors un
„ plus grand nombre. Avant que
„ de quitter *Lou-kang*, je fis quel-
„ ques reglemens, & je nommai
„ quatre de ces nouveaux Chreſ-
„ tiens pour inſtruire les Catechu-
„ menes, & pour avoir ſoin du
„ petit troupeau. Une charité aſſez
„ legere que je fis alors à une pau-
„ vre femme malade, donna de
„ l'eſtime pour le Chriſtianiſme.
„ Elle languiſſoit depuis trois ou
„ quatre ans, abandonnée de ſes
„ plus proches parens, qui eſtoient
„ rebutez de la voir ſi long-temps
„ dans cet eſtat, & qui d'ailleurs
„ n'avoient pas le moyen de la
„ ſoulager. Aprés qu'elle eut eſté

inſtruite, j'allai la baptiſer dans « ſa cabane, je la trouvai cou- « chée ſur un peu de paille ; il n'y « a point de beſte en Europe qui « n'en ait de meilleure. Les Chreſ- « tiens la conſolerent le mieux « qu'ils purent. Je mis une piece « de trente ſols entre les mains « d'un des plus vertueux, pour « fournir à cette pauvre femme « quelque petit ſecours, ou pour la « faire enterrer, ſi elle venoit à « mourir, leur faiſant entendre « qu'en cela j'enviſageois encore « plus le bien de ſon ame, que ce- « lui de ſon corps. Je lui recom- « mandai de ne la point quitter, « & de lui parler ſouvent de Dieu. « Deux jours aprés mon départ, « j'appris qu'elle eſtoit morte dans « de grands ſentimens de pieté. Il « ne faut qu'une petite aumoſne « faite à propos, pour gagner « quelquefois à J. C. ou pour con- «

„ ſerver dans la Foy tout un vil-
„ lage.

„ Les Chreſtiens que j'avois
„ baptiſés à *Lou-kang*, vinrent à
„ *Nan-fong*, paſſer les Feſtes de
„ Paſques, & m'amenerent quatre
„ ou cinq perſonnes que je bapti-
„ ſai. Il y avoit parmi eux un jeu-
„ ne homme de dix-ſept à dix-
„ huit ans, qui me parut eſtre
„ dans des diſpoſitions admira-
„ bles. Je n'ai point encore trouvé
„ à la Chine de meilleur cœur.
„ Comme il eſt riche, ſa mere &
„ ſon ayeule donnoient tous les
„ ans dix *taels* aux Bonzes, afin
„ qu'il euſt du ſuccez dans ſes étu-
„ des. Il me promit que ſa femme,
„ ſa mere, ſa grand'mere & tous
„ ſes parens embraſſeroient la Re-
„ ligion Chreſtienne, & qu'il n'au-
„ roit point de repos, qu'ils n'euſ-
„ ſent tous reçû le Bapteſme.
„ Quand on fera une petite Egliſe

à *Lou-kang*, ce qu'il faut faire au « pluſtoſt, ce jeune Chreſtien pour- « ra ſans peine en faire les frais. « Voilà mon voyage de *Lou-kang*. «

J'ay toûjours crû que les Chi- « nois, du genie dont je les con- « nois, ſeroient charmez des ce- « remonies de l'Egliſe, ſi nous « pouvions les faire avec un peu « plus d'éclat. Comme nous eſ- « tions trois Jeſuites à *Nan-fong*, « nous reſoluſmes de faire toutes « les ceremonies de la Semaine « Sainte. Nous commençaſmes « donc le Jeudy : il y eut ce jour- « là environ quarante perſonnes « qui communierent, nous diſ- « mes une grande Meſſe avec « Diacre & Soudiacre. Avant la « Communion, je prononçai tout « haut les Actes qu'on fait faire « en approchant de ce divin Sa- « crement. Quoique la langue « Chinoiſe ne ſoit pas feconde en «

» affections du cœur, cela eut beau-
» coup de ſuccez ; car ſoit par la
» nouveauté, ſoit par l'air & la ma-
» niere, dont cela ſe paſſa, je re-
» marquai ſur le viſage de ces
» bons Chreſtiens, une devotion
» que je n'avois pas encore veuë.
» Les Chinois ne ſe ſervent que
» de prieres vocales, je croy qu'il
» ſeroit trés-avantageux de les
» diſpoſer peu à peu à l'Oraiſon
» mentale, en faiſant d'abord à
» haute voix devant eux, les re-
» flexions & les actes qu'ils ne ſont
» pas capables de produire d'eux-
» meſmes. La Chapelle où nous
» plaçaſmes le Saint Sacrement,
» eſtoit trés-bien parée, & les
» belles Images de la Paſſion,
» qu'on m'a envoyées cette année
» de France, toucherent ſenſible-
» ment tous les Chreſtiens. Je fis
» le ſoir le lavement des pieds de
» la maniere qu'il eſt marqué dans

le Rituel. J'avois eu un peu de « peine à reſoudre quelques-uns « de nos Neophytes à cette ſain- « te ceremonie, pluſieurs diſant « comme Saint Pierre, qu'ils ne « pourroient jamais ſouffrir qu'on « s'humiliaſt ainſi devant eux. « Aprés une priere à Noſtre-Sei- « gneur, on tira au ſort douze « noms, & il arriva par un effet « de la Providence, que tous ceux « dont on tira les noms, eſtoient « les plus fervens & les plus ver- « tueux. Il y en eut un ſur tout, « qui par humilité prioit Dieu de « tout ſon cœur que ſon nom ne « vinſt pas. Les Chinois ſont pro- « pres à remarquer ces petites cir- « conſtances, & celle-cy ſervit « beaucoup à leur rendre cette « ceremonie plus venerable. De « plus les habits ſacrez que je « pris avec les deux autres Peres, « les cierges allumez, les prieres «

» en Chinois & en Latin, la mo-
» deſtie que je crus neceſſaire en
» cette occaſion plus qu'en aucu-
» ne autre; tout cela fit ſur eux
» de ſi vives impreſſions, qu'ils ſe
» crurent obligez de vivre encore
» avec plus de ferveur qu'aupara-
» vant, & d'imiter autant qu'ils
» pourroient les douze Apoſtres,
» qu'ils avoient eu l'honneur de
» repreſenter.

» Le Vendredy Saint l'adora-
» tion de la Croix ſe fit à l'ordi-
» naire, & elle fut ſuivie d'une
» longue & rude diſcipline qu'on
» prit à la veuë de Jeſus-Chriſt en
» Croix, & en répandant beau-
» coup de larmes. Le ſoir nous
» diſmes Tenebres. On expliqua
» ce que ſignifioient ces quinze
» cierges, qu'on met ſur un trian-
» gle, & qu'on éteint l'un aprés
» l'autre, le dernier qu'on cache
» ſous l'Autel & qu'on montre en-

ſuite tout allumé, ce bruit qu'on « fait à la fin des Tenebres. Cet- « te explication les contenta fort, « & ils furent charmez de voir « qu'il n'y avoit pas une ſeule de « nos ceremonies, qui ne renfer- « maſt quelque ſens myſterieux. «

Aprés avoir baptiſé cinquan- « te cinq perſonnes à *Nan-fong*, « je fus obligé de me rendre à « *Kien-tchang*, où j'ai fait à peu « prés les meſmes exercices. J'aſ- « ſiſtai-là à ſept ou huit aſſemblées « de femmes Chreſtiennes, & je « parcourus tous les villages où il « y a des Chreſtiens. De plus j'eus « le bonheur d'ouvrir le chemin « à l'Evangile, dans un lieu où il « n'avoit point encore eſté preſ- « ché. Une bonne Chreſtienne « qui eſt dans le Palais du Gou- « verneur de la ville, m'envoya « un *tael* pour l'employer à quel- « que œuvre de pieté, ſelon que «

» je le jugerois plus à propos. Je
» crus que je ne pouvois mieux
» employer cette aumoſne qu'à
» faire une petite Miſſion à *Siao-*
» *che*. C'eſt une groſſe Bourgade
» à ſix lieuës de *Kien-tchang* ſur la
» route de *Sing-tchin-hien*. Les ha-
» bitans ſont de bonnes gens
» francs, ſinceres & vivans dans
» une grande innocence. Comme
» *Siao-che* eſt ſur le bord de la ri-
» viere, les hommes y ſont preſ-
» que tous peſcheurs. Je fus ſur-
» pris en entrant dans la Bourga-
» de, de ne rencontrer perſonne
» & de ne voir que des enfans
» aux portes. C'eſt que les fem-
» mes ſont renfermées dans les
» maiſons, où elles travaillent,
» tandis que les maris ſont occu-
» pez à la peſche ou à cultiver
» leurs champs, qu'ils labourent
» deux ou trois fois l'année. *Lou-*
» *kang*, m'avoit donné du gouſt

pour les Miſſions de la campa-« gne. Je ſortis de la Bourgade &« je trouvai tous ces pauvres gens« qui travailloient de côté & d'au-« tre. J'en abordai un d'entre« eux, qui me parut avoir la phi-« ſionomie heureuſe, & je lui« parlai de Dieu. Il entra ſans pei-« ne dans tous les ſentimens que« je voulus lui inſpirer, il me pa-« rut content de ce que je diſois,« & m'invita par honneur à aller« dans la ſalle des Anceſtres. C'eſt« la plus belle maiſon de toute la« Bourgade, elle eſt commune à« tous les habitans, parce que s'eſ-« tant fait depuis long-temps une« couſtume de ne point s'allier« hors de leur pays, ils ſont tous« parens aujourd'hui & ont les« meſmes ayeux. Ce fut donc-là,« que pluſieurs quittant leur tra-« vail, accoururent pour enten-« dre la ſainte Doctrine. J'en fis«

» expliquer les principaux Arti-
» cles par mon Catechiſte, je
» leur laiſſai quelques livres, &
» ne pouvant demeurer avec eux
» bien long-temps, je partis aprés
» avoir baptiſé dix-neuf Catechu-
» menes. Pendant environ trois
» mois que nous avons demeuré
» à *Kien-tchang*, nous avons con-
» feré le Bapteſme à quatre-vingt-
» dix-huit perſonnes, en ſorte que
» depuis noſtre arrivée à *Nan-*
» *fong*, juſqu'à ce que je reçus l'or-
» dre de mes Superieurs, de quit-
» ter *Kien-tchang*, nous comptions
» les Peres & moi, que nous avions
» eu juſtement autant de Bapteſ-
mes que de jours. Voilà, Mon-
ſeigneur, ce que le Pere de
Premare m'a écrit de ſa Miſſion.
Je ſuis faſché de n'avoir pas une
Relation entiere de tout ce qu'il
a fait, elle ſeroit curieuſe & tres-
capable d'édifier.

Tandis que nous travaillons de toutes nos forces dans les Provinces à la converſion des ames, les Peres qui demeurent à la Cour, ne s'épargnent pas. Outre les ſervices que l'Empereur exige d'eux, & que l'amour de la Religion les engage de rendre à ce Prince, ceux qui ſont arrivez depuis peu d'Europe, s'appliquent à l'étude de la langue & des caracteres, ce qui eſt trés-long & trés-penible. Je puis aſſeurer qu'il n'y a point de travail plus difficile ni plus rebutant que celui-là. C'eſt un grimoire que ces caracteres Chinois, qu'il paroiſt d'abord impoſſible de déchiffrer. Cependant à force de regarder & de ſe fatiguer l'imagination & la memoire, cela ſe débroüille, & l'on commence à y voir clair. Les difficultez qu'on y trouve,

ſont incomparablement plus grandes par rapport aux Europeans, que par rapport aux naturels du pays ; ceux-cy s'effrayent moins de ce qu'ils ont vû cent fois, & ils n'ont pas ces grandes vivacitez d'eſprit, qui rendent un peu ennemi d'une geſne conſtante. Mais la charité de Jeſus-Chriſt eſt plus forte que tous ces obſtacles ; elle ſeule nous anime, elle nous ſouſtient dans cette penible application, on en devore avidement le travail, par l'eſperance qu'eſtant habiles dans ce que les Chinois eſtiment le plus, on les gagnera plus aiſément à Noſtre-Seigneur. Les Peres qui ſont à la Cour ont beaucoup d'avantage pour cette étude, qu'on n'a pas dans les Provinces. Car pour les caracteres, ils y trouvent les plus excellens maiſtres, & pour

la langue, ils ſont ſans ceſſe environnez de gens qui la parlent avec toute la politeſſe poſſible. Mais il faut avoüer auſſi que cette ſcience leur eſt abſolument neceſſaire : quelque eſprit & quelques talens qu'on ait d'ailleurs, ce n'eſt que par-là qu'on a entrée chez tout ce qu'il y a de Grands dans l'Empire. Ils nous invitent, ils converſent avec nous, ils nous ſouffrent quelquefois parler de la ſcience du ſalut, & s'ils ne ſe convertiſſent pas toûjours, au moins ſont-ils dans l'occaſion, les Protecteurs d'une Religion qu'on eſtime à proportion qu'on la connoiſt dans elle-meſme & dans ceux qui viennent la preſcher ſi loin, ayant pû demeurer avec agrément dans leur pays. Le Pere de Fontaney qui retourne en France, vous in-

ſtruira, Monſeigneur, de tout le bien qu'on fait à Pekin. Il n'eſt pas croyable combien le nombre d'enfans que les parens abandonnent & qu'on expoſe chaque année dans cette grande ville, eſt conſiderable. Il n'y a gueres de jours qu'on n'en baptiſe pluſieurs, & c'eſt un des plus ſolides biens que l'on puiſſe faire en ce pays. Car ceux que nous convertiſſons, quand ils ſont adultes, peuvent ſe démentir & changer, & il ne s'en trouve que trop, qui ſont peu fidelles à la grace qu'ils ont reçûë; au lieu que ces enfans abandonnez, mourant immediatement aprés le Bapteſme, vont infailliblement au Ciel, où ils prient ſans doute pour ceux qui leur ont procuré ce bonheur ineſtimable. C'eſt icy où ſans vouloir approfondir un ſi grand myſte-

re,

re, nous pouvons admirer la conduite de Dieu ſur les hommes. Il va choiſir dans une Cour Idolaſtre, qui peut eſtre regardée comme le centre de tous les vices, des enfans de peché, pour les faire participans de l'heritage Celeſte, tandis qu'il livre à l'emportement volontaire de leurs paſſions, les parens de ces enfans meſmes, & une infinité d'autres hommes, qui ſeront un jour les victimes de ſa juſtice.

Il y a environ un an que le Frere Fraperie, que l'Empereur eſtime fort pour ſon habileté dans la Medecine & dans la Chirurgie, eut le bonheur de baptiſer un petit fils de ce grand Prince, & de le mettre dans le Ciel, puiſqu'il mourut un ou deux jours aprés, âgé de trois à quatre ans. Je ne puis douter que

cette ame predeſtinée, n'implore dans ce moment la miſericorde de Dieu, pour le ſalut de ceux qui lui ont donné la vie, & pour tous les pauvres Chinois. Les Medecins deſeſperant de pouvoir guerir ce petit Prince, on appella le Frere Frapperie. L'eſtat où il le trouva, lui fit juger qu'il n'en pouvoit pas revenir ; c'eſtoit une petite verole rentrée, à laquelle il n'y avoit plus de remede ; ce Frere rempli de zele, ne pouvant plus guerir le corps, penſa à ſauver l'ame. Il s'approcha du Prince, ſous pretexte de l'examiner de plus prés, & d'en pouvoir rendre compte à l'Empereur, qui l'appelloit à une maiſon de campagne, où il va ordinairement ; mais en effet, pour baptiſer l'enfant mourant & lui procurer le ſalut éternel ; ce qu'il

fit le plus heureuſement du monde & ſans que perſonne s'en apperçuſt. Ce cher Frere tout penetré de ce qui venoit de lui arriver, m'écrivit qu'il ne pouvoit contenir ſa joye, & qu'il ne concevoit pas qu'on en puſt gouſter une plus grande, ni une plus pure dans ce monde. Je parlois tantoſt des croix de nos Miſſionnaires, voilà quels ſont leurs plaiſirs. Ils ne vous ſont pas inconnus ces ſortes de plaiſirs, Monſeigneur, & je ſuis perſuadé que vous les avez gouſtez, lorſque vous avez ramené à l'Egliſe un ſi grand nombre d'Heretiques qui s'en eſtoient ſeparez, & que vous avez fait bruſler dans la cour de voſtre Chaſteau de la Force, cette multitude de livres pernicieux, qui les entretenoient dans leurs erreurs. Je ſçai, Monſeigneur, les éloges

que le Roy a fait de voſtre zele, & les marques qu'il vous a données de ſa bienveillance & de ſon eſtime: mais je ſuis perſuadé que vous avez eſté moins touché de ces marques de diſtinction, qui vous ſont ſi honorables, que de la ſatisfaction de voir rentrer des ames preſque deſeſperées, dans le chemin aſſûré du ſalut.

Pardonnez-moy, Monſeigneur, la liberté que j'ai priſe de vous écrire une ſi longue lettre, ayant ſi peu de choſes à vous dire. Les commencemens d'une Miſſion ſont difficiles, on ne peut trop le repeter. Quand nous aurons plus de maiſons, quand nous ſçaurons mieux la langue, quand nous ſerons plus faits aux manieres du pays, & quand nous aurons enfin beau-

coup de ſecours, qui nous manquent encore, nous eſperons de la ſouveraine bonté de Dieu, que les converſions ſeront plus nombreuſes. J'avois deſſein de vous dire un mot ſur les diſputes qui ſe ſont élevées ici, je ne ſçai comment ce point m'eſt échappé. Je pourrai l'an prochain vous développer ce que c'eſt que les honneurs que l'on rend à Confucius & aux parens. Les Chreſtiens de ce pays, ont eſté bien étonnez quand ils ont ſçû qu'on les accuſoit d'idolatrie. Ils addreſſent cette année des plaintes au Saint Pere, & lui envoyent des témoignages autentiques de la pureté de leur Foy & de l'innocence des ceremonies qu'ils croyent pouvoir pratiquer ſans impieté & ſans ſu-

perſtition ; j'ay traduit quelques-uns de ces témoignages. Je ſuis avec un trés profond reſpect.

MONSEIGNEUR,

Voſtre trés-humble & trés obéïſſant ſerviteur, F. FOUQUET, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

LETTRE
DU PERE
TACHARD

Superieur General des Missionnaires François de la Compagnie de JESUS, au R. P. de la Chaize, de la mesme Compagnie, Confesseur du Roy.

A Pondichery le 30. Septembre 1703.

MON TRES-REVEREND PERE,

P. C.

Nous avons jusqu'à present attendu l'arrivée des vaisseaux

de France, mais quoique la ſaiſon ſoit déja avancée, il n'en a encore paru aucun, & nous ne ſçavons s'il en viendra cette année. Cette incertitude m'oblige à vous écrire par un vaiſſeau Danois, qui eſt le ſeul qui retourne en Europe.

Noſtre Miſſion du Royaume de Carnate commence à s'eſtablir ſolidement. Nous y avons preſentement quatre excellens Miſſionnaires, dont le P. Bouchet qui a fait tant de converſions dans le Maduré eſt Superieur. Les trois autres ſont les Peres Mauduit, de la Fontaine & Petit. Le Pere de la Breüille s'eſtoit auſſi conſacré à travailler dans ce vaſte champ; mais une maladie dangereuſe l'ayant obligé de revenir à Pondichery, je n'ai pas crû devoir l'expoſer une ſeconde fois à une vie

ſi

ſi dure & ſi laborieuſe.

Il s'eſt élevé cette année une petite perſecution contre le Pere Bouchet. On l'a mis en priſon avec ſes Catechiſtes, & on l'a menacé de le bruſler tout vif, & de lui faire ſouffrir des tourmens qui font horreur. On eſtoit ſur le point de lui envelopper les mains avec de la toile de coton trempée dans l'huile, & on devoit y mettre le feu, lorſque Noſtre-Seigneur détourna les Juges de ſe ſervir d'un ſupplice ſi violent. On lui a preſenté pluſieurs fois des fers rouges de feu pour le tourmenter par tout le corps ; mais ſa douceur & ſon air modeſte & grave, ſembloit retenir ſes bourreaux. Quand il fut arreſté, on ſe ſaiſit de ſa Chapelle, & de tous les petits meubles de ſon hermitage, & on lui enleva toutes les

aumoſnes qu'il avoit, ſoit pour ſon entretien & celui de ſes Catechiſtes, ſoit pour la ſubſiſtance des autres Peres. Enfin aprés avoir demeuré un mois en priſon, où il ne prenoit qu'une ou deux fois par jour un peu de lait dans une écorce de bois, on le délivra avec quelques Chreſtiens qui avoient eſté les compagnons de ſes ſouffrances. Mais en lui rendant la liberté, on ne lui rendit pas ce qu'on lui avoit enlevé, & il a fallu y ſuppléer comme nous avons pû. La maniere dont ce fervent Miſſionnaire s'eſt comporté pendant tout ce temps-là a fait beaucoup d'honneur à noſtre ſainte Religion, les Infidelles ne pouvant s'empeſcher d'admirer ſa patience & la joye qui eſtoit répanduë ſur ſon viſage.

Le Pere de la Fontaine a eu

auſſi part aux opprobres de la Croix du Sauveur. Les Brames de la ville de *Punguenour*, voyant les progrez qu'il faiſoit en conceurent de la jalouſie, & reſolurent de le faire chaſſer de ſon hermitage avec outrage & ignominie. Dans cette vûë ils engagerent quelques Neophytes de leur *Caſte* à l'accuſer de ſe ſervir de vin au Sacrifice de la Meſſe, ce qui paſſe parmi ces peuples pour un crime capital. Aprés bien des affronts & des peines trés-humiliantes, dont Noſtre-Seigneur a tiré ſa gloire, la perſecution a ceſſé, & ce Pere travaille avec plus de benedictions qu'auparavant à la converſion des Gentils.

Le Pere Petit ne ſçachant pas encore aſſez bien la langue du pays, s'eſt retiré dans une eſpece de deſert où il demeure

pour l'apprendre & pour ſe former peu à peu aux bizarres couſtumes de ces peuples, & à la vie penitente qu'il doit mener.

Le Pere Mauduit eſt actuellement en priſon, d'où il m'écrit en ces termes: *J'ai eſté battu, baffoüé & meurtri juſqu'à la mort avec mes bons Catechiſtes; mais enfin je ſuis encore vivant & en eſtat de rendre ſervice à Dieu, ſi mes pechez ne m'en rendent pas indigne. On m'a tout pris, & je vous prie de me ſecourir.* Je vous avouë, Mon Reverend Pere, que cette triſte nouvelle m'a percé le cœur: mais ce qui me penetre de douleur, eſt de nous voir preſque dépourveus de tout, & dans une eſpece d'impoſſibilité de ſecourir ce pauvre captif pour Jeſus-Chriſt. Nous commençons à vendre nos meubles, & ce qui nous reſte d'inſ-

trumens de Mathematique pour ne pas manquer à nos chers Miſſionnaires dans des neceſſitez ſi preſſantes.

Les Peres Quenein, Papin & Baudré ſont dans le Royaume de Bengale, où ils ne manquent pas d'occupation. Ce dernier vint l'an paſſé ſur les vaiſſeaux de la Royale Compagnie. Sa ſanté ne lui a pas permis d'entrer dans la Miſſion des terres, à laquelle il ſouhaitoit ardemment de ſe conſacrer.

Nous ſommes ici cinq Preſtres & deux Freres de noſtre Compagnie, tous fort occupez. Le Pere de la Breüille, qui eſt revenu de *Carnate*, à cauſe de ſa mauvaiſe ſanté, comme je vous l'ai marqué au commencement de cette lettre, enſeigne la Philoſophie. Le Pere Dolu eſt Curé de la Paroiſſe

des Malabares. Le Pere de la Lane, venu par les derniers vaiſſeaux, apprend les langues du pays pour entrer en Miſſion l'année prochaine. Le Pere Turpin travaille trés-utilement à la converſion des Gentils de cette ville, & apprend la Langue Latine à quelques jeunes François & Portugais, qui ſe deſtinent à l'Etat Eccleſiaſtique. Le Frere Moricet apprend à lire & à écrire, l'Arithmetique, le pilotage & autres ſciences aux enfans, afin qu'ils puiſſent dans la ſuite gagner leur vie. Nous taſchons ſur tout de bien élever cette jeuneſſe, & de luy inſpirer la crainte de Dieu & des ſentimens de pieté. Le Seigneur a beni cette année nos travaux; car nous comptons plus de trois cens perſonnes adultes, baptiſées dans noſtre Egliſe. La ville

de Pondichery s'augmente tous les jours. On y compte plus de trente mille ames, dont il n'y a encore qu'environ deux mille Chreſtiens. Nous eſperons avec la grace de Dieu, qu'en peu d'années, la plus grande partie de ce peuple embraſſera noſtre ſainte Religion. Nous ferons tous nos efforts pour cela, & je puis vous aſſûrer que nous n'y épargnerons, ni nos peines, ni nos travaux. S'il vient ici cette année quelques vaiſſeaux François, j'aurai l'honneur de vous écrire plus amplement & de vous aſſûrer que je ſuis avec un trés-profond reſpect.

MON TRES-REVEREND PERE,

Voſtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur, TACHARD, Miſſionnaire de la Compagnie de JESUS.

MEMOIRE

TOUCHANT L'ESTAT des Miſſions, nouvellement eſtablies dans la Californie, par les Peres de la Compagnie de JESUS; preſenté au Conſeil Royal de Guadalaxara au Mexique le 10. de Février de l'année 1702. par le Pere François Marie Picolo, de la meſme Compagnie, & un des premiers Fondateurs de cette Miſſion.

Traduit de l'Eſpagnol.

MESSEIGNEURS,

C'eſt pour obeïr aux ordres

que vous m'avez fait l'honneur de me donner depuis quelques jours, que je vais vous rendre un compte exact & fidelle, des découvertes & des eſtabliſſemens que nous avons faits, le Pere Jean Marie de Salvatierra & moy, dans la Californie, depuis environ cinq ans que nous ſommes entrés dans ce vaſte pays.

Nous nous embarquaſmes au mois d'Octobre de l'année mil ſix cens quatre-vingt-dix-ſept, & nous paſſaſmes la mer, qui ſepare la Californie du nouveau Mexique, ſous les auſpices & ſous la protection de Noſtre-Dame de Lorete, dont nous portions avec nous l'Image. Cette *eſtoile de la mer*, nous conduiſit heureuſement au port avec tous les gens qui nous accompagnoient. Auſſi-toſt que nous euſmes mis pied à terre, nous

plaçaſmes l'Image de la Sainte Vierge au lieu le plus décent que nous trouvaſmes; & aprés l'avoir ornée autant que noſtre pauvreté nous le put permettre, nous priaſmes cette puiſſante Avocate de nous eſtre auſſi favorable ſur terre, qu'elle nous l'avoit eſté ſur mer.

Le Demon que nous allions inquieter dans la paiſible poſſeſſion où il eſtoit depuis tant de ſiecles, fit tous ſes efforts pour traverſer noſtre entrepriſe, & pour nous empeſcher de réüſſir. Les peuples chez qui nous abordaſmes, ne pouvant eſtre informez du deſſein que nous avions de les retirer des profondes tenebres de l'Idolatrie où ils ſont enſevelis, & de travailler à leur ſalut éternel, parce qu'ils ne ſçavoient pas noſtre langue, & qu'il n'y avoit

parmi nous, perſonne qui euſt aucune connoiſſance de la leur, s'imaginerent que nous ne venions dans leur pays, que pour leur enlever la peſche des perles, comme d'autres avoient paru vouloir le faire plus d'une fois au temps paſſé. Dans cette penſée ils prirent les armes, & vinrent par troupes à noſtre habitation, où il n'y avoit alors qu'un trés-petit nombre d'Eſpagnols. La violence avec laquelle ils nous attaquerent, & la multitude des fleches & des pierres qu'ils nous jetterent fut ſi grande, que c'eſtoit fait de nous infailliblement, ſi la Sainte Vierge, qui nous tenoit lieu d'une *armée rangée en bataille*, ne nous euſt protegez. Les gens qui ſe trouverent avec nous, aidez du ſecours d'enhaut, ſoûtinrent vigoureuſement l'atta-

que, & repouſſerent les ennemis avec tant de ſuccez, qu'on les vit bien-toſt prendre la fuite.

Les Barbares devenus plus traitables par leur défaite, & voyant d'ailleurs qu'ils ne gagneroient rien ſur nous par la force, nous députerent quelques-uns d'entre eux ; nous les reçuſmes avec amitié, & nous appriſmes bien-toſt aſſez de leur langue, pour leur faire concevoir ce qui nous avoit porté à venir en leur pays. Ces Deputez détromperent leurs compatriotes de l'erreur où ils eſtoient ; de ſorte que perſuadez de nos bonnes intentions, ils revinrent nous trouver en plus grand nombre, & nous marquerent tous de la joye de voir que nous ſouhaitions les inſtruire de noſtre ſainte Religion, & leur apprendre le chemin du Ciel. De ſi

heureuſes diſpoſitions nous animerent à apprendre à fond la langue *Monqui*, qu'on parle en ce pays-là. Deux ans entiers ſe paſſerent partie à étudier, & partie à catechiſer ces peuples. Le Pere de Salvatierra, ſe chargea d'inſtruire les Adultes, & moi les enfans. L'aſſiduité de cette jeuneſſe à venir nous entendre parler de Dieu, & ſon application à apprendre la doctrine Chreſtienne fut ſi grande, qu'elle ſe trouva en peu de temps parfaitement inſtruite. Pluſieurs me demanderent le ſaint Bapteſme ; mais avec tant de larmes & de ſi grandes inſtances, que je ne crus pas devoir le leur refuſer. Quelques malades & quelques vieillards qui nous parurent ſuffiſamment inſtruits, le reçurent auſſi, dans la crainte où nous eſtions qu'ils

ne mouruſſent ſans Bapteſme. Et nous avons lieu de croire que la Providence n'avoit prolongé les jours à pluſieurs d'entre eux, que pour leur ménager ce moment de ſalut. Il y eut encore environ cinquante enfans à la mammelle, qui des bras de leurs meres s'envolerent au Ciel, aprés avoir eſté regenerez en Jeſus-Chriſt.

Aprés avoir travaillé à l'inſtruction de ces peuples, nous ſongeaſmes à en découvrir d'autres à qui nous puſſions également nous rendre utiles. Pour le faire avec plus de fruit, nous vouluſmes bien le Pere de Salvatierra & moy nous ſeparer, & nous priver de la ſatisfaction que nous avions de vivre & de travailler enſemble. Il prit la route du Nord, & je pris celle du Midy & de l'Occident. Nous

euſmes beaucoup de conſolation dans ces courſes Apoſtoliques: car comme nous ſçavions bien la langue, & que les Indiens avoient pris en nous une veritable confiance, ils nous invitoient eux-meſmes à entrer dans leurs villages, & ſe faiſoient un plaiſir de nous y recevoir & de nous y amener leurs enfans. Les premiers eſtant inſtruits, nous allions en chercher d'autres, à qui ſucceſſivement nous enſeignions les Myſteres de noſtre Religion. C'eſt ainſi que le Pere de Salvatierra découvrit peu à peu toutes les habitations, qui compoſent aujourd'hui la Miſſion de Lorete - *Concho* & celle de ſaint Jean de *Londo*: & moi tout le pays qu'on appelle à preſent la Miſſion de Saint François Xavier de *Biaundo*, qui s'étend juſqu'à la mer du Sud.

En avançant ainſi chacun de noſtre coſté, nous remarquaſmes que pluſieurs nations de langues differentes, ſe trouvoient meſlées enſemble, les unes parlant la langue *Monqui*, que nous ſçavions, & les autres la langue *Laymone* que nous ne ſçavions pas encore. Cela nous obligea d'apprendre le *Laymon*, qui eſt beaucoup plus étendu que le *Monqui*, & qui nous paroiſt avoir un cours general dans tout ce grand pays. Nous nous appliquaſmes ſi fortement à l'étude de cette ſeconde langue, que nous la ſçuſmes en peu de temps, & que nous commençaſmes à preſcher indifferemment tantoſt en *Laymon*, & tantoſt en *Monqui*. Dieu a beni nos travaux, car nous avons déja baptiſé plus de mille enfans, tous trés-bien diſpoſez, & ſi empreſ-

ſez à recevoir cette grace que nous n'avons pû reſiſter à leurs inſtantes prieres. Plus de trois mille Adultes également inſtruits, deſirent & demandent la meſme faveur ; mais nous avons jugé à propos de la leur differer pour les éprouver à loiſir, & pour les affermir davantage dans une ſi ſainte reſolution. Car comme ces peuples ont veſcu long-temps dans l'idolatrie & dans une grande dépendance de leurs faux Preſtres ; & que d'ailleurs ils ſont d'un naturel leger & volage, nous avons eu peur, ſi l'on ſe preſſoit, qu'ils ne ſe laiſſaſſent enſuite pervertir ; ou qu'eſtant Chreſtiens ſans en remplir les devoirs, ils n'expoſaſſent noſtre ſainte Religion au mépris des Idolaſtres. Ainſi on s'eſt contenté de les mettre au nombre des Catechumenes.

Le Samedy & le Dimanche de chaque ſemaine, ils viennent à l'Egliſe & aſſiſtent avec les enfans déja baptiſez, aux Inſtructions qui s'y font, & nous avons la conſolation d'en voir un grand nombre qui perſeverent avec fidelité, dans le deſſein qu'ils ont pris de ſe faire de vrais diſciples de Jeſus-Chriſt.

Depuis nos ſecondes découvertes, nous avons partagé toute cette contrée en quatre Miſſions. La premiere eſt celle de *Concho*, ou de Noſtre-Dame de Lorete; la ſeconde eſt celle de *Biaundo*, ou de Saint François Xavier. La troiſiéme, celle de *Yodivineggé*, ou de Noſtre-Dame des Douleurs; & la quatriéme, qui n'eſt encore ni fondée ni tout à fait ſi bien établie que les trois autres, eſt celle de Saint Jean de *Londo*.

Chaque Miſſion comprend, pluſieurs Bourgades. Celle de *Lorete-Concho* en a neuf dans ſa dépendance ; ſçavoir, *Liggigé* à deux lieuës de *Concho*. *Jetti* à trois lieuës. *Tuiddu* à quatre lieuës. Ces trois premieres Bourgades ſont vers le Nord, & les ſix ſuivantes vers le Midy. *Vonu* à deux lieuës, *Numpolo* à quatre lieuës, *Chuyenqui* à neuf lieuës, *Liggui* à douze lieuës, *Tripué* à quatorze lieuës, *Loppu* à quinze lieuës. On compte onze Bourgades dans la Miſſion de Saint François Xavier de *Biaundo*, qui ſont *Quimiauma*, ou l'Ange Gardien à deux lieuës. *Lichu*, ou la montagne du Cavalier à trois lieuës. *Yenuyomu* à cinq lieuës. *Undua* à ſix lieuës. *Enulaylo* à dix lieuës. *Picolopri* à douze lieuës. *Ontta* à quinze lieuës. *Onemaito* à vingt lieuës.

Ces huit Bourgades ſont du coſté du Midy. Les deux ſuivantes ſont au Nord. *Nuntei* à trois lieuës, & *Obbé* à huit lieuës. *Cuivuco*, ou ſainte Roſalie, à quatre lieuës, eſt du coſté de l'Oüeſt.

On avoit baſti une Chapelle pour cette ſeconde Miſſion ; mais ſe trouvant déja trop petite, on a commencé à élever une grande Egliſe, dont les murailles ſeront de brique & la couverture de bois. Le Jardin qui tient à la maiſon du Miſſionnaire, fournit déja toutes ſortes d'herbes & de legumes, & les arbres du Mexique, qu'on y a plantez, y viennent fort bien, & ſeront dans peu chargez d'excellens fruits. Le Bachelier Dom Juan Cavallero y Ocio, Commiſſaire de l'Inquiſition & de la Croiſade, dont on ne ſçauroit

aſſez loüer le zele & la pieté, a fondé ces deux premieres Miſſions, & a eſté comme le chef & le principal Promoteur de toute cette grande entrepriſe.

Pour ce qui regarde la Miſſion de Noſtre-Dame des Douleurs, elle ne comprend qu'*Unubbé*, qui eſt du coſté du Nord, *Niumqui*, ou Saint Joſeph, & *Yodivineggé*, ou Noſtre-Dame des Douleurs, qui donne le nom à toute la Miſſion. *Niumqui* & *Yodivineggé*, ſont deux Bourgades fort peuplées & fort proches l'une de l'autre. Meſſieurs de la Congregation du College de ſaint Pierre & de ſaint Paul de noſtre Compagnie, érigée en la ville de Mexique, ſous le titre des Douleurs de la ſainte Vierge, & compoſée de la principale nobleſſe de cette grande Ville, ont fondé

cette Miſſion, & marquent dans toutes les occaſions, une grande ardeur pour la propagation de la Foy, & pour la converſion de ces pauvres Infidelles.

Enfin la Miſſion de ſaint Jean de *Londo* contient cinq ou ſix Bourgades. Les principales ſont *Teupnon* ou ſaint Bruno, à trois lieuës du coſté de l'Eſt. *Anchu* à une égale diſtance du coſté du Nord. *Tamonqui*, qui eſt à quatre lieuës, & *Diutro* à ſix, regardent l'Oüeſt. Le Pere de Salvatierra, qui bruſle d'un zele ardent d'eſtendre le Royaume de Dieu, cultive ces deux dernieres Miſſions avec des ſoins infatigables. J'ai laiſſé avec lui, le Pere Jean d'Ugarte, qui aprés avoir rendu au Mexique, des ſervices eſſentiels à ces Miſſions, a voulu enfin s'y conſacrer luy-meſme en perſonne depuis un

an. Il a fait de grands progrez en peu de temps, car outre qu'il preſche déja parfaitement dans ces deux langues, dont j'ai parlé, il a découvert du coſté du Sud deux Bourgades, *Trippué* & *Loppu*, où il a baptiſé vingt-trois enfans, & s'applique ſans relaſche à l'inſtruction des autres & des Adultes.

Aprés vous avoir rendu compte, Meſſeigneurs, de l'eſtat de la Religion dans cette nouvelle Colonie, je vais répondre maintenant autant que j'en ſuis capable, aux autres articles ſur leſquels vous m'avez fait l'honneur de m'interroger. Je vous diray d'abord ce que nous ayons pû remarquer des mœurs & des inclinations de ces peuples, de la maniere dont ils vivent, & ce qui croiſt en leur pays. La Califorñie ſe trouve aſſez bien pla-

cée dans nos Cartes ordinaires. Pendant l'eſté les chaleurs y ſont grandes le long des coſtes, & il y pleut rarement : mais dans les terres l'air eſt plus temperé & le chaud n'y eſt jamais exceſſif. Il en eſt de meſme de l'hyver à proportion. Dans la ſaiſon des pluyes, c'eſt un déluge d'eau; quand elle eſt paſſée, au lieu de pluyes, la roſée ſe trouve ſi abondante tous les matins, qu'on croiroit qu'il euſt plû, ce qui rend la terre trés-fertile. Dans les mois d'Avril, de May & de Juin, il tombe avec la roſée une eſpece de manne, qui ſe congele & qui s'endurcit ſur les feüilles des roſeaux, ſur leſquelles on la ramaſſe. J'en ay gouſté. Elle eſt un peu moins blanche que le ſucre : mais elle en a toute la douceur.

Le climat doit eſtre ſain, ſi nous

nous en jugeons par nous-mêmes & par ceux qui ont paſſé avec nous. Car en cinq ans qu'il y a que nous ſommes entrez dans ce Royaume, nous nous ſommes tous bien portez, malgré les grandes fatigues que nous avons ſouffertes ; & parmi les autres Eſpagnols, il n'eſt mort que deux perſonnes, dont l'une s'eſtoit attirée ſon malheur. C'eſtoit une femme, qui eut l'imprudence de ſe baigner eſtant preſte d'accoucher.

Il y a dans la Californie, comme dans les plus beaux païs du monde, de grandes plaines, d'agreables vallées, d'excellens paſturages en tout temps pour le gros & le menu beſtail, de belles ſources d'eau vive, des ruiſſeaux & des rivieres, dont les bords ſont couverts de ſaules, de roſeaux & de vignes ſau-

vages. Les rivieres ſont fort poiſſonneuſes, & on y trouve ſur tout beaucoup d'écreviſſes, qu'on tranſporte en des eſpeces de reſervoirs, dont on les tire dans le beſoin. J'ay vû trois de ces reſervoirs trés-beaux & trés-grands. Il y a auſſi beaucoup de *Xicames*, qui ſont de meilleur gouſt, que celles que l'on mange dans tout le Mexique. Ainſi on peut dire que la Californie eſt un pays trés-fertile. On trouve ſur les montagnes des *Meſcales*,* pendant toute l'année, & preſque en toutes les ſaiſons, de groſſes piſtaches de diverſes eſpeces & des figues de differentes couleurs. Les arbres y ſont beaux, & entre autres celui que les *Chinos*, qui ſont les naturels du pays, appellent *Palo ſanto*. Il porte beaucoup de fruit, &

* C'eſt un fruit propre de ce pays-là.

l'on en tire d'excellent encens.

Si ce pays eſt abondant en fruits, il ne l'eſt pas moins en grains. Il y en a de quatorze ſortes, dont ces peuples ſe nourriſſent. Ils ſe ſervent auſſi des racines des arbres & des plantes, & entre autres de celle d'*Yyuca*, pour faire une eſpece de pain. Il y vient des chervis excellens, une eſpece de faiſeoles rouges, dont on mange beaucoup, & des citroüilles & des melons d'eau d'une groſſeur extraordinaire. Le pays eſt ſi bon qu'il n'eſt pas rare que beaucoup de plantes portent du fruit trois fois l'année. Ainſi avec le travail qu'on apporteroit à cultiver la terre, & un peu d'habileté à ſçavoir ménager les eaux, on rendroit tout le pays extrêmement fertile; & il n'y a ni fruits ni grains qu'on n'y cueil-

liſt en trés-grande abondance. Nous l'avons déja éprouvé nous-meſmes: car ayant apporté de la Nouvelle Eſpagne du froment, du bled de Turquie, des poix, des lentilles, nous les avons ſemés, & nous en avons fait une abondante recolte ; quoique nous n'euſſions point d'inſtrumens propres à bien remuer la terre, & que nous ne puſſions nous ſervir que d'une veille mule & d'une mechante charuë que nous avions pour la labourer.

Outre pluſieurs ſortes d'animaux qui nous ſont connus, qu'on trouve ici en quantité, & qui ſont bons à manger, comme des Cerfs, des lievres, des lapins & autres. Il y a de deux ſortes de beſtes fauves que nous ne connoiſſions point. Nous les avons appellées des moutons, parce qu'elles ont quelque cho-

ſe de la figure des noſtres. La premiere eſpece eſt de la grandeur d'un veau d'un ou deux ans. Leur teſte a beaucoup de rapport à celle d'un Cerf, & leurs cornes, qui ſont extraordinairement groſſes, à celles des beliers. Ils ont la queuë & le poil, qui eſt marqueté, plus courts encore que les Cerfs; mais la corne du pied eſt grande, ronde & fenduë comme celle des Bœufs. J'ai mangé de ces animaux, leur chair m'a paru fort bonne & fort délicate. L'autre eſpece de moutons, dont les uns ſont blancs, & les autres noirs, different moins des noſtres. Ils ſont plus grands & ils ont beaucoup plus de laine. Elle ſe file aiſément & eſt propre à mettre en œuvre. Outre ces animaux, dont on peut ſe nourrir, il y a des lions, des

chats ſauvages, & pluſieurs autres ſemblables à ceux qu'on trouve en la nouvelle Eſpagne. Nous avions porté dans la Californie quelques vaches & quantité de menu beſtail, comme des brebis & des chevres, qui auroient beaucoup multiplié, ſi l'extrême neceſſité, où nous nous trouvaſmes pendant un temps, ne nous euſt obligé d'en tuer pluſieurs. Nous y avons auſſi porté des chevaux & de jeunes cavales pour en peupler le pays. On avoit commencé à y élever des cochons: mais comme ces animaux font beaucoup de dégaſt dans les villages, & comme les femmes du pays en ont peur, on a reſolu de les exterminer.

Pour les oyſeaux, tous ceux du Mexique & preſque tous ceux d'Eſpagne, ſe trouvent dans

la Californie : Il y a des pigeons, des tourterelles, des aloüetes, des perdrix d'un gouſt excellent & en grand nombre, des oyes, des canards, & de pluſieurs autres ſortes d'oyſeaux de riviere & de mer.

La mer eſt fort poiſſonneuſe, & le poiſſon en eſt d'un bon gouſt. On y peſche des ſardines, des anchoies & du ton, qui ſe laiſſe prendre à la main au bord de la mer. On y voit auſſi aſſez ſouvent des baleines & de toutes ſortes de tortuës. Les rivages ſont remplis de monceaux de coquillages, beaucoup plus gros que les nacres des perles. Ce n'eſt pas de la mer qu'on y tire le ſel : il y a des ſalines dont le ſel eſt blanc & luiſant comme le criſtal : mais en meſme temps ſi dur, qu'on eſt ſouvent obligé de le rompre à grands

coups de marteau. Il ſeroit d'un bon débit dans la nouvelle Eſpagne où le ſel eſt rare.

Il y a prés de deux ſiecles qu'on connoiſt la Californie. Ses coſtes ſont fameuſes par la peſche des perles. C'eſt ce qui l'a renduë l'objet des vœux les plus empreſſez des Européans, qui ont ſouvent formé des entrepriſes pour s'y eſtablir. Il eſt certain que ſi le Roy y faiſoit peſcher à ſes frais, il en tireroit de grandes richeſſes. Je ne doute pas non plus qu'on ne trouvaſt des mines en pluſieurs endroits, ſi l'on en cherchoit; puiſque ce pays eſt ſous le meſme climat que les Provinces de *Cinaloa* & de *Sonora*, où il y en a de fort riches.

Quoique le Ciel ait eſté ſi liberal à l'égard des Californiens, & que la terre produiſe d'elle-

meſme, ce qui ne vient ailleurs qu'avec beaucoup de peine & de travail; cependant ils ne font aucun cas de l'abondance ni des richeſſes de leur pays. Contents de trouver ce qui eſt neceſſaire à la vie, ils ſe mettent peu en peine de tout le reſte. Le pays eſt fort peuplé dans les terres, & ſur tout du coſté du Nord, & quoiqu'il n'y ait gueres de Bourgades qui ne ſoient compoſées de vingt, trente, quarante & cinquante familles, ils n'ont point de maiſons. L'ombre des arbres les défend des ardeurs du Soleil pendant le jour, & ils ſe font des branches & des feüillages, une eſpece de toit contre les mauvais temps de la nuit. L'hyver ils s'enferment dans des caves qu'ils creuſent en terre & y demeurent pluſieurs enſemble, à peu prés

comme les beſtes. Les hommes ſont tous nuds, au moins ceux que nous avons vûs. Ils ſe ceignent la teſte d'une bande de toile trés-déliée, ou d'une eſpece de rézeau. Ils portent au cou & quelquefois aux mains pour ornement diverſes figures de nacres de perles aſſez bien travaillées & entrelaſſées avec beaucoup de propreté de petits fruits ronds, à peu prés comme nos grains de chapelet. Ils n'ont pour armes que l'arc, la fleche ou le javelot: mais ils les portent toûjours à la main, ſoit pour chaſſer, ſoit pour ſe défendre de leurs ennemis; car les Bourgades ſe font aſſez ſouvent la guerre les unes aux autres.

Les femmes ſont veſtuës un peu plus modeſtement, portant depuis la ceinture juſqu'aux genoux, une maniere de tablier

tiſſu de rozeaux, comme les nates les plus fines. Elles ſe couvrent les épaules de peaux de beſtes, & portent à la teſte comme les hommes, des rezeaux fort déliez. Ces rezeaux ſont ſi propres que nos ſoldats s'en ſervent à attacher leurs cheveux. Elles ont comme les hommes, des coliers de nacres meſlez de noyaux de fruits, & de coquillages qui leur pendent juſqu'à la ceinture, & des braſſelets de meſme matiere que les coliers.

L'occupation la plus ordinaire des hommes & des femmes, eſt de filer. Le fil ſe fait de longues herbes, qui leur tiennent lieu de lin & de chanvre, ou bien des matieres cotonneuſes qui ſe trouvent dans l'écorce de certains fruits. Du fil le plus fin, on fait les divers ornemens dont

nous venons de parler, & du plus groſſier, des ſacs pour differens uſages, & des rets pour peſcher. Les hommes outre cela avec diverſes herbes, dont les fibres ſont extrêmement ſerrées & filaſſeuſes & qu'ils ſçavent trés-bien manier, s'employent à faire une eſpece de vaiſſelle & de batterie de cuiſine aſſez nouvelle & de toute ſorte de grandeurs. Les pieces les plus petites ſervent de taſſes, les mediocres d'aſſietes, de plats & quelquefois de paraſols, dont les femmes ſe couvrent la teſte; & les plus grandes, de corbeilles à ramaſſer les fruits, & quelquefois de poëſles & de baſſins à les faire cuire: mais il faut avoir la précaution de remuer ſans ceſſe ces vaiſſeaux pendant qu'ils ſont ſur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache; ce qui les

bruſleroit en trés-peu de temps.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, & ſont naturellement railleurs. Ce que nous éprouvaſmes en commençant à les inſtruire ; car ſitoſt que nous faiſions quelque faute dans leur langue, c'eſtoit à plaiſanter & à ſe moquer de nous. Depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous, ils ſe contentent de nous avertir honneſtement des fautes qui nous échappent ; & quant au fond de la Doctrine, lorſqu'il arrive que nous leur expliquons quelque Myſtere ou quelques points de morale, peu conformes à leurs préjugez ou à leurs anciennes erreurs, ils attendent le Predicateur aprés le Sermon & diſputent contre lui avec force & avec eſprit. Si on leur apporte de bonnes raiſons, ils écou-

tent avec docilité ; & ſi on les peut convaincre, ils ſe rendent & font ce qu'on leur preſcrit. Nous n'avons trouvé parmi eux aucune forme de gouvernement, ni preſque de religion & de culte reglé. Ils adorent la Lune, ils ſe coupent les cheveux, je ne ſçai ſi c'eſt dans le decours à l'honneur de leur divinité. Ils les donnent à leurs Preſtres, qui s'en ſervent à diverſes ſortes de ſuperſtitions. Chaque famille ſe fait des loix à ſon gré, & c'eſt apparemment ce qui les porte ſi ſouvent à en venir aux mains les uns contre les autres.

Enfin pour ſatisfaire à la derniere queſtion que vous m'avez encore fait l'honneur de me propoſer, & qui me ſemble la plus importante de toutes, touchant la maniere d'eſtendre & d'affermir de plus en plus dans

la Californie la veritable Religion, & d'entretenir avec ces peuples un commerce durable & utile à la gloire & à l'avantage de la Nation, je prendrai la liberté de vous dire les choſes comme je les penſe, & comme la connoiſſance que j'ai pû avoir du pays & du genie des peuples, me les fait penſer.

Premierement, il paroiſt abſolument neceſſaire de faire deux embarquemens chaque année. Le plus conſiderable pour la Nouvelle Eſpagne, avec qui on peut faire un commerce trés-utile aux deux Nations. L'autre pour les Provinces de *Cinaloa* & de *Sonora*, d'où l'on peut amener de nouveaux Miſſionnaires, & apporter ce qui eſt neceſſaire chaque année à l'entretien de ceux qui ſont déja ici. Les vaiſſeaux qui auroient

ſervi aux embarquemens, pourroient aiſément d'un voyage à l'autre, eſtre envoyez à de nouvelles découvertes du coſté du Nord ; & la dépenſe n'iroit pas loin, ſi l'on vouloit employer les meſmes Officiers & les meſmes matelots, dont on s'eſt ſervi juſqu'ici, parce que vivans à la maniere de ce pays, ils auroient des proviſions preſque pour rien, & connoiſſant les mers & les coſtes de la Californie, ils navigeroient avec plus de viſteſſe & plus de ſeureté.

Un autre point eſſentiel, c'eſt de pourvoir à la ſubſiſtance & à la ſeureté tant des Eſpagnols naturels qui y ſont déja, que des Miſſionnaires qui y viendront avec nous & aprés nous. Pour les Miſſionnaires, depuis mon arrivée j'ai appris avec beaucoup de reconnoiſſance & de conſolation

lation que noſtre Roy Philippes V. que Dieu veuille conſerver bien des années, y a déja pourveu de ſa liberalité vrayement pieuſe & Royale, aſſignant par année à cette Miſſion, une penſion de ſix mille écus, ſur ce qu'il avoit appris des progrez de la Religion dans cette nouvelle Colonie. C'eſt de quoi entretenir un grand nombre d'ouvriers qui ne manqueront pas de venir à noſtre ſecours.

Pour la ſeureté des Eſpagnols qui ſont ici, le Fort que nous avons déja baſti pourra ſervir en cas de beſoin. Il eſt placé au quartier de S. Denis, dans le lieu appellé *Concho* par les Indiens. Nous lui avons donné le nom de Noſtre-Dame de Lorete, & nous y avons eſtabli noſtre premiere Miſſion. Il a quatre petits baſtions, & eſt environné d'un

bon foſſé. On y a fait une place d'armes, & on y a baſti des caſernes pour le logement des ſoldats. La Chapelle de la Sainte Vierge, & la maiſon des Miſſionnaires eſt prés du Fort. Les murailles de ces baſtimens ſont de briques & les couvertures de bois. J'ai laiſſé dans le Fort dix-huit ſoldats avec leurs Officiers, dont il y en a deux qui ſont mariez & qui ont famille, ce qui les arreſtera plus aiſément dans le pays. Il y a avec cela huit *Chinos* & Negres pour le ſervice, & douze matelots ſur les deux petits baſtimens appellés le ſaint Xavier & le Roſaire, ſans conter douze autres matelots que j'ai pris avec moi ſur le ſaint Joſeph. On a eſté obligé de renvoyer quelques ſoldats, parce qu'on n'avoit pas au commencement de

quoy les nourrir & les entretenir. Cependant vous voyez bien que cette garniſon n'eſt pas aſſez forte, pour défendre longtemps la Nation, ſi les Barbares s'aviſoient de remuer. Il faut donc y en eſtablir une ſemblable à celle de la nouvelle Biſcaye, & la placer dans un lieu, d'où elle puiſſe agir par tout, où il ſeroit neceſſaire. Cela ſeul ſans violence pourroit tenir le païs tranquille, comme il l'a eſté juſqu'ici, graces à Dieu, quelque foibles que nous fuſſions.

D'autres choſes paroiſtroient moins importantes : mais elles ne le ſont pas, quand on voit les choſes de plus prés. Premierement il eſt à propos de donner quelque récompenſe aux ſoldats qui ſont venus ici les premiers. On eſt redevable en partie à leur courage, des bons ſuc-

cez qu'on a eus juſqu'ici ; & l'eſperance d'une pareille diſtinction en fera venir d'autres & les engagera à imiter la valeur & la ſageſſe des premiers.

Secondement, il faut faire enſorte que quelques familles de Gentils-hommes & d'Officiers viennent s'eſtablir ici pour pouvoir par eux-meſmes & par leurs enfans, remplir les Emplois à meſure qu'ils viendront à vacquer.

Troiſiémement, il eſt de la derniere conſequence que les Miſſionnaires, & ceux qui commanderont à la Californie, vivent toûjours dans une étroite union. Cela a eſté juſqu'à preſent par la ſage conduite & par le choix judicieux qu'en a fait d'intelligence avec nous M. le Comte de Montezuma, Vice-roy de la Nouvelle Eſpagne.

Mais comme les Miſſionnaires ſont aſſez occupez de leur miniſtere, il faut qu'on les décharge du ſoin des troupes, & que la caiſſe Roïale de Guadalaxara, fourniſſe ce qui leur ſera neceſſaire. Il ſeroit à ſouhaiter que le Roy nommaſt lui-meſme quelque perſonne d'autorité & de confiance, avec le titre d'Intendant ou de Commiſſaire general, qui vouluſt par zele & dans la ſeule vûë de contribuer à la converſion de ce Royaume, ſe charger de payer à chacun ce qui lui ſeroit aſſigné par la Cour, & de pourvoir au bien des Colonies, afin que tous puſſent s'appliquer ſans diſtraction à leur devoir, & que l'ambition & l'intereſt ne ruinaſt pas en un moment, comme il eſt ſouvent arrivé, un ouvrage qu'on n'a eſtabli qu'avec beaucoup de temps,

de peines & de dangers.

Voilà, ce me ſemble, Meſſeigneurs, tout ce que vous avez ſouhaité que je vous donnaſſe par écrit. Il ſera de voſtre ſageſſe & de voſtre prudence ordinaire de juger ce qu'il eſt à propos d'en faire ſçavoir au Roy noſtre Maiſtre. Il aura ſans doute beaucoup de conſolation d'apprendre qu'à ſon avenement à la Couronne, Dieu ait ouvert une belle carriere à ſon zele. Je venois ici chercher des ſecours, ſans leſquels il eſtoit impoſſible, ou de conſerver ce que nous venions de faire ; ou de pouſſer plus loin l'œuvre de Dieu. La liberalité du Prince a prévenu & ſurpaſſé de beaucoup nos demandes. Que le Seigneur eſtende ſon Royaume, autant qu'il eſtend le Royaume de Dieu, & qu'il vous donne,

Meſſeigneurs, autant de benedictions, que vous avez de zele pour faciliter l'eſtabliſſement de la Religion dans ces vaſtes pays, qui ont eſté juſqu'à preſent abandonnez.

A Guadalaxara le 10. de Fevrier de l'année 1702. François Marie PICOLO, de la Compagnie de JESUS.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *le cinquiéme Recueil des Lettres édifiantes & curieuſes, écrites des Miſſions Etrangeres par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus.* En Sorbonne le 27. de Janvier 1705.

C. DE PRECELLE.

PRIVILEGE.